

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche
Scientifique

Université Abderrahmane Mira - Bejaia
Faculté des Sciences humaines et sociales
Département des sciences sociales

Mémoire de fin d'étude pour l'obtention du diplôme de master en
psychologie

Option : psychologie clinique

Thème

Les cyberaddictions à chez les adolescents : étude
clinique de l'usage d'Internet parmi 60 adolescents

Réalisé par :

-TAGUELMIMT Lamine
-BENNOUCHEN Loucif

Dirigé par :

Dr : LAOUDJ. M

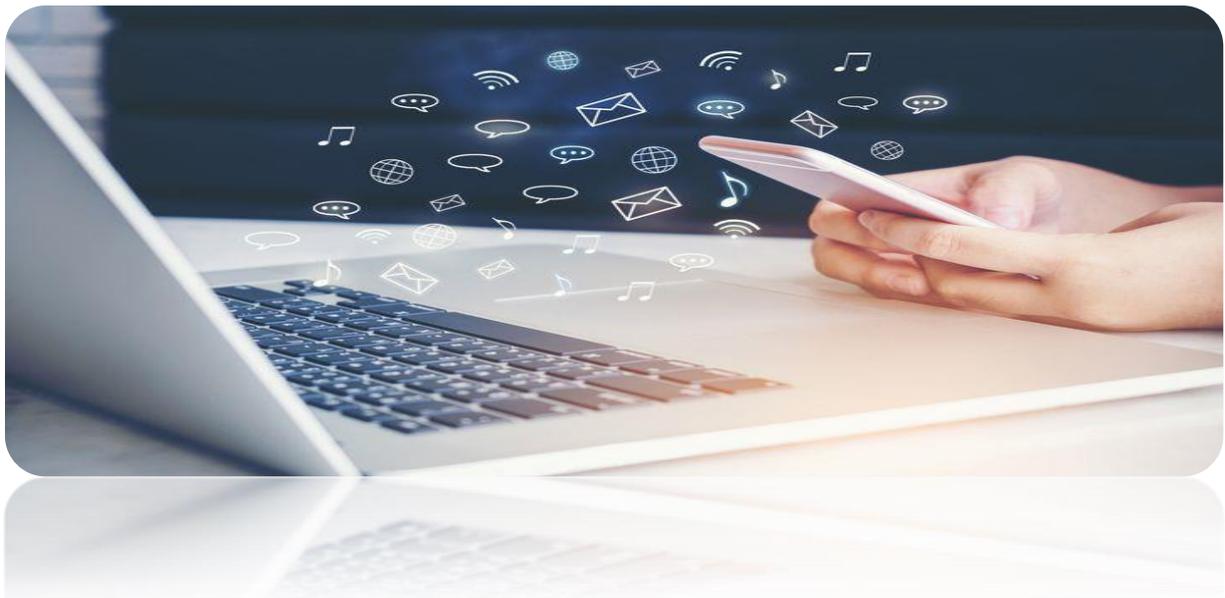
Année universitaire 2021-2022

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche
Scientifique
Université Abderrahmane Mira - Bejaia
Faculté des Sciences humaines et sociales
Département des sciences sociales

Mémoire de fin de cycle

**En vue de l'obtention du diplôme de Master en Sciences humaines
et sociales**

Option : Psychologie Clinique



**Les cyberaddictions à chez les adolescents : étude clinique
de l'usage d'Internet parmi 60 adolescents**

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	1
Cadre générale de la problématique	3
1. LA PROBLÉMATIQUE.....	3
2- Hypothèses de recherche	5
3- Les raisons du choix de thème :	5
4- Les objectifs de l'étude :.....	6
5- La pertinence de l'étude :.....	6
6- Opérationnalisation des concepts :.....	6
6.1- L'adolescent :	6
6.2- La cyberdépendance :	7
6.3- L'échec scolaire:.....	7
6.4- Réussite scolaire:	8
6.5- Réseau social :.....	8
CHAPITRE1: L'ADOLESCENCE	9
Préambule :.....	10
1- Histoire :	10
2-Les jeunes au regard de la loi (travail et sexualité) :.....	11
3- Une culture adolescente :	12
4-Recherche d'expérience nouvelles et distanciation des parents :	13
5-Etre adolescent en Algérie, aujourd'hui :	16
5.1- Sur le plan bio-somatique :	17
5.2- Sur le plan psychologique :.....	17
5.3- Sur le plan social:	17
6-Les aspects culturels de l'adolescent :	17

7- Les symptômes de la crise d'adolescence :	19
7.1- La tendance dépressive :.....	19
7.2- Le passage à l'acte :	20
8- Signification psycho dynamique de la crise d'adolescence :	20
9- La conduite à tenir :	20
10- Le risque psychopathologique :	21
11- Les décompensations psychiatriques de l'adolescent algérien :	22
11.1-La problématique du corps :	22
11.2- Les états dépressifs :	23
11.3- Les psychoses :	23
11.4- Les réactions paranoïaques :.....	23

CHAPITRE 2: L'INSERTION SCOLAIRE ET PROFESSIONNELLE24

1- La scolarité des adolescents	25
2- L'histoire scolaire et son vécu	27
2.1- Une histoire problématique.....	27
2.2- La peur de l'école.....	28
3- La réussite, l'échec et les difficultés scolaires.....	29
3.1- Une adaptation parfois difficile.....	30
3.2- Défauts du système scolaire	31
3.3- Le refus d'aller à l'école	33
4- Du décrochage à la déscolarisation	36
4.1- Les processus conduisant à la déscolarisation	37
4.2- Le collègue	38
4.3 La famille	39
4.4 Les pairs	40

4.5 Certains se déscolarisent, d'autres non	41
5- Echec, appartenance sociale et sens donné à l'école	41
5.1 Les handicaps socioculturels	42
5.2 Habitus et sens donné à l'école	44
5.3 Un rapport au savoir	45
5.4 La motivation scolaire	46
5.5 L'influence familiale	46
6. Projet et insertion professionnelle	49
6.1 Facteurs d'insertion professionnelle	49
6.2 Les difficultés d'insertion professionnelle	51
6.3 Une insertion différenciée selon le sexe	52
CHAPITRE 3 : L'ADDICTION	56
Préambule	57
1. Quelques définitions	57
2. Histoire et étymologie.....	60
3. Addiction avec substance.....	62
4. Addiction comportementale.....	68
4-1. Généralités.....	68
4-2. Critères diagnostiques relatifs aux dépendances comportementales.....	69
4-3. Caractéristiques communes aux addictions avec substance.....	71
4-4. Particularités.....	72
5. Modèle neurobiologique.....	73
5-1. Le système de récompense dopaminergique.....	73
5-2. Le découplage sérotonine noradrénaline	77

5-3. Autres neurotransmetteurs et mécanismes des substances psychoactives...	80
5-4. Rôle du cortex préfrontal.....	81
5-5. Quid de l'addiction sans substance	83
6. Mécanismes et aspects psychosociaux de la dépendance.....	84
7. Facteurs de risque.....	86
7-1. Facteurs individuels.....	86
7-2. Facteurs liés au produit ou au comportement.....	88
7-3. Facteurs environnementaux.....	89
8. L'adolescence, période à risque.....	89

CHAPITRE 4 : DE L'EMERGENCE DE L'ADDICTION A INTERNET A NOS JOURS92

1. Apparition et développement d'Internet	93
2. Génération Internet et Internet mobile	94
3. Quelques chiffres	95
3.1 Chez les adolescents	99
3.2 Utilisations d'Internet.....	100
3.3 Réseaux sociaux et forums.....	100
Facebook	101
Instagram	101
Snapchat.....	102
You Tube.....	102
4. Premières notions de l'addiction à Internet	102
5. Critères diagnostiques de l'addiction à Internet.....	104

5-1. Critères diagnostiques de Young 1996.....	104
5-2. Critères de Shapira et al. 2003.....	105
5-3. Critères diagnostiques de Ko et al 2005.....	106
5-4. Place dans le DSM5 et le CIM-10.....	108
6. Différents modèles et types d'addiction à Internet.....	109
6-1. Classification de Young.....	109
6-2. Modèle cognitivo-comportemental de Davis.....	110
6-3. « Profils-types » de Marc Pratarelli et al.	111
7. Quelques échelles d'évaluation de l'addiction à Internet.....	112
7-1. Internet addiction test et YDQ de Young.....	112
7-2. Internet Abuse Test de Greenfield	115
7-3. Internet Stress Scale d'Orman.....	115
8. Facteurs associés à l'addiction à Internet	116
8.1 Facteurs psychosociaux et environnementaux	117
a) Le temps passé en ligne	117
b) Le genre	117
c) Les usages d'Internet	117
d) Age du sujet et âge à la première utilisation d'Internet.....	118
e) L'investissement parental et le fonctionnement familial.....	118
f) La sédentarité	119
g) La recherche de sensations, les comportements à risque et les conduites ordaliques.....	119
h) L'estime de soi et autres traits de caractère	119
9. Conséquences de l'addiction à Internet	120
9-1. Conséquences psychosociales	120
9-2. Conséquences physiques	122

CHAPITRE 5 CADRE METHODOLOGIQUE.....	124
Préambule.....	125
1. La pré-enquête.....	125
2. Schéma de l'étude.....	125
3. Population de l'étude.....	126
4. Recueil des données.....	126
5. Les outils de recherche.....	127
5.1 L'entretien clinique de recherche	127
5.1.1 L'entretien directif	128
5.1.2 Le guide d'entretien 60 CAS	129
6 Le questionnaire de Young 60 CAS	13
6.1 Test IAT (Internet Addiction Test) Young 1998	131

Présentation, analyse et discussion des résultats

Préambule.....	133
1. Présentation et analyse des données de l'entretien directif.....	133
2. Analyse de questionnaire de cyberdépendance de Young.....	140
3. Discussion des hypothèses	142
4. Conclusion générale	144

REMERCIEMENT

À notre Professeur et Directeur de Mémoire

Monsieur le Dr Laoudj, M

Nous vous sommes profondément reconnaissant d'avoir accepté la présidence de cette thèse. Pour votre accompagnement, votre bienveillance et votre disponibilité et pour vos conseils avisés durant ce travail, recevez le témoignage de notre reconnaissance et de notre profond respect.

Aux membres de jurys

Merci à ceux qui prennent le temps d'évaluer notre travail, mesdames et monsieur les membres de jury. Vous nous faites l'honneur d'accepter de juger notre travail, Soyez assuré de notre sincère reconnaissance.

A tous les élèves qui ont eu la motivation et la gentillesse de se prêter à l'étude.

Aux établissements scolaires et au directeurs des établissements qui ont accepté la réalisation de cette étude et pour leur participation et intérêt à cette étude, sans qui rien n'aurait été possible.

Je souhaite adresser ma reconnaissance et mes remerciements pour leur précieuse collaboration à l'ensemble des *intervenants des lycées* dont les directions des établissements scolaires, les professeurs, les conseillers pédagogiques. Je remercie tout particulièrement Madame OULEBSIR, du Lycée Zenache.

DÉDICACE :

À Ma mère,

Source inépuisable de tendresse, de patience et de sacrifice. Ta prière et ta Bénédiction m'ont été d'un grand secours tout au long de ma vie.

Quoique je puisse dire et écrire, je ne pourrais exprimer ma grande affection et ma profonde reconnaissance. J'espère ne jamais te décevoir, ni trahir ta confiance et tes sacrifices.

Puisse Dieu tout puissant, te préserver et t'accorder santé, longue vie et Bonheur.

À ma famille,

Pour le bonheur que vous m'apportez chaque jour et pour votre soutien indéfectible. A mes quatre grands frères, kamel, Hakim, Fateh et Sofiane et mes deux grandes sœurs Lila et Souhila.

À mes amis, Du groupe B.V.L

Farid, Abdelmalek, Rabah, Hassen, Salah, Osman, Boualem, Hocine, Samy, Ramtane, Aris, Tarek, Ouali, Samir, Athmane, Arezki, Yacine, Anis, Hamou, Lotfi, Karim, Lamine, Merouane, Halim, et les autres Merci pour tous les moments de joie partagés, La vie aurait moins de saveur sans vous.

Je dédie ce travail :

En premier lieu à mes chers parents, pour leur confiance et leur soutien.

A mes frères

A mes sœurs

A tous les gens m'ayant soutenu de près ou de loin dans l'élaboration de ce travail et qui m'ont apportée de l'aide et qui sont fatigués pour moi.

Index des tableaux

Tableau 1 : Critères de l'usage nocif du CIM-10.....	64
Tableau 2: Critères de la dépendance du CIM-10.....	65
Tableau 3 : Critères du trouble lié à l'usage de substance du DSM5.....	66
Tableau 4 : Critères d'inclusion du trouble addictif selon Goodman.....	70
Tableau 5 : les 6 critères diagnostiques de l'addiction comportementale selon Griffiths.....	71
Tableau 6 : Les huit critères diagnostiques de l'addiction à Internet selon Young.....	105
Tableau 7: Critères diagnostiques de l'usage problématique d'Internet selon Shapira et al...	106
Tableau 8: Critères diagnostiques de la cyberdépendance selon Ko et al.....	108
Tableau 9 : YDQ de Young.....	114
Tableau 10 : Internet Stress Scale d'Orman.....	116
Tableau 11 : réparation des élèves par établissement scolaire et par sexe	134
Tableau 12 : Répercussions sur le sommeil	139

Index des figures

Figure 1 : Des différents usages à la dépendance.....	60
Figure 2 : D'une approche catégorielle à une approche dimensionnelle.....	67
Figure 3 : Le système limbique et les structures en relation.....	74
Figure 4 : Le système limbique et ses rapports.....	75
Figure 5 : Schéma du système de récompense mésocorticolimbique.....	77
Figure 6 : Système dopaminergique, et systèmes noradrénergique et sérotoninergique.....	79
Figure 7 : Schéma du mode d'action de quelques drogues sur le neurone dopaminergique.....	81
Figure 8 : Le cerveau addict selon Volkow.....	83
Figure 9 : Interactions entre un individu un produit et un contexte socio- environnemental.....	86
Figure 10 : Répartition du nombre d'internautes dans le monde en juin 2021.....	95
Figure 11 : Taux de pénétration de l'usage d'Internet dans le monde en juin 2021.....	96
Figure 12 : Classement des pays africains en fonction du nombre d'utilisateurs Facebook....	97
Figure 13 : Accès a Facebook par appareils	98
Figure 14 : Utilisation Facebook répartitions par tranche d'Age 2021	99
Figure 15 : Classement des différents réseaux sociaux et services de discussions instantanées en Algérie juin 2021.....	100
Figure 16 : Temps de connexion moyen en heures par semaine.....	116
Figure 17 : Quotidienneté de la connexion	136
Figure 18 : Usage d'Internet le plus usité en population globale en pourcentage.....	137
Figure 19 : Support privilégié pour utiliser Internet en pourcentage.....	138
Figure 20 : Perception subjective d'être dépendant	139
Figure 21 : Répercussions scolaires	140
Figure 22 : Teste de Young	141

Liste des annexes

Annexe 1 : Le guide d'entretien.....	151
Annexe 2 : Test de cyberdépendance Young, K.S. (1998)	154

Liste des abréviations

CERN : Conseil Européen pour la Recherche Nucléaire

CIM 10 : Classification internationale des maladies. (Classification statistique Internationale des Maladies et des problèmes de santé connexes utilisé par l'OMS pour classier les maladies ; 10 étant la dixième édition de 1992).

CREDOC : Centre de Recherche pour l'Etude et l'Observation des Conditions de vie

IUFM : Institut universitaire de formation des maîtres

DSM : Diagnostic and Statistical Manual (of Mental Disorders)

IAT : Internet Addiction Test

OMS : Organisation mondiale de la santé

TCP/IP : Transmission Control Protocol / Internet Protocol

HTTP : Protocole de transmission permettant a l'utilisation d'accéder a des pages web par l'intermédiaire d'un navigateur

TDAH : Trouble de Déficit de l'Attention avec ou sans Hyperactivité

TOC : Trouble Obsessionnel Compulsif

YDQ : Young Diagnostic Questionnaire

UPI : l'usage problématique d'internet

TDI : Trouble de dépendance à internet

SEGPA : Section d'enseignement général et professionnel adapté

CAP : Certificat d'aptitude professionnelle

SOFRES : Société Française d'études et de sondage

THC : Tétrahydrocannabinol (Anti-inflammatoire)

NMDA : Acide N-méthyl-D-aspartique

GABA : Acide gamma-aminobutyrique Neurotransmetteur synthétisé par certaines cellules cérébrales

ATV : l'aire tegmentale ventrale

INTRODUCTION GÉNÉRALE

INTRODUCTION

Du premier ordinateur inventé en 1973 par le Français François Gernelle à l'omniprésence d'Internet de notre monde hyper connecté, plus de quarante ans se sont écoulés. Période au cours de laquelle notre société a vécu une révolution technologique majeure qui a bouleversé son mode de fonctionnement et sa conception du monde pour le meilleur et parfois pour le pire. Cette révolution a touché d'une part l'espèce humaine dans son ensemble, pour la première fois capable de communiquer d'un bout à l'autre de la planète instantanément presque sans aucune contrainte et en continu, formant ainsi une sorte de conscience collective libre dans un monde virtuel; et d'autre part chaque individu pour qui Internet est un espace pratique et ludique difficilement dispensable. Ainsi l'écrivain de science-fiction J. G. Ballard décrit Internet comme « le plus grand événement dans l'évolution de l'humanité. Pour la première fois, l'espèce humaine sera capable de nier la réalité et de substituer sa vision préférée.».

Internet tend à envahir toutes les sphères de la vie de l'individu ; en Algérie au 31 janvier 2021, le pays compte 26,35 millions d'utilisateurs avec une augmentation de 3,6 millions de personnes (16 %) en l'espace d'une année.

C'est ce que révèle le dernier rapport du site web [datareportal](https://datareportal.com), spécialisé dans les statistiques relatives à l'Internet fixe et mobile dans le monde. Ce chiffre, selon le rapport, représente le nombre d'utilisateurs effectifs d'Internet et non le nombre d'abonnés à Internet en Algérie qui était de 41,8 millions au troisième trimestre 2020, selon le dernier rapport de l'Autorité de régulation de la poste et des communications électroniques (Arpce). Le taux de pénétration d'Internet était de 59,6 % en janvier 2021, sur une population estimée à 44,23 millions (source ONU). Aussi, le nombre d'utilisateurs de médias sociaux (Facebook, Youtube, Instagram, Tweeter etc.) en Algérie a connu une évolution. Quelque 3 millions de nouveaux utilisateurs de médias sociaux ont été enregistrés, soit une augmentation de 13,6 % en une année, portant ainsi le nombre total d'utilisateurs de ces applications à 25 millions, soit 56,5 % de la population totale. La majorité des utilisateurs des médias sociaux (24,48 millions, soit 97,9 %) utilisent le mobile (smartphone, tablettes...) pour se connecter à ces réseaux, ajoute [datareportal](https://datareportal.com).

<https://datareportal.com/reports/digital-2021-algeria>

INTRODUCTION

Ces dernières années sont marquées par l'explosion de l'Internet mobile, avec les ordinateurs portables, les tablettes numériques et les smartphones, la croissance exponentielle des réseaux sociaux et les jeux multi-joueurs en ligne très présents chez les adolescents et les jeunes adultes. La connexion pouvant être continue, Internet fait partie de leur vie et constitue un outil prédominant de leur sociabilisation.

Si chez la plupart des individus l'usage d'Internet semble contrôlé, une minorité peut être en proie à un usage abusif voir à une véritable conduite addictive. En outre l'adolescence constitue une période à risque d'addiction dont l'addiction à Internet, du fait notamment de la poursuite de la construction de la personnalité, de l'immaturité cérébrale, du changement corporel, des incertitudes et du questionnement légitime sur l'avenir, de la confrontation à l'autorité et au désir d'appartenance à un groupe

Dans ce contexte est apparue la notion d'addiction à Internet qui, bien que n'ayant pas de consensus quant à son existence nosologique, est reconnue par la plupart des addictologues, et a fait l'objet de nombreuses études, de débats, de tentatives d'explications et de classifications. Parmi ces études, nombreuses sont celles ayant mis en évidence un lien entre dépression, anxiété sociale, usage de substances addictives, co-dépendances comportementales, retentissement négatif sur la vie scolaire et sociale, et l'addiction à Internet.

1. LA PROBLÉMATIQUE

La consommation récréative du numérique sous toutes ses formes (smartphone, tablettes, télévision, ou encore les consoles de jeux ; pas étonnant dès lors que ces objets High-tech soient les jouets les plus vendus.

Cette consommation par les nouvelles générations est absolument astronomique. Des 2 ans, les enfants des pays occidentaux cumulent chaque jour presque 3 heures d'écran en moyenne. Entre 8 et 12 ans, ils passent à près de 4 h 45. Entre 13 et 18 ans, ils effleurent les 6 h 45. Exprimé en cumul annuel, cela représente autour de 1000 heures pour un élève de maternelle (soit davantage que le volume horaire d'une année scolaire). Et 1700 heures pour un écolier de cours moyen (2 années scolaires) et 2 400 heures pour un lycéen du secondaire (2,5 années scolaires). Exprimé en fraction du temps quotidien de veille, cela donne respectivement un quart un tiers et 40%. Michel DESMURGET p.9

Loin de s'alarmer, nombre d'experts médiatiques semblent se féliciter de la situation. Psychiatres, médecins, pédiatres, sociologues, lobbyistes, journalistes, etc., multiplient les déclarations indulgentes pour rassurer parents et grand public. Nous aurions changé d'ère et le monde appartiendrait désormais aux bien nommées natives digitales. Le cerveau même des membres de cette génération post numérique se serait modifié ; pour le meilleur, évidemment. Il s'avérerait, nous dit-on, plus rapide, plus créatif, plus apte aux traitements parallèles, plus compétent à synthétiser d'immenses flux d'information, plus adapté au travail collaboratif. Ces évolutions représenteraient, in fine, une chance extraordinaire pour l'école, un moyen unique de refonder l'enseignement, de stimuler la motivation des élèves, de féconder leur créativité, de terrasser l'échec scolaire et d'abattre leur bunker des inégalités sociales.

Malheureusement, cet enthousiasme général dissone lourdement avec la réalité des études scientifiques disponibles. Ainsi, concernant les écrans à usage récréatif, la recherche met en lumière une longue liste d'influences délétères, tant chez l'enfant que chez l'adolescent. Tous les piliers du développement sont affectés, depuis le somatique, à savoir le corps (avec des effets, par exemple sur l'obésité, troubles de sommeil ou la maturation cardio-vasculaire, problèmes de

la vue ...etc.), jusqu'à l'émotionnel (par exemple, l'agressivité ou la dépression de même le retrait) en passant par le cognitif, (l'acquisition de langage, ou la concentration, la vigilance) ; autant d'atteintes qui, assurément, ne laisse pas indemne la réussite scolaire. Michel DESMURGET p 09-10.

Une enquête réalisée par une équipe de psychologues de l'établissement public de santé de proximité de bouzaréah (Alger), dans six communes de la wilaya d'Alger, a montré que les enfants et adolescents algérois qui ont accès à internet en son accros. Cette enquête qui a été rendue publique en mai 2015 et qui a porté sur un échantillon de 14 822 enfants et adolescents âgés entre 8 et 22 ans, scolarisés dans les établissements algérois a révélé que 82% des sujets interrogés sont les utilisateurs d'internet et que 33% en sont dépendants. Les enquêteurs, qui ont noté chez ces sujets la présence de troubles de comportement et de troubles nature dépressive, n'ont pas manqué de noter le gravité de ce phénomène.

Par NAWAL.D – MARDI 11 AOUT 2015 (LIBERTE)

Ne faut-il donc pas s'interroger quand une personne éprouve une sensation de bien-être devant son ordinateur, qu'il ne quitte plus au risque de porter atteinte à ses activités essentielles : étudier, aller à son travail ou encore s'alimenter et dormir ? Ne faut-il donc pas se poser de questions quand le personne éprouve une sensation de vide et est envahie par un malaise indicible quand, pour une raison ou une autre, elle n'a pas accès à son ordinateur ou à son téléphone portable, ont-ils un impact sur l'adolescent et son rendement scolaire ?

2. Hypothèses de recherche :

❖ Hypothèse générale :

- ✓ Les adolescents accros à internet présentent un mauvais rendement scolaire

❖ Hypothèses opératoires :

- ✓ La surutilisation d'internet chez les adolescents n'influence pas sur les résultats scolaires.

3. Les raisons du choix de thème :

En premier lieu il nous semblait important de diriger cette recherche sur la thématique de l'addiction à internet afin de montrer l'ampleur qu'occupe cette consommation récréative du numérique notamment auprès des jeunes adolescents. Ce choix est motivé également suite aux innombrables lectures qu'on ait eu à faire à ce sujet. De surcroît, l'intégration de la communauté scientifique que ce soit par la participation à des colloques, à des journées d'études, le thème lui-même constitue une problématique de nos jours rencontrer au sein de la famille et proches.

4. Les objectifs de l'étude :

Consiste à expliquer et comprendre qu'est-ce que la cyberaddiction, aurait-elle un impact sur le parcours scolaire des adolescents.

5. La pertinence de l'étude :

Au cours des dernières années, plus d'attention a été accordée à l'égard de ce sujet, Les résultats de ses études doivent apporter une contribution importante sur la bonne compréhension de cette nouvelle forme d'addiction que ce soit sur le plan institutionnelle, académique ou ceux qui concerne les spécialistes en santé mental. L'importance d'enseigner un module en ce qui concerne les addictions, un message très important aux parents le fait de ne pas surveiller les adolescents.

Un appel aux parents à une vigilance raisonnée sur les technologies numérique et le bon usage des écrans

6. Opérationnalisation des concepts :

6.1 L'adolescent :

Selon le dictionnaire Hachette, l'adolescence correspond à « l'âge compris entre la puberté et l'âge adulte ». Il s'agit d'une période de la vie qui s'échelonne généralement de 11-12 à 17-18 ans. L'adolescence serait donc la période de l'épanouissement de l'enfant qui se transforme en un adulte, afin qu'il devienne acteur responsable de son parcours personnel et civique. L'adolescence est une période captivante ; l'enfant qui a peur deviendra l'adulte qui ose.

(Zazou, 1972) L'adolescence est une période créatrice, ne serait-ce que dans le domaine des sentiments ; l'affectivité étant plus intérieure, plus intense, plus passionnée. Etant un moment privilégié de l'éveil affectif, l'adolescence est aussi une confrontation avec la société.

L'adolescent sorti du cocon familial jette un nouveau regard sur le monde. Dans les cultures occidentales, l'adolescence est devenue phénomène de société. C'est un état à la fois enfantin et sérieux, et elle se rapporte à cette période de la vie qui est à la fois une construction identitaire sur une identité déjà construite.

ZAZZO R. (1972). p 11

6.2 La cyberdépendance :

A l'origine ce terme signifiait toute dépendance à l'ordinateur ou à l'univers informatique mais il est utilisé aujourd'hui pour désigner un usage inapproprié des diverses plateformes électroniques offertes par internet. On parle présentement de cyberaddiction d'usage problématique d'internet (UPI) de trouble de dépendance à internet (TDI), d'usage pathologique d'internet et d'usage compulsif d'internet. D'autres appellations ont été aussi données à ce phénomène mais presque toutes vont vers la notion d'addiction, à savoir qu'une personne peut être tellement absorbée par Internet qu'elle néglige d'autres aspects importants de sa vie réelle (famille, études, conjoint, amis, activités sociales et professionnelles). Le comportement compulsif s'installe et s'ancre dans la personnalité de l'addict. De là, l'aide d'un expert en addictologie ou un

psychologue spécialisé en cyberaddiction s'avère indispensable puisqu'il s'agirait là d'une véritable drogue dure. Autrement dit, il s'agit de personnes de tout âge qui n'arrivent plus à décrocher d'internet pour une raison ou pour une autre. Ils passent plus de 25 heures par semaine sur Internet et pour les vrais dépendants et les grands joueurs en réseau appelés « hardcore gamers », ils peuvent aisément dépasser les 90 heures de connexion par semaine. Ainsi, chez cette catégorie de personnes, des enfants et des jeunes gens en particulier, l'utilisation persistante et répétitive de Internet engendre chez eux des difficultés sérieuses sur le plan psychologique, physiologique, cognitif, mental, comportemental, social, scolaire et/ou professionnel.

Le Dr Rahali F. Djalila, est la première Cyberpsychotogue en Algérie depuis 1999 Crésus # 55 du dimanche 16 au samedi 22 octobre 2016

6.3 L'échec scolaire :

Gilbert Lovey et Maurice Nanchen (1998 : 81) . Pour eux l'échec scolaire est « le résultat de la rencontre d'une fragilité et d'une pédagogie, dans un environnement et selon un déroulement diachronique ». La « fragilité » est la difficulté à laquelle est confronté l'enfant ; la « pédagogie » est la réponse apportée par le professeur face aux difficultés de l'enfant ; et, « l'environnement » correspond aussi bien à l'environnement familial que l'environnement de la classe. Ainsi faut-il comprendre que l'échec scolaire est le reflet d'une impossible coopération entre l'enfant, les parents et les professeurs pour mener à bien une stratégie susceptible de pallier les difficultés d'apprentissage du dit-enfant. L'échec scolaire est donc lié à plusieurs facteurs : on ne peut donc pas désigner aisément de « coupable ». Lovey, G. et Nanchen, M. (1998 p21

6.4 Réussite scolaire :

La réussite scolaire est synonyme d'achèvement avec succès d'un parcours scolaire (atteinte d'objectifs d'apprentissage et maîtrise des savoirs). Les résultats scolaires et l'obtention d'une reconnaissance des acquis (diplôme, certificat, attestation d'études, etc.) sont des indicateurs de réussite scolaire. Ce terme est donc porteur d'une idée de rendement et de performance.

http://www.crepas.qc.ca/69-quelques_definitions

6.5 Réseau social :

En sciences humaines et sociales, l'expression réseau social désigne un agencement de liens entre des individus ou des organisations, constituant un groupement qui a un sens : la famille, les collègues, un groupe d'amis, une communauté, etc.

L'anthropologue australien John Arundel Barnes a introduit l'expression en 1954. L'analyse des réseaux sociaux est devenue une spécialité universitaire dans le champ de la sociologie, se fondant sur la théorie des réseaux et l'usage des graphes.

L'expression « réseau social » dans l'usage habituel renvoie généralement à celle de « médias sociaux », qui recouvre les différentes activités qui intègrent technologie, interaction sociale entre individus ou groupes d'individus, et la création de contenu. Andreas Kaplan et Michael Haenlein les définissent comme « un groupe d'applications en ligne qui se fondent sur la philosophie et la technologie du net et permettent la création et l'échange du contenu généré par les utilisateurs.

https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9seau_social

CHAPITRE 1 : L'ADOLESCENCE

CHAPITRE I : L'Adolescence

Préambule :

On parlera dans ce chapitre sur l'adolescence comme phase très important dans le développement humaine, les différents aspects qui caractérise cette période, les différentes phases du développement.

1. Histoire

Les anciens se sont intéressés au passage de l'enfance à l'état d'adulte. Ils voyaient dans cet entre-temps le moment où l'on accède à la raison mais aussi l'époque des passions et des turbulences. Ainsi Platon considérait que cette transition consistait en une maturation graduelle transformant la première Couche de l'âme, intrinsèque à l'homme, en une deuxième couche caractérisée par la compréhension des choses et l'acquisition des convictions, et conduisant certains, à l'adolescence ou à l'âge adulte, à parvenir à l'intelligence et la raison, éléments de la troisième couche. Aristote envisageait plutôt des stades hiérarchisés où les jeunes enfants dominés par leurs appétits et leurs émotions s'avéraient capables d'actions volontaires mais non de choix réel —ce qui les rendait semblables aux animaux. La capacité de choisir n'intervenait qu'au second stade entre 8 et 14 ans, appétits et émotions étant alors subordonnés à un contrôle et à des règles. La période de 15 à 21 ans était celle des passions, de la sexualité, de l'impulsivité et du manque de contrôle de soi ; mais c'était aussi le temps du courage et de l'idéalisme. (Pierre G. Coslin, 2013, p, 15-16)

Il n'en est pas moins vrai que jusqu'au xx^e siècle, l'adolescence, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, n'est pas observable au sein de la société occidentale. Certes, la constatation de la puberté entraîne-t-elle la capacité civile chez les Romains, bien que le terme d'adolescent y qualifiât la personne jusqu'à sa trentième année ; certes, le fait de pouvoir porter ses armes procurait-il le statut d'adulte chez les Francs et les Germains. Mais au Moyen Âge, la croissance physique était considérée comme l'agrandissement graduel d'une créature de Dieu, et enfant et adulte étaient estimés qualitativement semblables, ne différant que quantitativement, le jeune n'étant tout simplement qu'un adulte en miniature.

Ne croyait-on pas d'ailleurs que le sperme contenait l'homunculus (le petit homme) qui, implanté dans l'utérus, y grandissait sans différenciation des tissus ou des organes (Cloutier, 1996). Quoi qu'il en soit, les garçons atteignaient alors leur majorité à 14 ans et les filles à 12 ans. . (Pierre G. Coslin, 2013, p, 16).

C'est seulement à la Renaissance qu'apparaissent de nouvelles façons de concevoir le développement humain avec Comenius ? Qui pose la nécessité d'établir des programmes scolaires en relation avec l'évolution des facultés de l'individu. Quatre stades de six années sont ainsi évoqués : de 1 à 6 ans, les enfants sont à la maison où ils doivent recevoir une éducation de base et exercer leurs facultés sensorielles et motrices ; de 7 à 12 ans, tous doivent recevoir une éducation élémentaire (langue, usage social, religion) dans leur langue maternelle et non en latin. Ils doivent alors développer leur mémoire et leur imagination. De 12 à 18 ans, l'éducation vise à favoriser l'évolution du raisonnement : mathématiques, rhétorique, éthique, etc. Enfin, de 18 à 24 ans, c'est la maîtrise de soi et de la volonté qui doit être développée, tant à l'université qu'à travers des voyages. (Pierre G. Coslin, 2013, p, 16)

2 LES JEUNES AU REGARD DE LA LOI (TRAVAIL ET SEXUALITÉ)

L'histoire nous apprend également que l'on pouvait, comme Louis XIV, régner dès sa 23^e année en monarque absolu, mais aussi que l'enfant tout venant servait vaillamment dans l'armée royale à 14 ans, qu'il était chef de famille à 16 ans et pouvait avoir travaillé comme ouvrier avant sa dixième année. Elle nous apprend de même que l'âge de la responsabilité légale est passé graduellement en Angleterre de 8 à 17 ans et aux États Unis de 7 à 18 ans, voire même dans certains états de 7 à 21 ans. Elle nous apprend encore qu'en France, légalement, l'enfant était considéré comme un petit adulte jusqu'au xix^e siècle, qu'il s'agisse d'une limitation de son travail ou de sa protection au point de vue sexuel. Ainsi en 1810, la première édition du Code Pénal ne prévoit pas de délit d'attentat aux mœurs sur enfant, atteintes qui ne seront pénalisées qu'en 1832 et seulement alors pour les mineurs de 11 ans, la limite n'étant portée à 13 ans qu'en 1863 et à 15 ans, seulement. en 1945. Les enfants des milieux populaires accédaient très jeunes au monde du travail. Jusqu'au milieu du xix^e siècle, un ouvrier sur cinq était un enfant. Ce n'est qu'en 1841 que l'âge minimum d'embauche est fixé à 8 ans... et que la durée de travail quotidien est limitée à huit heures entre 8 et 12 ans C'est seulement en 1874 que le travail industriel est interdit aux moins de 12 ans, sauf dans les filatures où la limite est fixée à 10 ans. Il faut attendre 1892 pour que la

loi réduise à six heures la durée de travail des moins de 12 ans et à 11 heures celle des jeunes âgés de 16 à 18 ans. Et ce n'est qu'en 1886, qu'elle soumet les jeunes à l'obligation scolaire jusqu'à 11 ans (Fize, 1994). (Pierre G. Coslin, 2013, p, 17).

Jusqu'au milieu du xIx° siècle, les jeunes quittent souvent leur famille dès qu'ils sont pubères pour vivre dans une autre unité domestique, avant de s'engager dans un mariage relativement tardif. Ils vivent alors, rappelle Claes (1991), dans une « semi-autonomie », placés comme apprentis ou comme servantes, parfois dans des lieux très éloignés du foyer parental. La prise en charge d'une vie propre est alors facilitée par la réduction du contrôle familial.

Comme le remarque Ariès, l'enfant passait alors des jupes des femmes sa mère, sa grand-mère, sa nourrice au monde des adultes. Mais au milieu du xix° siècle, le jeune reste de plus en plus longtemps auprès de ses parents, bien souvent jusqu'à ce que lui-même fonde une nouvelle famille. Trois facteurs ont influencé cette évolution : l'avènement de l'industrialisation qui entraîne le déclin de l'apprentissage des métiers, l'extension de la scolarité et le repli de la vie familiale au sein d'un foyer manifestant en quelque sorte la naissance de la famille moderne constituée du père, de la mère et des enfants et excluant progressivement les ascendants et les collatéraux. Un long moment s'établit alors entre la puberté et le départ du foyer ; c'est l'adolescence telle que nous la connaissons aujourd'hui. De nos jours, la société occidentale tend à prolonger cette adolescence, traitant ses jeunes comme des enfants et déplorant paradoxalement en même temps qu'ils ne soient pas capables de se conduire en adultes responsables.

Comme le remarque Fize, les faits ont rapidement évolué depuis la fin des années 1960 qui ont été particulièrement riches en éléments majeurs : réforme du droit de la famille, naissance d'une culture jeune, contestation lycéenne et universitaire, etc. Deux grands types de changements peuvent être alors repérés, des changements dans le domaine des idées : progrès de la démocratie politique, affirmation des mouvements féministes et développement de l'idéologie psychanalytique ; des changements démographiques : expansion de la classe moyenne et affirmation de la classe jeune. (Pierre G. Coslin, 2013, p, 17-18).

3 UNE CULTURE ADOLESCENTE

Les faits sont là en effet : on dénombre 100000 élèves en 1900, un million en 1950, deux millions en 1960. Il y a eu 1963 trois millions et demi de jeunes âgés de 15 à 19 ans et près de six millions à l'aube du xxi° siècle. Les adolescents des années 1960 sont le produit du baby-boom. De plus en plus scolarisés, ils constituent une classe qui a sa culture propre importée des États-Unis d'

Amérique. C'est la génération du rock and roll, qui comme le rappelle Fize, se retrouve à travers ses médias : radios à transistors, électrophones et magazines. Issue de la petite bourgeoisie, cette culture adolescente se propage dans tous les milieux, à la ville comme à la campagne, en partie d'ailleurs grâce aux adultes qui en assurent une promotion intéressée : il y a une presse des jeunes avec des journaux comme Salut les copains ou Mademoiselle âge tendre, une industrie du vêtement pour adolescents, un marché du disque pour jeunes, etc. Les adolescents cherchent alors à présenter une image identique, un même look inspiré de Sheila, de Johnny ou d'Elvis. On assiste ainsi à une autonomisation culturelle de la jeunesse qui se manifesterait particulièrement à travers les événements de mai 1968 où les jeunes extériorisent leur inquiétude mais aussi leur révolte et leur désir d'être reconnu dans une société qui leur refuse l'accès aux responsabilités et ne voit en eux qu'un gigantesque marché. (Pierre G. Coslin, 2013, p, 18)

La démarche adolescente consiste alors à être ensemble ; ensemble pour bavarder, faire du sport, écouter de la musique, ou tout simplement être avec les autres, avoir le plaisir de l'entre-soi. Mais ces activités, qu'elles soient ludiques ou sportives doivent être informelles, spontanées et vont de pair avec la désaffection à l'égard de toute structure traditionnelle, de tout équipement traditionnel. On retrouve bien là ce phénomène de rejet de structures telles que les MIC (Maisons de la Jeunesse et de la Culture) déjà relevé dans les années 1975 et qui furent qualifiées par certains de bel exemple d'échec généralisé mais coûteux d'une tentative d'intégration de la jeunesse dans la part informelle de son existence, celle du temps vide et du loisir. (Pierre G. Coslin, 2013, p, 18-19).

4 RECHERCHE D'EXPÉRIENCES NOUVELLES ET DISTANCIATION DES PARENTS

De tout temps, les jeunes ont voulu se démarquer de la génération précédente, mais si aujourd'hui l'enjeu symbolique du conflit reste le même, le phénomène a changé, comme le montrent d'ailleurs les changements de termes décrivant l'adolescence. Si l'on parle classiquement de « crise d'adolescence », de « crise d'identité juvénile » ou de « seconde phase de séparation/individuation » pour décrire cet entre-deux, les auteurs contemporains, mettant de côté la subjectivité, évoquent plutôt la « rupture », le « pubertaire », « l'auto sabotage », voire la « subjectivation » ou la « subjectalisation », tentant ainsi de peindre ce qui oppose la période de l'adolescence au temps de l'enfance : le besoin de différenciation, la nature des conflits n'ayant pas changé, mais les enjeux différant profondément. Comme le dit Cahn (2004), la subjectivation n'est pas tant un processus de séparation qu'un processus de différenciation.

On peut en prendre pour exemple ce besoin de distinction/différenciation individuelle tournant autour de la mode vestimentaire, qui désigne le jeune comme un individu singulier. (Pierre G.Coslin, 2013, p, 25)

En grandissant, découvrant les faiblesses et la faillibilité de leurs parents, les adolescents s'en distancient pour s'autonomiser. Ils cherchent à s'en éloigner, ayant besoin d'intimité, pour se retrouver face à eux-mêmes, se mettant en quête de nouvelles sources d'identification qui les aident à s'en démarquer, Ils rejettent cependant moins leurs parents que le rôle qu'ils incarnent : celui d'adultes qui leur fixent des interdits, sources de frustrations. La question des limites est relancée. Les jeunes remettent en question ce qu'on leur imposait auparavant, étant plus à même de comprendre, parce que leur pensée s'autonomise. Ils veulent que les règles évoluent pour parvenir à de nouveaux accords, les transgressions permettant d'aller vers les transactions. Cherchant à découvrir quelles sont leurs potentialités, quelles sont leurs limites, ils ont besoin d'expériences nouvelles. Comme le remarque Marcelli (2005), entre 12 et 14 ans, il leur faut s'aventurer dans des espaces inconnus, nouer de nouvelles relations. Voulant se confronter à l'incertitude, ils recherchent des sensations fortes et singulières. En quête de vertige, ils veulent passer outre «outrepasser », éprouver cette invincibilité, voire cette immortalité, qui leur prouvent qu'ils sont vivants. Et, c'est pour s'en assurer qu'ils cherchent à «se rapprocher d'une mortalité possible ». Mais une telle quête peut aussi traduire l'extériorisation de leur tresse et de leur angoisse face aux multiples difficultés qu'ils rencontrent, qu'elles soient sociales, scolaires ou familiales. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 25-26)

Comme le dit Allanic (2009), les parents ne doivent plus s'attendre à trouver facilement un terrain d'entente avec un jeune en mutation qui, pour exister, doit s'opposer, qui « comme le lierre : pour grandir. a besoin d'un mur solide... avec quelques failles », sa principale tâche étant de se séparer de ses parents, non dans le sens d'une rupture, mais dans l'idée de pouvoir investir d'autres personnes. Pour se construire, l'adolescent doit abandonner ses repères antérieurs et se détacher des modèles parentaux : il doit prendre de la distance, comment l'écrivent Catheline et Bedin (2007). Mais alors, « Comment être original sans renier ses origines ? », demande Jeammet (2004). . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 26)

« Détache-moi ! » fait crier Rufo (2005) à l'adolescent. Bien évidemment, le jeune ne peut vivre sans liens, mais il veut desserrer ceux qui l'unissaient aux parents, qui sont devenus trop exclusifs. Plus les liens tissés avec les parents pendant l'enfance auront été souples, plus ce sera facile. Comme le dit Marcelli (2003), s'il y a des enfants collés aux parents comme des post-it, d'autres le sont avec de

la colle Uhu. Pour les premiers, la séparation est simple, pour les seconds, il faut tout arracher, ce qui se traduit par de la révolte.

Tirailé entre le besoin de solliciter son entourage familial et la volonté de s'en abstraire, l'adolescent garde, comme dans l'enfance, un besoin de contact avec ses parents, mais, en même temps, il ne lui est plus possible d'en être proche. Ils «ne se comprennent plus ». C'est la fin de la dépendance aux parents. La question de l'œdipe se posant à nouveau, avec la nouvelle donne que constitue la maturité sexuelle, la proximité parentale qui rassurait l'enfant devient insupportable à l'adolescent. L'enfant, lorsqu'il est triste, dit Marcelli, lorsqu'il est en proie à des difficultés, éprouve le besoin de se rapprocher de sa mère et de son père auprès desquels il s'apaise. L'adolescent, en revanche, a besoin de s'en distancier, cette proximité lui apportant non de l'apaisement et de la contenance, mais de l'excitation. Il veut établir une distance critique, Car trop de rapprochement risquerait d'entraîner rupture et désorganisation. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 26)

Le ressenti de la séparation évolue de concert. Quand leur enfant est absent, précise Marcelli, les parents savent généralement où il est, ayant en tête l'espace où il se trouve et se représentant ce qu'il y fait. L'adolescence, il n'en est plus de même, Quand l'adolescent est absent, les parents aimeraient également savoir où il est et ce qu'il y fait, mais lui se trouve en un lieu où il sait que ses parents ignorent sa présence et il s'en trouve fort bien, car il pense être en quelque sorte « sorti de leur tête », alors qu'eux lui « prennent la tête », et cela, il le refuse dans sa quête d'autonomie. Il a besoin de cette séparation psychique. Or, les parents voudraient trouver dans l'adolescent, comme dans l'enfant qui s'estompe, une continuité existentielle. Ce d'autant plus que le lien conjugal est aujourd'hui de moins en moins signifiant, et que c'est le lien de filiation qui le remplace. La preuve en est, dit la psychanalyste Caroline Thompson (2007), que de plus en plus souvent, c'est l'enfant qui devient le « chef de famille », prenant pour exemple le fait qu'un grand nombre de mariages n'ont lieu qu'après la naissance du premier enfant, qui constitue ainsi le fondement des liens familiaux. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 27)

Les parents comptent alors sur l'enfant, sur le plan psychique, pour avoir un sentiment de continuité d'existence sans lequel ils tomberaient dans l'angoisse. La présence de l'enfant ou de l'adolescent les rassure, son absence leur fait peur. C'est, précise Marcelli, une angoisse de séparation, ce sentiment qu'il va arriver quelque chose à leur progéniture quand ils ne savent pas où elle est. Mais, pour un adolescent, c'est une emprise intolérable que de lui dire « fais ce que tu veux, je ne t'en empêche pas, mais je veux savoir où », Car c'est moins de faire ce qu'il veut qui lui importe, que le fait qu'on ne le sache pas et qu'on ne sache pas où. La

réci-proque n'est pas vraie : l'adolescent ne tolère pas que ses parents s'éloignent sans lui dire ce qu'ils font. Il ne faut pas oublier, qu'entre les jeunes et leurs parents, La relation n'est pas symétrique, que l'on ne peut, que l'on ne doit en aucun cas gommer la différence de générations. L'adolescent a besoin de savoir où sont ses parents, car il a besoin de savoir qu'il peut compter sur eux, puisqu'ils constituent pour lui une base de sécurité. Pouvoir s'échapper de leur tête ne signifie pas qu'il veuille perdre leur représentation. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 27)

Pour la plupart des jeunes, ce passage, ce « pas-sage » ne se passe pas si mal que cela. Mais, même lorsque « cela va mal », les choses peuvent évoluer différemment, rappelle Marcelli (2005), selon l'enfance qu'a connue l'adolescent, selon les liens d'attachement qui alors se sont tissés. S'ils ont connu des carences, si leur attachement est insécure, parvenus à l'adolescence, quand il s'agit de se détacher des parents et de faire des expériences nouvelles, certains jeunes revivent leurs anciennes angoisses et se jettent dans l'ordalie, l'auto-Sabotage et la galère pour gagner leur indépendance. D'autres, en revanche ont connu des parents bienveillants, et, si rien ne semble leur avoir manqué dans l'enfance, on comprend plus difficilement les difficultés qu'ils présentent après la puberté. Il faut alors se rappeler, dit Marcelli, que si un enfant peut être comblé, un adolescent ne peut plus l'être par ses parents, car le corps pubère demande une satisfaction sexuelle impliquant l'altérité dans le désir de l'autre, satisfaction qu'il ne peut bien évidemment pas recevoir de ses parents.

En l'absence de tolérance à la frustration, incapable de sublimation, c'est-à-dire de déplacer son intérêt vers la connaissance, il va soit évacuer sa tension psychique dans le passage à l'acte, les scarifications, les coupures, soit tenter de l'anéantir par l'alcool ou les « joints » pour se sentir « cool ». . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 28)

5 ETRE ADOLESCENT EN ALGERIE, AUJOURD'HUI

L'adolescent, sa crise et ses problèmes, suscitent actuellement un intérêt d'autant plus grand que le monde des adultes est lui-même Confronté à une crise de civilisation souvent angoissante. Mais vouloir en parler est aussi un dessein hasardeux car on ne peut avoir qu'une vision extérieure d'une expérience

complexe. On peut supposer aussi que l'attitude vis-à-vis de l'adolescent reflète dans une certaine mesure la façon dont l'adulte a vécu sa propre adolescence. Le terme dérive du latin «adolescere» qui signifie «grandir». Les limites de cette période sont floues : marquant la fin de l'enfance, elle débute à la puberté et se termine à l'âge adulte. Mais à quel âge peut-on dire qu'un individu est «adulte» ?

La crise d'adolescence est une étape fondamentale de maturation et d'organisation de l'être. Ce n'est pas un simple stade évolutif du développement de la personnalité, mais une «Révolution» (P.WILTZER), sur le triple plan bio-somatique, psychologique et socio-culturel : (Bensmail. B, 1994, p, 183)

5.1 Sur le plan bio-somatique :

Les modifications morphologiques impressionnantes, l'apparition des caractères sexuels secondaires, l'émergence soudaine de la sexualité (menstruations, érection, pollutions nocturnes), entraînent inquiétude narcissique, culpabilité et interrogations angoissées sur le corps.

5.2 Sur le plan psychologique :

La réactivation tumultueuse des conflits de l'enfance est un « Remake de la névrose infantile sur une nouvelle scène et avec de nouveaux acteurs» (J.-L. DONNET), un bouillonnement intérieur, où se mêlent et s'affrontent dans une totale ambivalence, la recherche de l'autonomie et la nostalgie de la sécurité de l'enfance.

5.3 Sur le plan social :

Le désir d'affirmation, la soif d'absolu et l'«idéalisme» de l'adolescent, l'amènent à contester et à entrer «en conflit» avec l'autorité Parentale, les valeurs familiales et sociales, et à rechercher en même temps de nouveaux modèles identificatoires. Ce sont alors les attachements passionnés, les foucades, les emballlements idéologiques, religieux, intellectuels ou artistique. (Bensmail. B, 1994, p, 183)

6 LES ASPECTS CULTURELS DE L'ADOLESCENCE

L'adolescence va aussi dépendre de l'environnement socio-culturel, de l'intérêt porté aux adolescents, de la place qui leur est accordée, et des issues qui leur sont proposées.

La notion même d'adolescence va varier selon les cultures. Dans certaines sociétés traditionnelles il n'y a pas d'adolescence en tant que telle. Le statut d'adolescent

n'existe pas, et l'entrée dans le monde des adultes se fait sans transition, dès la puberté (M. MEAD, R. BENEDICT, B. MALINOWSKI). (Bensmail. B, 1994, p, 184)

- Dans d'autres sociétés, en particulier africaines, la période d'adolescence est abrégée et se réduit à quelques jours ou à quelques semaines, grâce à des rites de passage comportant diverses épreuves destinées à «évacuer» la crise, et permettant l'accès rapide au statut d'adulte (C. LEVI - STRAUSS). (Bensmail. B, 1994, p, 184)

- Dans la culture maghrébine traditionnelle, l'adolescence n'est pas un état de durée plus ou moins longue, mais un point de passage et de changement de statut social, correspondant à la puberté.

Le mariage précoce du jeune adolescent, l'attribution de responsabilités et de tâches de travail, lui confèrent d'emblée un statut d'adulte, les membres du groupe assurant l'«accompagnements et le guidant dans le nouveau rôle qui lui est assigné.

- Remarquons d'ailleurs que si la puberté est dite «BOULOUGHh», il n'existe pas en arabe dialectal de terme spécifique pour désigner l'adolescence. La seule appellation, vague et imprécise, générale- ment utilisée, est celle de «jeune» («Cheb»).

- Comme dans les sociétés industrielles, les rapides transformations socio-économiques et culturelles de l'Algérie, avec l'allonge- ment de la scolarité et l'afflux massif des jeunes dans les lycées et les universités, ayant pour conséquence un état de dépendance matérielle et financière, ont forgé de toutes pièces une adolescence considérablement prolongée. La pérennisation de ce statut inconfortable à pour effet inéluctable l'éclosion de la «crise». (Bensmail. B, 1994, p, 184)

Surtout en milieu urbain, l'adolescent par définition en période de crise, va évoluer dans un champ psycho-social lui-même en crise d'acculturation. Les conflits de valeurs et de générations, l'opposition entre tradition et modernité, entre jeunes et anciens, laïques et religieux, les relations inter-individuelles souvent marquées par l'agressivité, la course au profit facile, l'utilisation de «filières» et de réseaux de relations pour «régler un problème» ou encore pour acquérir un produit introuvable sur le marché local, les «grands principes» moraux ou sociaux bafoués par les adultes qui les préconisent, ne permettent pas aux adolescents de nouer des identifications cohérentes dans une société où ils doivent pourtant s'intégrer. Avoir une villa ou un appartement, une voiture, des gadgets électroniques, sont les symboles exclusifs de la réussite sociale. L'explosion

démographique (60% de la population a moins de 20 ans), la désintégration de la société traditionnelle, la nucléarisation de la famille, avec notamment la désacralisation de l'image mythique du père et le laxisme éducatif de parents passifs ou résignés, aboutissant à un «syndrome» de carence d'autorité» (J. SUTTER), l'urbanisation hâtive et l'édification de grands ensembles à la périphérie des grandes cités, la rareté de centres de formation professionnelle et de structures Socio-éducatives, culturelles ou sportives, aggravent encore davantage le malaise des adolescents, dont beaucoup errent en bandes, trainant leur désœuvrement et leur ennui. (Bensmail. B, 1994, p, 185)

- Pour les lycéens et étudiants, les études, seul exutoire possible, sont jugées mal enseignées, conformistes et sans intérêt.

- De nombreux jeunes vont alors osciller ou se répartir entre des références identificatoires extrêmes : «Retour aux sources» et intégrisme religieux avec ascétisme et puritanisme, ou au contraire imitation frénétique et sans nuance de modes et de modèles occidentaux.

- Un tel climat psycho-social va également favoriser des décompensations psychiatriques diverses et des comportements déviants, à type de délinquance, d'alcoolisme, plus rarement de toxicomanie. (Bensmail. B, 1994, p, 184)

7. LESSYMPTÔMES DE LA CRISE D'ADOLESCENCE :

- La crise d'adolescence va se manifester essentiellement par :

7.1 La tendance dépressive :

- La banalité d'une certaine position dépressive a été soulignée par WINNICOT {«Le spleen de l'adolescent»}. Elle exprime le deuil douloureux de l'enfance, la séparation d'avec les premiers objets d'amour parentaux, sans pour autant les rejeter. (Bensmail. B, 1994, p, 186)

Elle traduit aussi une blessure narcissique. En effet, selon RK. EBTINGER, l'estime de soi était assurée dans l'enfance par la réserve du narcissisme primaire, l'apport des objets d'amour parentaux, et celui des idéaux intériorisés. Mais à l'adolescence, la remise en question des identifications parentales, des valeurs familiales et sociales, l'absence ou la précarité des relations objectales nouvelles, n'autorisent plus un support narcissique suffisant. Pour E. KESTEMBERG, c'est l'écart entre la quête narcissique de l'idéal du moi et l'image de soi, qui entraîne l'altération de l'estime de soi et la dépression. (Bensmail. B, 1994, p, 186)

.Face à ce vécu dépressif, l'intervention du psychiatre ne pourra se justifier que lorsqu'il apparaît une importante détresse, un état dépressif authentique.

7.2 Le passage à l'acte :

La fréquence et la facilité du passage à l'acte chez l'adolescent est classiquement en relation avec la difficulté qu'il éprouve à «mentaliser» ses conflits. Ce que la parole est incapable d'exprimer va s'extérioriser dans l'action immédiate, seul procédé efficace pour soulager, pour un temps, la tension et la souffrance intérieure. C'est ce qui explique les explosions caractérielles, les impulsions hétéro ou auto-agressives, les fugues, les actes délictueux.

- Devant ces conduites inquiétantes, la question cruciale est alors de savoir s'il s'agit d'une crise d'adolescence plus ou moins bruyante, plus ou moins durable, ou de premiers indices révélateurs d'un processus psychopathologique. La réponse, pas toujours aisée, permet d'éviter deux écueils également redoutables : la psychiatrisation abusive d'une simple «crise d'originalité juvénile», ou au contraire la temporisation excessive avec le risque de non-identification d'une affection psychiatrique débutante. (Bensmail. B, 1994, p, 186-187)

8 SIGNIFICATION PSYCHODYNAMIQUE DE LA CRISE D'ADOLESCENCE :

Après la phase de la période de latence, caractérisée par un équilibre provisoire, la crise d'adolescence n'est que l'expression apparente d'importants «remaniements internes» de la personnalité

(A. FREUD). La rencontre-choc entre les modifications du corps, les exigences internes nouvelles, et les exigences externes, familiales et socio-culturelles, va effectivement nécessiter des «réaménagements» corporels, sexuels, intellectuels, affectifs et sociaux {P.J.PARQUET}. (Bensmail. B, 1994, p, 187)

9 LA CONDUITE À TENIR :

C'est un truisme de dire que l'abord de l'adolescent et l'attitude à adopter ne sont pas simples, et requièrent patience, tolérance et souplesse. Mais il faut surtout savoir (COURNUT) :

I) Que la crise d'adolescence est une crise progressive qui exige une durée dans le temps {(WINNICOT) qu'il convient de respecter.

2) Qu'elle nécessite aussi un «espace symbolique» entre l'adolescent et ses parents, car une certaine mise à distance de l'entourage familial facilite le «travail interne» de maturation.

3) Que le dialogue avec un tiers «accepté» et attentif, un interlocuteur autre que les parents, trop impliqués dans le conflit, est susceptible de favoriser une souhaitable verbalisation.

4) Que le choix d'investissements valorisants et adaptés, intellectuels ou socio-culturels, rend possible une «résolution» de la crise et écarte les solutions erronées à type d'inadaptation, de névrose ou de psychose. Et même dans cette éventualité, la médiation d'une autre personne «à l'écoute», la «triangulation» d'un conflit duel opposant l'adolescent et son monde, va étayer les potentialités saines restantes et canaliser l'angoisse (MISES). (Bensmail. B, 1994, p, 187)

10 . LE RISQUE PSYCHOPATHOLOGIQUE :

Le narcissisme constitue incontestablement l'axe principal sur lequel vient s'articuler toute la problématique de l'adolescent [P. WILTZER). Même ses investissements affectifs ou idéologiques sont fortement imprégnés de narcissisme, et son homosexualité, latente ou réelle, est une homosexualité «en miroir» avec quête de sa propre image. (Bensmail. B, 1994, p, 188)

M. PATRIS parle de «crise narcissique» où «l'adolescent doit réinventer le narcissisme, et s'accepter autre à un moment où il change et évoque un nouveau «stade du miroir», formateur dans la mesure où l'image remplit la fonction de modèle identificatoire, mais aussi désorganisateur, puisque l'identité et l'image de soi ont perdu leurs anciens repères et que le corps devient étranger.

- Il est habituel de considérer la crise d'adolescence comme un «carrefour» qui peut aboutir soit à la normalité, soit à des maladies mentales diverses, dont certaines sont sans lendemain, et d'autres de pronostic fâcheux. (Bensmail. B, 1994, p, 188)

- Elle peut déboucher sur une psychose, et M. PATRIS se demande s'il n'existe pas «de psychose à l'état physiologiques» chez tout adolescent. Celui-ci n'étant plus un enfant mais pas encore un adulte, l'intervalle entre les deux identités passée et future crée un vide, une «béance narcissique qui a pour corollaire l'angoisse de morcellement et la dépersonnalisation, et le risque de sombrer dans le processus psychotique».

- Dans un autre ordre d'idées, la réactualisation du conflit œdipien jusque-là en sommeil, peut s'organiser sur le mode névrotique, rendre intolérable une certaine position dans la triangulation œdipienne et conduire à la psychose, refus d'une réalité inacceptable, à l'anorexie mentale, refus du corps et de la sexualité, à la toxicomanie, elle aussi fuite de la réalité, au comportement antisocial, refus des règles et conventions sociales, au suicide enfin, ultime refus du monde et de ses compromis. (Bensmail. B, 1994, p, 188)

Ainsi comme le souligne P. WILTZER la crise d'adolescence devient pathologique dès qu'il y a «refus» du sujet-C 'est pourtant par le compromis et un certain renoncement à son idéal, que l'adolescent devient progressivement adulte. C'est par cette «petite mort» (M. PATRIS) qu'il pourra se détacher de son narcissisme, pour se tourner enfin vers l'autre. Retenons aussi que même les évolutions apparemment défavorables peuvent être «rectifiées» par une intervention opportune. (Bensmail. B, 1994, p, 188-189)

11 LES DECOMPENSATIONS PSYCHIATRIQUES DE L'ADOLESCENT ALGÉRIEN :

Selon les statistiques 1984 de la clinique de psychiatrie du C.H.U de Constantine, les adolescents et les jeunes de 13 à 20 ans représentent 14,5% des consultants externes et 10,5% des malades hospitalisés Ces pourcentages témoignent d'un taux non négligeable de morbidité, et les expressions cliniques les plus courantes sont essentiellement :

11.1 La problématique du corps :

Elle occupe souvent l'avant-scène, l'angoisse et le désarroi narcissique passent obligatoirement par le corps, et celui-ci est presque toujours présent, indépendamment de la structure psychopathologique en cause.

- Dans Les syndromes névrotiques, ce sont surtout les plaintes somatiques, la conversion hystérique, les préoccupations hypocondriaques, la nosophobie et la dysmorphophobie, qui sont au premier plan. Cette dernière, lorsque la crainte de la disgrâce physique devient certitude, prend la forme d'une véritable «hypocondrie esthétiques. Des expériences homosexuelles éphémères, les conduites masturbatoires, sont intensément culpabilisées, de même que les pollutions nocturnes vécues par l'adolescent comme un écoulement le vidant de sa substance vitale. Inversement, tout fléchissement du désir sexuel est ressenti comme une blessure narcissique grave, car La virilité reste un facteur fondamental de l'intégrité corporelle. (Bensmail. B, 1994, p, 189)

- Dans les psychoses, l'hypocondrie et surtout le syndrome de dépersonnalisation sont fréquemment retrouvés.

- Enfin signalons que les anorexies mentales sont très rares (2) Cas recensés durant l'année 1984). (Bensmail. B, 1994, p, 190)

11.2 Les états dépressifs :

La dépression s'inscrit naturellement dans la trajectoire de l'adolescent, si l'on considère qu'elle existe chez lui de façon plus ou moins latente. Son exacerbation se traduit par la régression narcissique, le retrait, l'anxiété, des sentiments de dévalorisation et d'incapacité, les conduites suicidaires et les états dépressifs «hystériques» s'observent surtout chez les jeunes filles, en réaction à un évènement mal vécu ou à une situation conflictuelle (conflit familial, déception sentimentale, échec scolaire ou universitaire, grossesse illégitime etc..., et ont souvent signification de fuite, d'appel à l'aide ou de «maladie refuges. (Bensmail. B, 1994, p, 190)

11.3 Les psychoses :

_Certaines correspondent à un processus schizophrénique «schizophréniform disorder» et «schizophrénic disorder», selon la classification du D.S.M III).

_D'autres, à des bouffées délirantes («brief réactive psychosis», selon le D.S.M. III} rapidement réversibles, avec retour à l'état psychique antérieur et reprise des activités scolaires, universitaires ou professionnelles. (Bensmail. B, 1994, p, 190)

11.4 Les réactions paranoïaques :

Elles représentent un aspect particulier des troubles psychopathologiques de l'adolescent, dont on connaît bien par ailleurs l'exaltation narcissique, la soif d'absolu et l'hyperesthésie relationnelle. Ce sont surtout les blessures d'amour propre, les déceptions, les humiliations, les tromperies, les injustices réelles ou supposées, qui sont à l'origine d'une «paranoïa réactionnelle» caractérialle, avec méfiance systématique et opposition agressive. Elle évolue parfois vers un délire persécutif, mais celui-ci est généralement transitoire. (Bensmail. B, 1994, p, 190).

CHAPITRE 2 : L'INSERTION SCOLAIRE ET PROFESSIONNEL

1. LA SCOLARITÉ DES ADOLESCENTS :

Deux types de facteurs influencent la scolarité ; les uns sont liés au système scolaire, les autres au développement personnel (Marcelli et Braconnier, 1999). À partir de la 6e, il faut évoquer les modifications des possibilités intellectuelles, psychomotrices et affectives. Perturbées ou trop intenses, ces modifications sont susceptibles d'influencer la scolarité de l'adolescent.

Au plan intellectuel, vers l'âge de 12 ans, l'enfant devient capable d'abstractions et, comme le montre Piaget (1955), accède à la pensée formelle, hypothético-déductive ; il passe de la rédaction à la dissertation, du simple récit aux évocations, et du calcul au problème. Cet accès à l'abstraction n'est pas toujours facile, et les difficultés peuvent entraîner un manque d'attention, si non un manque d'intérêt pour l'école. Il est également possible de distinguer à cet âge la pensée convergente de la pensée divergente : la première est canalisée, contrôlée pour arriver à une réponse unique, à une seule conclusion, alors que la seconde impliquant un travail multidirectionnel est susceptible de provoquer une relative dispersion.

Au point de vue psychomoteur, l'intensité des transformations corporelles entraîne une évolution du schéma corporel et de l'image du corps et un bouleversement de la représentation de l'espace et du contrôle tonico-moteur qui retentit sur la scolarité tant en ce qui concerne l'exécution des tâches (écriture, travaux manuels, appropriation de l'espace), que leur compréhension: des préoccupations corporelles importantes sont également susceptibles de démobiliser le jeune pour ses opérations mentales.

Au point de vue affectif, l'émergence de nouveaux intérêts se manifeste dans la littérature, où la quête de l'autre sexe est différemment approchée que pendant l'enfance, et dans la résolution de problèmes quotidiens où les pré- Occupations personnelles ont un rôle évident. Le désir d'autonomie et d'indépendance par rapport à la famille facilite exploration de champs d'intérêt personnels et l'identification à un auteur, à une idéologie, voire à une discipline par l'intermédiaire d'un enseignant. Mais il ne faut pas oublier que ces nouvelles possibilités affectives sont souvent empreintes de révolte, d'opposition et de transgression et qu'un professeur risque parfois de se substituer à l'un des parents pour devenir l'objet d'un rejet. (Pierre G.Coslin, 2013, p, 109)

L'entrée au collège entraîne le passage d'un instituteur unique à une multiplicité de professeurs, la confrontation à de nouvelles disciplines et une plus grande autonomie dans la gestion du travail et de l'emploi du temps. Le collège, puis le lycée sont aussi le lieu où certaines orientations (SEGPA, classes aménagées, filières scientifiques et techniques, etc.) sont susceptibles de modifier les projets antérieurs du jeune et de ses parents. Le bien-fondé de ces orientations ne sera pas toujours évident pour le jeune, qui les vivra alors dans la révolte ou le retrait. Certes, existe-t-il une forte corrélation entre l'orientation scolaire et la section choisie, d'une part, et le milieu socio-économique.

D'origine d'autre part : deux enfants de cadres sur trois sont dans le cycle long, pour seulement un enfant d'ouvriers sur trois. Les fils et les filles de cadres supérieurs sont le plus souvent dans les sections scientifiques (46%), parfois dans les sections littéraires (27%) mais rarement dans les sections techniques (13 %) ou professionnelles (14 %) ; les élèves d'origine défavorisée sont plutôt dans les sections pré-professionnelles (ouvriers 66% et employés 45%), beaucoup moins dans les sections techniques (respectivement 15 et 24%), littéraires (13 et 18 %) et scientifiques (6 et 13 %). Les autres catégories sociales se répartissent entre ces deux modèles : les enfants d'agriculteurs sont plutôt orientés vers la vie professionnelle (52%), plus rarement vers des études littéraires (21 %), moins encore vers le scientifique (12%) ou même le technique (12%). De même, les enfants de commerçants sont orientés vers l'enseignement professionnel pour 47%, le littéraire 19%, le scientifique 19% et le technique 15 %. Les enfants de cadres moyens occupent une position intermédiaire, orientés vers le littéraire à 30 %, le professionnel à 28 %, le scientifique à 23 % et le technique à 19%. Malgré cela, bon nombre d'élèves se disent satisfaits de leur orientation, du moins dans les premiers temps : ainsi neuf adolescents sur dix en classe de seconde ou en début de CAP, mais seulement huit sur dix en classe de première et six sur dix en seconde année de CAP disent avoir choisi leur orientation, différences nuancées quelque peu la satisfaction globale, en particulier au niveau des lycées d'enseignement professionnel.

Il ne faut toutefois pas oublier, comme le montre une étude de la SOFRES' que cette orientation a principalement été décidée par les parents (par les deux parents pour 77 % des mères et 66% des pères ; par le père seul, pour respectivement 3 et 4%; par la mère seule, pour 18 et 8%), l'enfant décidant seul dans moins de 10% des cas. Les formations souhaitées par les parents sont

Littéraires (14% des mères, 9% des pères), scientifiques (respectivement 31 et 28 %), économiques (13 et 14%), artistiques (7 et 4), sportives (8 et 9%) ou techniques (18 et 19%). Mais ces souhaits diffèrent considérablement selon le

sexe de l'enfant, les parents préférant souvent une formation littéraire où artistique pour les filles, scientifique ou technique pour les garçons. (Pierre G.Coslin, 2013, p, 110-111)

2. L'HISTOIRE SCOLAIRE ET SON VÉCU :

La démocratisation de l'enseignement a non seulement créé une véritable classe d'adolescents en rassemblant des jeunes en un même lieu où ne se rencontrent que de rares adultes; mais encore, en transformant qualitativement la population scolaire, elle a induit au sein même de l'école l'existence de sous-groupes à haut risque de conduites estimées déviantes en ce milieu. Car à l'évolution de l'institution scolaire s'est associée une autre évolution : celle de l'indiscipline. Au chahut d'autrefois, reflet de l'intégration des élèves dans « leur » école, de l'intériorisation des normes ambiantes par les adolescents, a succédé depuis quelques années une révolte latente, caractérisée le plus souvent par l'absence de toute règle et indicatrice d'une vive divergence entre les normes du système scolaire et les valeurs des élèves (Testanière, 1972 ; Postic, 1982). Ce sont entre autres les conséquences de ce hiatus entre des valeurs contradictoires que l'on observe de nos jours à travers les échecs scolaires et les inadaptations : l'écart se creuse entre les objectifs fixés par le cadre institutionnel (utilisation correcte du langage, assiduité aux enseignements, assimilation du contenu des cours, réussite dans les tâches proposées) et la possibilité pour les jeunes de les réaliser. Le fossé qui s'ensuit ne peut plus alors être comblé que par des conduites antisociales (Malewska et Peyre, 1973). Certains élèves ne sont plus motivés et se démobilisent de l'engagement scolaire, d'autant plus que le contexte socio-économique n'est guère encourageant. Si en 1982, 73 % des lycéens considéraient qu'avoir des diplômes leur permettrait de réussir dans la vie, ils ne sont plus que 47% à y croire en 1993, et 17 % en 1994. Il y a là, remarque Ballion (1996), une crise de légitimité de l'école qui conduit bon nombre de jeunes au désengagement scolaire, et, pour une minorité, les entraîne à exprimer leur démotivation dans la violence ou la passivité. (Ibid.)

2.1 UNE HISTOIRE PROBLÉMATIQUE :

Pour Charlot, Bautier et Rochex (1992), l'histoire scolaire d'un adolescent peut s'avérer problématique. Certains jeunes n'ont d'ailleurs pas réellement d'histoire scolaire, vivant leur scolarité dans une sorte d'évidence, dans une suite de situations où tout semblerait joué d'avance. Ces adolescents ne sont pas conscients de leur histoire, c'est-à-dire des faits qui se sont enchaînés pour déterminer leur

parcours. La plupart des jeunes ont cependant conscience d'une histoire scolaire dont l'issue leur apparaît plus ou moins assurée. De nombreux élèves ont ainsi de bons souvenirs du temps de l'école primaire, les rares mauvais souvenirs étant plutôt liés à de malheureuses relations avec des instituteurs. Les éventuels redoublements sont oubliés. Sont plutôt mis en cause des dérapages associés à de trop fréquentes activités extra-scolaires, et ce à partir des classes de 6e et de 5e, c'est-à-dire du moment où les résultats ne sont plus seulement sanctionnés par des redoublements, mais par des orientations décisives. Les jeunes en situation d'échec disent généralement ne pas avoir assez travaillé (thème qui n'est pas sans relation à ce qu'ils ont entendu dire par leurs parents ou par leurs enseignants).

Ils se vivent donc moins en mauvais élèves qu'en « paresseux », mettant en cause non pas leurs capacités intellectuelles, mais leur manque de courage à travailler. Il faut ici s'interroger sur la signification de cette paresse dont ils s'accusent et qui pourrait être une sorte de défense leur permettant de rendre les échecs supportables. Se dire fainéant ne les culpabilise pas et leur permet d'assumer la situation, voire même d'en être fiers, un peu comme le remarquent Charlot et al. (p. 59) « Si ne pas travailler à l'école était une preuve de normalité et de bonne santé, travailler étant une activité contre nature, que l'on dose soigneusement pour ne pas excéder l'objectif : passer ». Les adolescents mettent également en cause l'incitation à ne pas travailler venant de certains camarades et l'ambiance qui régnait dans les classes. Le processus d'échec est ici défini à travers le besoin de s'amuser et de « délirer » avec les copains. Il n'y a cependant pas rejet réel de sa propre responsabilité par le jeune, qui dit moins « avoir été entraîné », que « s'être laissé entraîner ». Il faut aussi tenir compte que les camarades susceptibles d'influencer le travail scolaire ne sont pas forcément scolarisés dans l'établissement et distinguer les valeurs du collège de celles prédominantes chez les jeunes des cités, qui s'avèrent bien souvent antinomiques. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 111-112)

2.2 LA PEUR DE L'ÉCOLE :

La peur de l'école est fréquente : certains jeunes disent aimer l'école, mais nombreux sont ceux qui en ont peur ou ceux qui s'y ennuiant, ceux qui ont peur étant également le plus souvent ceux qui font peur. Les « copains » sont alors ceux qui protègent de la peur et de l'ennui, et les conduites perturbant la classe visent à se faire respecter des camarades et parfois même des professeurs. On constate cependant qu'aimer ou ne pas aimer l'école n'est pas directement associé au travail scolaire, certains appréciant l'école mais y faisant le strict minimum, alors que d'autres qui détestent le collège y obtiennent de bons résultats. L'importance

des rapports avec les professeurs et des relations qu'ils permettent avec les différentes disciplines scolaires est alors avancée. L'élève travaillerait lorsqu'il aime l'enseignant et, par-là, la matière enseignée. D'autres enseignants sont au contraire mis en accusation : ils expliquent mal, ne comprennent pas les jeunes. On pourrait aussi ajouter qu'ils n'ont pas d'autorité, brusquent les élèves et les endorment.

Or ces adolescents accepteraient bien l'autorité du professeur, ils en ont besoin, mais ils veulent aussi être respectés et reconnus en tant que personnes, pouvoir parler avec l'enseignant de personne à personne. Comme le remarquent Charlot et al. Les processus de l'échec ou de la réussite scolaire sont cependant plus complexes que ne le laisserait croire le discours des élèves. Ceux-ci s'en tiennent en effet à une logique de l'institution (passer dans la classe supérieure) ou du mérite (travailler, ne pas se laisser entraîner par les autres) et n'évoquent que peu les phénomènes cognitifs. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 112-113)

3. LA RÉUSSITE, L'ÉCHEC ET LES DIFFICULTÉS SCOLAIRES :

Le temps du collège, remarquent Dubet et Martuccelli (1996), est dominé par le déclin des évidences scolaires de l'enfance. L'attachement aux professeurs se différencie nettement de la relation privilégiée qui unissait l'enfant à son instituteur et se trouve désormais affecté par la possibilité pour l'adolescent d'établir des évaluations comparatives de ses enseignants. Le sentiment de l'utilité des études n'est plus aussi manifeste qu'il l'était à l'école élémentaire, et si les collégiens sont conscients de devoir travailler au collège, ils ne savent pas forcément pourquoi ! Les savoirs scolaires ne sont en effet ni savants ni communs. Ils sont distribués dans le temps et ne répondent que rarement à un besoin explicite. Ce besoin doit être ressenti par l'élève qui se pose la question

De reconnaître les critères de réussite formelle du « métier d'écolier ». Mais la nécessité des diplômes et l'intérêt intellectuel ne sont pas encore perçus par tous. La rentabilité des études est hétérogène selon les publics sociaux ; l'intérêt qu'elles présentent n'est pas plus apparent et est fortement corrélé avec les Qualités pédagogiques et personnelles des enseignants. Pour réussir, le collégien doit être capable d'élaborer à la fois des stratégies et les significations de ses stratégies dans un système de relations sociales. C'est alors qu'inter- Viennent son projet plus ou moins précis, la rencontre de ce projet avec l'institution et la position de l'élève comme acteur culturel. Même si le but n'est pas clairement exprimable, le jeune sait du moins qu'il doit éviter certaines filières qui le relégueraient vers un avenir qu'il ne souhaite pas au dont sa famille ne veut pas. Alors que le monde de l'écolier était dominé par l'unité normative, celui du

collégien est confronté à la diversification des normes et des attentes d'une dizaine d'enseignants différents. Il ne suffit plus d'écouter le maître : il faut faire des devoirs à la maison, savoir les programmer, préparer les contrôles et s'adapter aux poids relatifs des différentes disciplines. De plus, de par son évolution cognitive et morale, le jeune substitue la réciprocité à l'obéissance naturelle de l'élève du primaire. Cette réciprocité lui fait accorder son respect sur celui qu'il perçoit chez l'adulte dans le cadre d'une relation qu'il voudrait égalitaire. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 113-114)

3.1 UNE ADAPTATION PARFOIS DIFFICILE :

Certains jeunes réussissent leur adaptation au collège et obtiennent de bons résultats. Réussir à l'école, c'est atteindre un certain but, mener à bien une entreprise, assimiler un contenu d'enseignement et répondre avec pertinence aux épreuves scolaires. La réussite scolaire résulte de l'interaction de nombreux facteurs dont, en particulier, les possibilités intellectuelles, la bonne

Estime de soi, l'efficacité dans le travail, l'autodiscipline et la capacité à différer les gratifications. D'autres élèves rencontrent cependant des difficultés plus ou moins marquées. De nombreux auteurs s'accordent à relever l'existence de corrélations entre l'échec scolaire et les inadaptations de tous ordres. Difficultés scolaires et inadaptation à la vie des collèges sont ainsi souvent réunies :

Un élève peut difficilement s'épanouir dans un milieu où il ne récolte que des mauvaises notes et des blâmes et où il se sent dévalorisé à ses yeux et à ceux de ses condisciples. Il faut certes distinguer avec Villars (1972) l'inadaptation au travail scolaire de l'inadaptation au groupe. La première est la manifestation la plus fréquente des difficultés de l'élève et peut se présenter sous la forme de

L'échec, du refus ou, le plus souvent, de leur combinaison. Cet échec entraîne un sentiment d'impuissance et décourage le jeune pour le conduire plus ou moins rapidement au rejet du travail scolaire. L'inadaptation au groupe est également une réalité observable au quotidien. Le comportement de certains élèves perturbe particulièrement la classe. Or, dans l'esprit de l'enseignant, une adaptation normale correspond au sujet qui fait corps avec la classe, participe

À La vie scolaire et accepte ses contraintes. Une adaptation difficile se rapporte à la situation de celui qui n'est accepté qu'avec réticences par ses pairs et par l'enseignant, qui est toléré, voire subi. L'école tend en effet à développer des mécanismes de conformisation. Une telle conformité confère une relative stabilité tant à l'institution qu'à la vie scolaire. Elle présente une fonction de prédictibilité, assurant la bonne organisation du groupe-classe, et la prévention

de ce qui pourrait en dévier, Les difficultés scolaires observables à l'adolescence peuvent être soit la suite de celles rencontrées dans l'enfance, soit un problème nouveau associé à cette période dont il faut alors discerner le caractère transitoire ou durable (Marcelli et Braconnier, 1999). Les retards acquis dans l'enfance sont souvent qualifiés d'échec scolaire quand ils sont supérieurs à deux ans. Le système scolaire profite réellement au tiers des élèves auxquels il apporte une formation généralement de bonne qualité. Les autres enfants se répartissent pour moitié en « suivistes » qui tirent peu de profit de leur scolarité et en jeunes en situation d'échec. Cet échec est le fruit d'une mauvaise adaptation de l'élève, mais aussi d'une mal-adaptation de l'école à son rôle éducatif (Pierrhumbert, 1992). L'échec scolaire implique la non-adéquation du niveau d'acquisitions d'un enfant par rapport aux objectifs définis par les programmes correspondant à son âge. La logique de la sélection conduit l'enfant à accepter puis à intérioriser cet échec. La non-réussite prend alors la signification de ne pas être intelligent, qui va devenir le stigmate du mauvais élève et désigner sa personne comme non valable intellectuellement et non adaptée à la compétition scolaire et sociale (Compas, 1983).

Les causes de l'échec scolaire sont multiples. Certaines tiennent au sujet ; d'autres sont événementielles. Toutes s'intriquent et interagissent étroitement.

Les approches en sont également multiformes, mais il est possible de les regrouper selon quatre catégories (Levine et Vermeil, 1980) :

- celle où l'échec est rapporté à des dysfonctionnements cérébraux ou somatiques ;
- celle où il est attribué à une situation socio-familiale ;
- celle s'inspirant d'une critique institutionnelle où les finalités élitistes de l'école sont mises en cause ;
- celle où l'échec est considéré comme la conséquence réactionnelle de Vécus pathogènes au sein de la famille. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 114-115)

3.2 DÉFAUTS DU SYSTÈME SCOLAIRE :

Certaines approches mettent en cause les défauts du système : le mythe d'une classe homogène, une pédagogie déficiente, l'anachronisme rythmes scolaires. D'autres portent l'accent sur les dysfonctionnements individuels et familiaux. Sont alors évoqués la faiblesse du quotient intellectuel et les dysharmonies

cognitives, mais aussi les carences socioculturelles et familiales et les accidents intrafamiliaux qui jonchent l'itinéraire de certains enfants : divorce, chômage des parents, maladies et décès (Marcelli et Braconnier, 1999).

Les dysharmonies cognitives sont caractérisées par des troubles importants des processus de symbolisation obérant les acquisitions scolaires, sociales et professionnelles. La dyspraxie correspond ainsi à l'incapacité d'imaginer les conséquences d'un geste, de se représenter les possibilités dynamiques du corps en mouvement. Elle se manifeste par la maladresse, le heurt d'objets, les dégradations involontaires, etc. Il y a là comme une discontinuité subtile dans la représentation mentale des objets. La dysgnosie consiste en perturbations de la fonction sémiotique, c'est-à-dire de l'articulation entre signifié et signifiant, entre représentations des choses et représentations du mot. Il y a alors difficultés à utiliser le langage comme véhicule des interactions, et c'est l'agir qui devient la modalité relationnelle la plus fréquente. La dyschronie caractérise enfin l'impossibilité de penser et d'investir un objet en tenant compte de sa permanence dans le temps. On constate ainsi chez l'adolescent un désinvestissement des biens et des personnes dès qu'ils sont absents, dès que leur disponibilité n'est plus actuelle.

Il n'en est pas moins vrai qu'à côté de ces tableaux psychopathologiques, se rencontrent également de nombreux jeunes en difficultés scolaires d'origines variées : carences affectives ou socioculturelles, malmenage scolaire, inadaptation du système à certains adolescents difficiles, etc.

Le poids des perturbations inhérentes aux changements affectifs et relationnels peut par ailleurs se manifester à l'adolescence à travers les hyperinvestissements scolaires d'une part, le fléchissement scolaire d'autre part. Les hyperinvestissements se manifestent par l'intérêt quasi exclusif pour les activités scolaires et une réussite très au-dessus de la moyenne. Soit le jeune ayant des difficultés à sortir de l'enfance, contrôle son monde pulsionnel et se réfugie dans l'hyperactivité scolaire, manifestant ainsi une hypermaturité contrastée avec la maturité présentée dans les autres domaines. Soit l'on est en présence d'une « adolescence froide » au caractère franchement

psychopathologique. L'hyperinvestissement peut alors s'inverser brusquement au profit d'un investissement brutal des pulsions qui entrave le processus cognitif ; il peut aussi s'estomper, laissant progressivement poindre un fléchissement transitoire banal.

Le fléchissement scolaire succède à une période où la scolarité était satisfaisante, en particulier en classes de 4e des collèges et de 2de lycées. On le rencontre pratiquement chez tous les adolescents à un moment ou à un autre.

Débutant souvent sans cause apparente, il fait parfois suite à des difficultés extérieures au jeune. Les principales manifestations en sont la dégradation progressive des résultats obtenus dans une ou plusieurs disciplines, et sans que l'adolescent ne montre de désintérêt pour l'école, manifestant au contraire étonnement et inquiétude. Sont fréquemment associés à ce fléchissement l'absentéisme scolaire, le retrait du milieu familial et des réactions brutales vis-à-vis de l'entourage. Transitoire pour la plupart des adolescents, ce fléchissement peut devenir dangereux si le jeune y focalise l'image qu'il a de lui-même, entrant par exemple dans une névrose d'échec.

il existe enfin des difficultés durables, liées à l'adolescence, qui entrent dans le champ de la pathologie: il y a alors organisation de ces difficultés en un système stable, qui peut être attachée à une évolution défavorable des conduites transitoires présentées précédemment : hyper investissement scolaire envahissant, fléchissement se transformant en réel échec scolaire, souvent accompagné de conduites anorexiques ou boulimiques, voire d'éventuels comportements toxicomaniaques, délinquants ou suicidaires.

Enfin, la rupture scolaire peut être observée à travers un souhait soudain de l'adolescent d'interrompre ses études. Le jeune démontre alors la logique de sa décision par une argumentation rigide et brutale. Elle fait parfois suite à un fléchissement scolaire associé le plus souvent à un absentéisme important, voire à des fugues, et présente un risque d'escalade vers divers passages à l'acte. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 115-116-117)

3.3 LE REFUS D'ALLER À L'ÉCOLE :

Certains enfants, pour des raisons apparemment irrationnelles refusent d'aller à l'école, au collège, présentant, si les parents les y obligent, des réactions d'anxiété, voire de panique (Boudarse, 2006), Ce refus anxieux d'aller à l'école, encore appelé « phobie scolaire », est l'une des pathologies les plus fréquentes en relation avec la scolarité. Le malaise ne débute pas au sein de l'espace scolaire mais, le plus souvent, au domicile, au moment de partir pour l'école, l'idée même de se rendre au collège suffisant parfois à déclencher le trouble, Le tableau clinique est assez semblable chez l'enfant et chez l'adolescent : celui-ci s'agite et exprime une angoisse de plus en plus vive. Des troubles psychosomatiques peuvent se manifester : douleurs abdominales, céphalées, vertiges et nausées : des réactions comportementales également, telles que cris, violences et fuite. Les symptômes s'accroissent sur le chemin du collège, l'angoisse se transformant chez certains

jeunes en véritable panique, alors que pour d'autres elle s'atténue lorsqu'ils passent la porte du collège. C'est alors l'inverse de ce qui devrait arriver dans le cas de vraies phobies, le fait d'être soumis à la situation prétendument phobique n'entraînant pas une recrudescence des peurs de l'enfant (Bowlby, 1973). Il est vrai que « les adolescents qui arrivent à se contenir, voire même à dépasser leurs angoisses, lorsqu'ils sont au sein de l'espace scolaire (et donc une fois séparés de leurs parents), sont ceux qui présentent des formes plutôt modérées de phobie scolaire. A contrario, dans les formes graves, l'angoisse des sujets est si importante que le fait de se retrouver dans l'espace scolaire la transforme en peur-panique. De plus, seul l'évitement (la fuite) de ce lieu paraît en mesure de mettre un terme à la crise » (Boudarse, 2006, p. 103).

Les rationalisations pour justifier le refus d'aller en classe sont nombreuses et variées, dit Boudarse : crainte d'être interrogé pour une leçon non sue, mauvaise relation avec un enseignant. Difficultés dans certaines matières, conflits avec les camarades, etc. À la différence de ce qui se passe chez l'enfant, cette phobie est souvent isolée à l'adolescence, le jeune ne paraissant souffrir d'aucune difficulté majeure en dehors de l'école (Marcelli et Braconnier, 1999). Mais le refus et l'opposition à l'école paraissent généralement moins affirmés chez l'enfant qui retrouve plus aisément une scolarité normale que l'adolescent. Deux figures peuvent alors se présenter quant aux investissements scolaires. Soit l'adolescent manifeste encore de l'intérêt pour sa scolarité et des études par correspondance peuvent être utilement envisagées via le CNED (Centre National d'Enseignement à Distance); soit il désinvestit les apprentissages et toute forme de scolarité et le risque de marginalisation, voire de délinquance, est important.

Les études épidémiologiques montrent des associations entre ces troubles et, d'une part, l'angoisse de séparation aussi bien chez l'enfant que chez ses parents, d'autre part, la présence de phobies ou de conduites phobiques familiales, notamment chez les mères, le tout sur un fond de scolarité médiocre.

Les pères sont le plus souvent absents ou malades, ou, pour le moins, non reconnus d'ns leur autorité.

La question se pose de savoir s'il s'agit réellement de phobie. Bowlby précise d'ailleurs sa préférence pour l'expression « refus de l'école » à toute autre désignation en raison de sa portée descriptive et de sa neutralité par rapport à toute théorie explicative ou interprétative. Ce serait, ainsi, moins le fait d'aller à l'école que de quitter le foyer familial qui déclencherait des troubles à mettre en relation avec une problématique d'attachement angoissé dont souffriraient l'adolescent et ses parents. Cette problématique résulterait « d'un ou de plusieurs des quatre principaux schèmes suivants des relations intrafamiliales :

- schème A : la mère ou, plus rarement, le père souffrent d'angoisse chronique à propos des figures d'attachement et retiennent l'enfant à la maison pour leur tenir compagnie ;
- schème B : l'enfant craint que quelque chose d'horrible n'arrive à sa mère -et peut-être à son père -pendant qu'il se trouve à l'école et reste ainsi à la maison pour empêcher que cela n'arrive ;
- schème C : l'enfant craint que quelque chose d'horrible lui arrive lorsqu'il est loin de la maison, il reste ainsi à la maison pour éviter cette occurrence ;
- schème D : la mère, ou, plus rarement, le père craignent que quelque chose d'horrible n'arrive à l'enfant pendant qu'il est à l'école et pour cela le retiennent à la maison » (Bowlby, 1973, p. 348).

Pour Bowlby, le schème A serait le plus fréquemment en cause et se combinerait à des degrés divers avec les trois autres, ce qui irait également dans le sens du DSMIII R qui classe le « refus d'aller à l'école » parmi les symptômes associés à l'angoisse de séparation : un symptôme donc et non un trouble complexe (Boudarse, 2006). Pour Lebovici (1990), la phobie scolaire sévère transformerait cette angoisse en peur : peur d'une situation redoutée ou de la possibilité de se retrouver dans une telle situation, alors que rien dans la « réalité » ne motive une telle peur, le passage de l'angoisse à la peur étant le témoignage du déplacement qui caractérise l'élaboration phobique.

La phobie scolaire infantile est d'ailleurs associée à l'angoisse de séparation à condition de prendre en compte les bénéfices secondaires qui en résultent pour le jeune enfant : « rester à la maison avec sa mère qui se laisse volontiers transformer en objet contra-phobique » (Lebovici, 1990, p. 57).

Ceci l'inscrit dans Le registre de la pathologie phobique et fait d'elle «une forme particulière » *ibid.*, p. 47) du refus scolaire dont l'auteur distingue trois configurations :

- les petites phobies de la situation scolaire, expression banale de l'angoisse de séparation rencontrée chez les jeunes enfants entrant à l'école Maternelle, qui l'expriment souvent verbalement et de manière directe ;
- les phobies scolaires mineures dont les douleurs abdominales récurrentes fournissent le modèle :
- les phobies scolaires caractéristiques et généralement graves qui sont, à l'instar de toutes les formes de la névrose de l'enfant, marquées par leurs inhibitions invalidantes. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 117-118-119)

4. DU DÉCROCHAGE À LA DÉSCOLARISATION :

Absences, justifiées ou non, et retards, occasionnels ou exceptionnels s'avèrent des comportements fréquents à l'adolescence. La régularité de ces conduites, bien que plus rare, ne s'en avère pas moins conséquente. Ainsi, au cours de l'année 1993, une enquête nationale montre que si huit élèves sur dix ont été absents pour une journée ou plus, ils sont 6% à s'être souvent absents, La moitié des élèves a connu des retards, et 6% sont arrivés systématiquement en retard. Un tiers des élèves a séché un cours et 4 % en sèchent habituellement, Ces données recueillies par Choquet et Ledoux (1994) montrent bien l'importance du risque de décrochage scolaire rencontré aujourd'hui dans les lycées et collèges, Il y a ainsi chaque année des milliers de jeunes qui abandonnent leurs études sans avoir terminé le cycle engagé, parfois même alors qu'ils n'ont pas atteint cet âge de 16 ans qui marque la fin de l'instruction obligatoire. Ce qui est encore plus inquiétant aujourd'hui, c'est la concentration des absences dans certains établissements et dans certaines filières, où l'on atteint des taux réguliers de l'ordre de 12 à 15%, et dans les cas extrêmes de 50%. De plus, d'un élève à l'autre, l'absentéisme se diversifie, pouvant annoncer pour certains un décrochage qui les conduira à la déscolarisation (Toulemonde, 1998). D'autant plus que la sanction appliquée aux absents chroniques par les conseils de discipline consiste souvent à les exclure de l'établissement pour un temps, c'est à-dire à officialiser leur absence, rendant en quelque sorte l'illicite licite.

Quels sont ces élèves susceptibles d'être déscolarisés ? Chercher à mieux Comprendre les processus de décrochage scolaire peut se faire en prenant deux points de vue différents mais complémentaires en termes d'explication. Le premiers 'intéresse à la genèse de l'échec scolaire et au processus conduisant de cet échec à la déscolarisation. Il s'agit alors d'analyser finement le point de départ de l'échec scolaire, en montrant comment les élèves en grande difficulté d'apprentissage dès le début de la scolarité élémentaire sont dans une Situation qui peut éventuellement conduire au décrochage. La question est de savoir comment ces difficultés contribuent à la déscolarisation et comment y Participent ceux qui interviennent auprès de l'enfant au sein de l'institution.

Le second point de vue considère la déscolarisation comme résultant d'une conjonction de facteurs. L'intérêt porte alors sur la population de ceux qui, au cours de l'adolescence, se sont complètement ou partiellement déscolarisés (absentéisme répété, exclusions fréquentes). Il faut alors prendre en compte les

principaux éléments de l'histoire familiale de ces jeunes, leur éventuelle trajectoire migratoire, leur histoire scolaire et les caractéristiques de leur sociabilité enfantine et adolescente, à l'école et en dehors de l'école.

Glasman (2000) se demande ainsi « de quoi » décrochent les jeunes qui se déscolarisent, Décrochent-ils des études parce qu'ils ont perdu l'espoir dans l'utilité de la formation suivie ? Désirent-ils plutôt rompre avec l'institution scolaire en raison de la manière dont ils s'y sentent considérés ?

Veulent-ils s'éloigner des autres élèves, ne parvenant à se sentir en harmonie ni dans la socialisation verticale opérée entre enseignants et élèves, ni dans l'inter-socialisation des élèves ? Cherchent-ils à se repositionner face au projet de leurs parents ? Peut-être faut-il également voir dans le décrochage

Une manière de restaurer une image de soi, dévalorisée dans le cadre scolaire. Mais le décrochage peut aussi consister en une manœuvre de rapprochement d'autres structures : groupes de pairs offrant des occasions d'affirmation identitaire, monde du travail, etc. C'est afin de répondre à de telles questions que le GERPA' a récemment conduit une étude relative aux Processus déscolarisation total ou partielle chez les 13-15 ans-analyse rétrospective du point de vue des enseignants, des intervenants sociaux, des parents et des jeunes eux-mêmes. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 120-121)

4.1 LES PROCESSUS CONDUISANT À LA DÉSCOLARISATION :

Trois processus conduisent à la déscolarisation. Le premier a trait au renoncement à leur scolarité par des élèves qui envahis par des problématiques familiales, en arrivent s 'auto-exclure de l'école. La déscolarisation est alors le dernier maillon d'un système par lequel se ferme un parcours semé de souffrances et qui ne peut plus évoluer. Le deuxième s'avère plus complexe car il consiste, en quelque sorte, à s'exclure de l'établissement scolaire tout en continuant de le fréquenter. Il correspond à des jeunes en situation d'échec, mais dont la docilité, le retrait et l'inhibition ne posent pas de problèmes à l'institution, des jeunes qui manifestent leur souffrances autrement que par le passage à l'acte. Le dernier est institutionnel et fait suite à une éviction de l'élève par le conseil de discipline. Quel que soit le processus mis en cause la déscolarisation s'avère le résultat de l' interaction de multiples facteurs que l'on peut étudier en plaçant le jeune au centre d'un circuit constitué par le triangle collège, famille et pairs (Boudarse et Coslin, 2003: Coslin et Boudarse, 2006), . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 121-122).

4.2 LE COLLÈGE

Certains élèves sont exclus par le conseil de discipline. Ce sont ceux qui, perturbant la vie scolaire, portent atteinte aux règles internes de l'établissement et le poussent à réagir par le renvoi. Ce mécanisme n'obéit pas à une logique absolue. Toute atteinte importante aux règles ne conduit pas à une exclusion. Celle-ci est également en relation avec la perception de l'élève qu'a l'institution. Ce sont ses comportements, ses attitudes et ses interrelations avec les personnels qui influencent la décision institutionnelle d'évincer ou non un élève. Plusieurs éléments interviennent en particulier : d'abord, la lisibilité de sa situation par les personnels enseignants et administratifs, qui les conduit à plus ou moins bien le contenir ; ensuite, la capacité d'échanges entre professionnels qui les amène, par une analyse commune, à lever l'opacité de certaines situations, et donc à contenir là encore l'adolescent. Mais il est également nécessaire que l'établissement ne soit pas coupé de son environnement et qu'il y ait une bonne communication, tant entre les enseignants et la direction qu'avec les familles et les structures éducatives ou curatives du secteur. Plus les échanges entre le collège et les autres structures de son environnement sont souples, plus la situation de l'élève dans sa famille est bien appréhendée et plus les réponses données aux actes des élèves sont adéquates. En revanche, plus les relations entre la famille et le collège sont dégradées, plus l'élève est exposé à l'exclusion. Si les professionnels ont des difficultés à donner sens aux problèmes des familles, voire au désordre dans lequel celles-ci évoluent, ils risquent de s'engager dans des relations imprégnées de méfiance et de doutes. Le cas des familles d'origine étrangère et dont la culture présente des différences notables avec celle des pays occidentaux en est une bonne illustration, dans la mesure où la confusion entre structure et culture dans le fonctionnement des familles peut alimenter des griefs réciproques. Un autre facteur d'exclusion consiste en la répétition des passages à l'acte des élèves qui met en échec l'effort de contenance des professionnels et induit leur propre agressivité.

La capacité de contenance de l'établissement est d'ailleurs d'autant plus limitée que les problèmes de passage à l'acte advenant dans son espace sont graves et massifs.

De plus, les personnels se sentent souvent seuls, confrontés à des situations nouvelles pour eux et auxquelles la formation en IUFM (Institut universitaire de formation des maîtres) ne les a pas, ou mal, préparés. Ce sentiment de solitude face aux problèmes posés par les élèves et leurs familles les fragilise et risque de

les démobiliser, et de les conduire à se défendre par l'exclusion des élèves. .
(Pierre G.Coslin, 2013, p, 122-123)

4.3 LA FAMILLE :

La plupart des jeunes déscolarisés sont du sexe masculin. La précarité de leur famille est quasiment constante, le chômage fréquent. Un jeune déscolarisé sur deux est issu de familles monoparentales dont le tiers ne dispose d'aucun revenu salarial. La moitié des foyers dont les deux parents vivent ensemble avec leurs enfants ne bénéficie que d'un seul salaire. Ce sont souvent des familles d'origine étrangère, dont les trois quarts ne maîtrisent pas la langue française. Les supports du soutien scolaire sont défailants.

Ces familles ne participent que peu ou pas du tout à la vie de l'établissement et ne sont pas suffisamment présentes dans les instances représentatives, ni d'ailleurs dans les associations de parents d'élèves. Elles ont souvent des difficultés de communication avec le personnel du collège et se sentent seules face aux problèmes de leurs enfants. Elles occupent des logements vétustes dans des quartiers pauvres. L'instabilité du logement concerne un élève sur deux, celle de la scolarité un sur trois. Les enfants ont connu plusieurs séparations et discontinuités. Certains vivent séparés de leurs parents, en particulier suite à une immigration récente. Les trois quarts des déscolarisés sont issus de familles ayant vécu une perte dont la trace est encore vive et un tiers vit. Dans un foyer dont l'un des membres est atteint d'une pathologie chronique, un jeune sur cinq ayant à la fois vécu une perte et une maladie chronique Parmi ses proches.

Confrontées aux problèmes de déscolarisation, les familles semblent beaucoup plus redouter une éventuelle délinquance que le décrochage scolaire. Lorsqu'elles pensent comprendre l'origine des problèmes, elles y répondent Par des mesures qui leur semblent essentielles, mais qui sont jugées excessives par les professionnels. Certains adolescents ne peuvent d'ailleurs pas exprimer Leurs problèmes au sein de leur famille qui, toujours structurée selon les règles de la culture d'origine, a le pouvoir de les renvoyer au pays s'ils ont des velléités de s'adonner aux mœurs de la culture d'accueil. Or, l'intégration scolaire

Dépend en partie des attitudes parentales vis-à-vis de l'école. Et ces attitudes Sont elles-mêmes à relier à l'insertion du père dans la vie française, en particulier au plan professionnel.il faut enfin tenir compte que, francophones ou non, certains jeunes Migrants de fraîche date ont eux-mêmes souvent une assez mauvaise connaissance de la langue française sans qu'elle soit toutefois suffisamment

mauvaise pour justifier de l'affectation dans des classes adaptées aux non-francophones, De plus, quand ils ont déjà été scolarisés dans leur pays, c'est souvent dans des conditions très différentes de celles auxquelles ils sont confrontés en France, tant en ce qui concerne les règles de vie relationnelles que les conditions de travail collectif et individuel. (Pierre G.Coslin,2013,p,123-124)

4.4- LES PAIRS :

Les enfants déscolarisés investissent d'une manière très forte le groupe des pairs, donnant en quelque sorte l'impression de s'y fondre et de se confondre avec lui, tandis que les autres jeunes investissent leurs pairs d'une manière autorisant l'individuation. L'inscription territoriale du groupe des pairs est en relation avec l'assiduité. En effet, alors que les élèves normalement assidus investissent ce groupe au sein du collège, quasiment tous les déscolarisés l'investissent dans la rue qui devient rapidement pour eux un lieu d'inscription territoriale exclusive. Seule une très petite minorité de déscolarisés restent encore attachés à des camarades qu'ils ont connus à l'école.

Quand la famille et le collège ne semblent pas offrir suffisamment d'espace d'expression, quand ces espaces s'avèrent en conflit, les adolescents déscolarisés renforcent leur investissement dans le groupe des pairs évoluant dans la rue, donnant l'impression d'être aspirés par le dehors, par opposition aux dedans que constituent la famille et le collège. La manière de s'investir dans un groupe et son lieu d'inscription territoriale distinguent ainsi les sujets déscolarisés des autres adolescents. Trois éléments viennent étayer l'appartenance des déscolarisés à un groupe de la rue : l'image sociale de ce groupe, comment celui-ci gère ses frontières avec la collectivité et comment le jeune y investit ses pairs. Ce groupe a une très mauvaise image aussi bien chez les parents que chez les personnels du collège, Les faits et événements qui y surviennent, ceux qu'il provoque (délinquance, violences, errances, etc.) renforcent cette image et le légitiment aux yeux de la société.

Les élèves déscolarisés donnent l'impression de ne se sentir vivants qu'à travers leurs pairs, comme si la famille et la collectivité sociale ne pouvaient leur offrir suffisamment de stimulations. Leur investissement affectif dans le groupe est si massif qu'ils ne parviennent plus à s'individualiser et à se séparer du groupe. Les images négatives que leur renvoient la famille, l'école et les différentes structures sociales viennent en consolider les frontières. La fréquence des actes de délinquance et l'inscription dans la marge substituent les normes de la bande à celles défendues par le corps social. C'est ce qui permet à ces jeunes de se préserver contre la disparition des relations intersubjectives et de garder une

image suffisamment positive d'eux-mêmes, malgré les ruptures et les discontinuités qu'ils ont connues. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 124-125)

4.5 CERTAINS SE DÉSCOLARISENT, D'AUTRES NON :

À la différence des déscolarisés, les élèves absentéistes, ceux qui sont à risque de déscolarisation, appartiennent en partie à des groupes à l'intérieur du collège et en partie à des groupes dont le territoire est la rue, Dans les cas de conflits, le portail du collège devient la frontière spatiale entre le « dedans » et le « dehors », susceptible de se transformer en terrain de violences entre ceux qui sont encore « du dedans », mais que « le dehors » vient chercher. C'est cette agressivité à la frontière qui peut faire basculer les élèves absentéistes vers « le dehors », vers l'exclusion. C'est elle qui peut conduire à la déscolarisation. La question reste posée de savoir comment certains élèves vont déclencher le mécanisme qui provoquera le renvoi du collège, alors que d'autres jeunes aux comportements voisins vont se maintenir dans la scolarité. Il faut, pour y répondre, mettre en avant cette agrégation d'événements que présentent les déscolarisés : des problèmes familiaux, un échec scolaire et un sentiment de frustration générant des tensions qui trouvent leur mode de décharge dans l'agir. Leur faible capacité de verbalisation entrave leurs échanges avec les enseignants et les administratifs ; elle obère dans le même temps la capacité

de ces derniers à comprendre et à donner sens aux actes des premiers. La répétition d'un agir agressif renforce à chaque fois cette dynamique et se termine par la mobilisation de l'agressivité des professionnels. L'exclusion par renvoi soulage de la tension cumulée et libère élèves et professionnels. (Pierre G.Coslin, 2013, p, 125)

5. ÉCHEC, APPARTENANCE SOCIALE ET SENS DONNÉ À L'ÉCOLE :

Après 1959, la France a ouvert l'accès à l'enseignement secondaire à l'ensemble des jeunes de moins de seize ans. Comme le remarquent Charlot, Bautier et Rochex (1992), cet accès semblait alors possible, tant au plan social, Qu'institutionnel et financier. Cet accès aux études signifiait pour bon nombre De jeunes l'accès à de nouveaux savoirs. Il fut très vite constaté que cet accès au

Savoir n'était pas réellement suivi d'un accès aux connaissances pour certains adolescents, le plus souvent issus des milieux populaires, On observa ainsi dès Les années 1970 l'existence d'une relation marquée entre l'échec scolaire et l'origine sociale. Lazar (1988) rapporte que 54 % des enfants d'ouvriers entrant au cours préparatoire en 1978 étaient en retard dans leur cursus à la fin du cycle primaire, contre 7 % seulement des enfants de cadres supérieurs. Deux concepts furent alors évoqués pour expliquer cette corrélation entre les inégalités sociale et scolaire, celui de reproduction et celui de handicap socioculturel, Bourdieu et Passeron (1970) considèrent ainsi que les compétences culturelles prises en compte par le système scolaire sont celles de la classe dominante.

Les enfants se trouvent inégalement distants de la culture scolaire et donc inégaux devant les études. C'est en ce sens que l'école contribuerait à reproduire et légitimer la hiérarchie des positions sociales. Pour Baudelot et Establet (1971), l'école serait en outre divisée en deux filières pratiquement étanches, l'une associée aux études secondaires et supérieures, l'autre aux études primaires et professionnelles. À la première correspondrait la formation des intellectuels et des élites ; à la seconde, celle des travailleurs manuels. Charlot et al. Rappelent à ce propos l'existence de la théorie de la correspondance développée par Bowles et Gintis, selon laquelle il existerait une correspondance étroite entre les échelons relatifs à la division du travail, les différents niveaux d'éducation et « les formes de conscience, de conduite interpersonnelle et de personnalité que requièrent ces échelons et que développent ces filières scolaires » (p. 14). L'institution scolaire est alors perçue à travers ces approches comme l'opérateur permettant la transformation des différences

Sociales initial en différences sociales ultérieures. Les handicaps socioculturels pourraient être associés à ces différences. (Pierre G. Coslin, 2013, p, 125-126)

5.1 LES HANDICAPS SOCIOCULTURELS :

Trois perspectives théoriques abordent ces handicaps (Ogbu, 1978 ; Charlot et al, 1992). La première—à laquelle on peut rattacher les travaux de Bernstein (1975), de Snyders (1976) et de Lautrey (1980) —met en avant l'absence chez certains enfants des bases culturelles et linguistiques nécessaires à la réussite scolaire. Cette thèse défectologique est à l'origine des actions de remédiations visant depuis un quart de siècle à compenser les carences originelles, en leur

Procurant de nouvelles perspectives temporelles, en leur permettant d'accéder à la loi ou encore d'arriver à un langage plus élaboré. La seconde perspective met l'accent sur le conflit culturel. Les jeunes issus des milieux populaires grandiraient au sein d'une culture différente de la culture dominante. Leurs valeurs, leurs attitudes et leurs styles cognitifs différencieraient de ceux requis pour la réussite scolaire puis, plus tard, pour la réussite sociale. La responsabilité de l'échec peut alors être associée aux familles qui n'ont pas su favoriser cet accès à la culture, elle peut également être associée à l'école qui ne prendrait pas assez en compte les valeurs des classes populaires. Mais on peut également considérer que l'école n'a pas su s'adapter à cette population. Telle est la thèse sous-jacente à la troisième perspective qui met en avant l'existence de déficiences institutionnelles. L'école favoriserait les classes moyennes et supérieures à travers les programmes qu'elle développe, les filières qu'elle propose, les faibles attentes des enseignants relatives aux enfants issus de classes défavorisées et le faible niveau d'aspiration susceptible d'en résulter chez ces derniers, Comme le remarquent Charlot et al., trois questions ne trouvent aucune solution à travers ces trois problématiques : celle de la singularité, celle du sens et celle du savoir. Si les théories du handicap et de la reproduction posent en termes sociologiques une question jusqu'alors posée en termes biopsychologiques, si elles cherchent à expliquer réussites et échecs scolaires à partir de la société et de la famille et non plus à partir du don, elles n'en posent pas moins problème. Les cas atypiques sont inexplicables. Si certains jeunes issus de milieux favorisés échouent à l'école, d'autres adolescents d'origine populaire y réussissent. De même, si les trois quarts des enfants de cadres supérieurs

Ou de professions libérales obtiennent le baccalauréat, il n'y a qu'un enfant d'ouvriers sur quatre qui parvient au même résultat. Il ne faut donc pas confondre la corrélation entre les réussites scolaire et sociale et la fatalité de l'échec, Or les théories basées sur la reproduction ou sur le handicap social ne s'intéressent qu'à la corrélation et n'expliquent pas les histoires singulières. La loi de 1959 a ouvert l'enseignement secondaire à tous et, même si l'inégalité sociale entraîne une réelle inégalité scolaire, la démocratisation de l'enseignement a permis à de nombreux jeunes de parvenir à la réussite sociale par la voie de la scolarité. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 126-127)

5.2 HABITUS ET SENS DONNÉ À L'ÉCOLE :

Bourdieu (1972) pose le problème en des termes plus axés sur l'école elle-même. Sa théorie de l'habitus vise à expliquer comment les structures sociales engendrent chez un individu des pratiques apparaissant cependant déterminées par sa seule volonté. Les habitus, « systèmes de dispositions durables et transposables », à la fois sont structurés par les conditions d'existence et structurent les pratiques et les représentations individuelles (Charlot et al., 1992, p. 16). Les pratiques se trouvent donc induites, via l'habitus, par les conditions sociales même si elles apparaissent déterminées par la volonté de l'individu.

Pour les tenants du handicap socioculturel, l'individu résulte des multiples influences de son environnement, Mais le milieu agit en interaction avec les individus, c'est-à-dire différemment d'une personne à une autre. Il n'exerce d'influence, « qu'au travers des sens personnels que chacun se construit à partir des significations sociales et des données objectives » (p. 17). C'est ainsi, pour ces auteurs, que s'expriment aujourd'hui deux exigences différentes mais convergentes dans l'abord des échecs scolaires : d'une part, l'identification et l'explicitation des médiations entre rapports sociaux et trajectoires scolaires, entre appartenance sociale et histoire singulière ; d'autre part, la prise en

Compte du versant subjectif de La question sociale de l'échec scolaire.

Le sens que l'enfant attribue à l'école et aux apprentissages qui y sont associés est insuffisamment pris en compte. La réussite scolaire est en étroite corrélation avec le travail effectué par l'enfant. Or travailler à l'école n'est pas, pour certains jeunes, synonyme d'apprendre. Il faut savoir pourquoi le jeune refuse de travailler et s'interroger sur ce qui pousse d'autres adolescents à travailler.

C'est, disent Charlot et al. La question des fondements de la mobilisation scolaire.

Se centrer sur le groupe social ou se centrer sur la classe s'avèrent alors les deux grandes perspectives auxquelles on peut se rattacher pour répondre à la question. Une réponse est fournie par Ogbu (1974, 1978) qui constate que les jeunes des minorités ethniques ont conscience de l'existence d'un « plafond » concernant l'accès à l'emploi, qui fait que, même en cas de bons résultats Scolaires, leur possibilité de réussite s'avère limitée. D'où un relatif désintérêt chez ces jeunes pour le travail scolaire et une absence d'esprit de compétition.

Il y a moins là handicap socioculturel qu'adaptation raisonnée aux chances limitées de bénéficier du système éducatif. (Pierre G.Coslin, 2013, p, 127-128)

5.3 UN RAPPORT AU SAVOIR :

La question du savoir peut être également évoquée. Isambert-Jamati (1990) souligne ainsi l'intérêt de s'interroger sur les contenus de l'enseignement.

L'une des fonctions de l'école est de transmettre des savoirs que l'on ne peut acquérir ailleurs. D'autres fonctions se greffent sur cette mission, entre autres une fonction de différenciation et de hiérarchisation des jeunes, par référence à leurs résultats scolaires, et donc à leurs compétences mais aussi à leurs savoirs. Parler de reproduction suppose toutefois d'inégales appropriations des

Savoirs. De même, parler d'une nécessité de négociation implique que les enseignants persuadent certains jeunes d'acquérir des savoirs dont ils ne jugent pas l'utilité. Ces savoirs sont traités en termes de curriculum par les sociologues, c'est-à-dire en termes de parcours scolaires, de situations d'apprentissage et de finalités éducatives. Il faut distinguer le curriculum formel, prescriptif et intentionnel, que définit l'école, du curriculum caché, qui correspond aux acquisitions réelles de l'élève. La question du savoir se pose alors en termes d'apprentissages. Et donc de différences acquises. Un adolescent peut donner du sens à l'école sans cependant avoir envie d'apprendre, où tout en ayant envie d'apprendre sans toutefois s'approprier les savoirs nécessaires. La réussite scolaire peut lui apparaître souhaitable pour son avenir professionnel ou, à court terme, pour la satisfaction de ses parents, mais il s'avère incapable d'une réalisation effective au plan cognitif, où, même s'il fait des efforts, il ne parvient pas à progresser avec les méthodes pédagogiques employées. Il peut y avoir prise de conscience d'un but impossible à atteindre, qui vient s'opposer au sens initialement accordé aux études, et provoque une démobilisation du jeune. L'école peut alors devenir le symbole d'une société frustrante où toute progression s'avère impossible (Charlot et al. 1992).

Le rapport des adolescents au savoir s'avère donc primordial. Charlot (1982) analysait ce rapport en termes de représentations, c'est-à-dire à travers les images, les attentes et les jugements portant sur le sens et la fonction sociale du savoir mais aussi de l'école, sur les disciplines enseignées, sur les situations d'apprentissage et sur soi-même. Charlot et al. Distinguent dix ans plus tard le rapport au savoir du rapport à l'école. Pour ces auteurs, « le rapport au savoir est une relation de sens, et donc de valeur, entre un individu (ou un groupe) et les processus où produits du savoir... Le rapport à l'école est une relation de sens, et donc de valeur, entre un individu (ou un groupe) et l'école comme

Lieu, ensemble de situations et de personnes » (p. 29). Le rapport au savoir est donc rapport à des processus (acte d'apprendre) et à des produits (compétences acquises, objets culturels et sociaux) ; il est relation de sens et de valeur : il

valorise Ce qui fait sens pour lui ou confère du sens à ce qui a pour lui une valeur. Le fait que le savoir ait ou non-sens et valeur pour un adolescent est associé à Son identité et à l'image qu'il a de lui-même. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 128-129)

5.4 LA MOTIVATION SCOLAIRE :

Pour ces auteurs, trois processus de mobilisation scolaire ressortent du discours des adolescents. Le premier associe différents éléments. Certains sont Associés aux élèves : travailler pour passer, ne pas se laisser entraîner par les camarades, aimer le professeur et la matière qu'il enseigne, apprendre et éventuellement Comprendre, s'intéresser, se sentir encouragé par les résultats obtenus et rivaliser avec les camarades. D'autres ont trait aux enseignants : faire des cours intéressants, bien expliquer, bien conseiller, parler avec les élèves, etc. Ce processus est complexes car tous les éléments interagissent et n'ont pas le même poids pour tous les élèves et tous les enseignants. Le second processus donne une place primordiale au savoir : on ne travaille plus seulement pour Passer mais aussi pour apprendre. L'important est alors de comprendre et, si les éléments énoncés dans la précédente constellation interviennent, c'est avec un moindre poids et toujours canalisés par cette importance des connaissances à acquérir. Le troisième processus a trait à la non-mobilisation scolaire des élèves : ne pas aimer l'école, ne pas travailler, ne pas aimer les enseignants ce qu'ils enseignent, se laisser entraîner par les autres, etc. Il est associé en ce qui concerne l'enseignant, aux faits de mal enseigner, de ne pas s'intéresser aux élèves, de mal expliquer, de manquer d'autorité et de paniquer les jeunes. Il faut également tenir compte, disent ces auteurs, que la non-mobilisation scolaire peut être associée à l'existence d'autres intérêts. Les adolescents sont focalisés sur le présent, sur leur jeunesse, sur les copains. Ils aiment s'amuser et traîner dans la cité. Ils sont mobilisés sur leur famille actuelle ou à venir, sur des problèmes et des bonheurs qui ne relèvent pas de la logique scolaire, Peut-être pourraient-ils aussi être mobilisés par l'école, si celle-ci savait les intéresser.

La réussite scolaire implique le travail. Mais, demandent Charlot et a, qu'est-ce que travailler à l'école ? Pourquoi certains travaillent-ils et d'autres ne travaillent-ils pas ? Quels processus sociaux, subjectifs et épistémiques s'articulent aux processus scolaires pour conduire à la réussite ou à l'échec ? En d'autres termes, pourquoi travailler à l'école ? Pourquoi apprendre ? Un quart des élèves interrogés semble ne rien attendre de l'école, ou n'en attendre que des choses qui ne correspondent pas à la fonction spécifique des collèges, Cette non-mobilisation

est pour d'aucuns associée à d'importants problèmes familiaux. Elle est pour d'autres en relation avec une remise des efforts à plus tard, quand ils seront plus « grands ». Dans un cas comme dans l'autre, aller à l'école n'a pas de sens pour eux. Pour d'autres cependant, aller à l'école a un sens sans pour cela les mobiliser, soit qu'il soit trop ponctuel, ou trop large ou encore sans rapport avec Les fonctions de l'institution scolaire, Ainsi pour quelques collégiens, l'école n'a de sens que pour telle ou telle discipline, ou au contraire se trouve évoquée sans la moindre consistance (l'école sert à apprendre des tas de choses, des choses qui servent pour l'avenir, etc.), où même associée au « savoir-faire de la vie » ou à se faire des amis, etc. Un certain nombre d'adolescents refusent enfin tout sens à l'école, l'intérêt portant sur la vie active. Tout ce qui est scolaire est alors disqualifié au nom de l'exercice d'un métier. Deux notions sont cependant à distinguer à ce propos : la mobilisation à l'école (c'est-à-dire y travailler) et la mobilisation sur l'école

(C'est-à-dire attribuer un sens à sa fréquentation). Si le jeune ne donne pas de sens à l'école, il n'y travaille pas et se laisse entraîner par ses camarades. Souvent redouble. Réussite et échec scolaire sont ici en relation avec des processus sociaux et subjectifs qui débordent le cadre du collège. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 129-130)

5.5 L'INFLUENCE FAMILIALE :

Les travaux de Charlot et al. ont montré que l'aspiration à avoir un bon métier, un bon avenir et une belle vie comptait dans la mobilisation des jeunes pour l'école, en particulier en ce qui concerne ceux qui sont issus de familles populaires. Ils ont également mis en évidence l'importance du fait que les jeunes donnent un sens au savoir et à l'acquisition de connaissances. Mais la mobilisation scolaire des adolescents et ce qui la motive sont étroitement associés aux prises de position des familles. La mobilisation des adolescents sur l'école se construit ainsi à travers l'articulation de plusieurs processus familiaux. Le premier concerne la construction d'un système de référence, à partir de la propre scolarité des parents et de l'éventuelle fratrie. Ainsi la réussite ou la non-réussite professionnelle des uns ou des autres vont influencer le jeune dans le fait de faire ou de ne pas faire comme eux pour réussir personnellement sa vie, de les prendre comme modèles ou au contraire de ne pas commettre les mêmes erreurs. Un deuxième processus consiste en l'incitation familiale qui peut être implicite (si le jeune ne réussit pas, les parents peuvent en souffrir) ou explicite (les parents parlent de sa scolarité à l'adolescent, l'incitent à bien travailler). Un troisième processus a trait à l'aide apportée par parents et fratrie, l'aide aux devoirs par

exemple. La quatrième porte sur l'appropriation par le jeune de la demande de sa famille.

Cette demande de bien travailler et de bien faire est alors non seulement assumée, mais reconstruite par l'adolescent. Elle devient volonté de réussir, de se mobiliser sur l'école. En un sens, disent ces auteurs, l'objectif familial de réussite s'associe chez le jeune à un désir de réussir afin que ses parents Soient fiers de lui. Mais si certaines demandes familiales incitent le jeune au travail, ce n'est pas toujours le cas. Certains processus familiaux vont ainsi aider l'adolescent comme nous venons de le relever, mais d'autres sont susceptibles de faire obstacle ou même de s'inverser, Ces jeunes vont alors être détournés de la réussite scolaire par le poids des tâches familiales ou celui des obligations religieuses. D'autres vont être incités au travail mais sous de telles exigences, sous de telles contraintes, qu'ils vont en être découragés. De plus, les projets familiaux peuvent être chargés d'ambivalence. Certaines familles peuvent en effet être très motivées pour la réussite de leurs enfants -en particulier certaines familles migrantes —sans pour autant avoir la possibilité et la Capacité d'opérationnaliser leur désir dans une aide technique efficace apportée à l'enfant. D'autres familles peuvent connaître des conflits de valeurs et de légitimité à propos des savoirs. Espoirs et craintes peuvent être intriqués et la trajectoire nécessaire à la réussite scolaire et sociale être mise en question à travers les modes de vie qu'elle implique pour le jeune, le fait de ne pas s'amuser, de ne pouvoir « vivre sa jeunesse », et ce devant un avenir sans certitudes. (Pierre G.Coslin, 2013, p, 131-132)

6. PROJET ET INSERTION PROFESSIONNELLE :

Quelle est la place du projet, quelles sont les perspectives temporelles à l'adolescence ? Projet et réalisation ne doivent pas être confondus. Le projet Puise son énergie dans les besoins, les désirs et les motivations du jeune. S'interstructurent alors la représentation de soi et les représentations sociales de la réussite, de la profession et des rôles, les systèmes socioculturels producteurs de valeurs impliquant attentes et pressions et les modalités personnelles de hiérarchisation des valeurs. Pour avoir un projet, le jeune doit s'avérer capable de subordonner des moyens à des fins. Il doit être suffisamment tendu vers son

objectif pour y parvenir dans l'effort et le plaisir. I doit donc pouvoir se placer dans une perspective temporelle, se référer à la dimension temporelle vécue, dans laquelle il insère son comportement et l'extension de sa représentation des événements passés ou futurs de son existence. Avoir un projet implique pour l'adolescent d'anticiper, de prévoir et de gérer le temps, d'analyser et de maîtriser les possibles en relation avec le souhaitable. Ce souhaitable peut être prescrit par la société, légitimé par des valeurs, ou tout simplement désiré par l'individu. Le projet à l'adolescence est donc en quelque sorte une mise en perspective en rapport avec le passé et le présent, mise en perspective qui implique des capacités cognitives, une mobilisation dans l'instant et un contexte social qui permette à l'adolescent la mise en œuvre du projet (Tap et Oubrayrie, 1993).(ibid)

6.1 FACTEURS D'INSERTION PROFESSIONNELLE :

Les interactions de quatre catégories d'influençant sont à l'origine de la manière dont un jeune développe et réalise son insertion professionnelle : des dotations génétiques (des talents particuliers, des handicaps, le sexe, etc.), des événements environnementaux (nature et nombre des emplois disponibles, des fonctions possibles, des lois organisant le travail, etc.), des expériences d'apprentissage (scolaires, par exemple) et des habiletés d'approche de la tâche (compétences antérieurement acquises) (Kulmholtz, 1979; Guichard, 1993). Mais le projet doit aussi être abordé en relation avec l'identité du sujet et la représentation fantasmatique des professions (Erikson, 1972). Le choix de la profession, comme celui des études, s'avère difficile, tant de par les caractéristiques des adolescents, que du fait du contexte socio-économique : malaise au sein du système éducatif, réformes répétées des programmes et des filières, Chômage particulièrement important chez les jeunes, etc. Nombre d'adolescents sont ainsi victimes d'atermoiements, de renoncements et de démissions avant de parvenir à un CAP ou au bac. Certains jeunes ont cependant fait un choix, mais celui-ci ne résiste pas souvent au contact de la réalité des études ou des exigences de l'emploi. La fin des études n'apporte donc pas le soulagement escompté. Bien souvent au contraire, elle réactive l'angoisse au moment de la confrontation avec la recherche d'un emploi, d'où l'idée chez beaucoup de se donner un temps intermédiaire entre la vie scolaire et la vie professionnelle. Certes, cet avenir est-il différemment perçu selon que les jeunes fréquentent l'enseignement général ou l'enseignement professionnel : 87 % des adolescents scolarisés en lycée désirent poursuivre leurs études contre seulement 43% des élèves de LP. La plupart rêvent cependant d'un temps libre entre la fin de leurs études et leur vie professionnelle (72% des garçons

du cycle long et 80% de ceux du cycle court; respectivement 70 et 73% des filles). Certains rêvent d'un voyage (66% des garçons du cycle long et 67 % de ceux du cycle court, respectivement 68 et 58% des filles): d'autres, enfin, parlent de petits boulots dans l'attente du choix professionnel définitif (54% des garçons du cycle long, 78% de ceux du cycle court, et respectivement 39 et 80% des filles), L'avenir professionnel plus lointain, l'idée de faire carrière ne concernent que 39% des garçons et 38 % des filles du cycle long, et seulement 33% des garçons et 18% des filles du cycle court.

Trois élèves sur quatre donnent un sens à l'école, Celui-ci porte sur leur avenir, le métier qu'ils feront plus tard et la vie qu'ils pourront mener grâce à leurs études (Charlot, Bautier et Rochex, 1992). Le métier est évoqué en association avec des déterminants positifs : un bon métier, un travail intéressant, un métier qui plaît, etc. Parfois même le métier est cité. Quatre catégories sont alors représentées : les choix réalistes, voire résignés, tels que facteur, mécanicien, cuisinier ou coiffeuse; les choix qui manifestent une ambition raisonnable, tels que puéricultrice, informaticien ou professeur d'école; ceux qui ne sont accessibles qu'à travers de très longues études, tels que psychiatre, avocat, ingénieur ou professeur; ceux enfin qui relèvent du rêve, tels que footballeur,

Chanteur, danseuse ou créateur de bandes dessinées. Ne parlons pas des futurs ministres, parapsychologues, rappeurs et zoulous... Les critères de choix de ces métiers sont qu'ils « payent » et qu'ils plaisent. Les mobiles sont parfois confus : parce que c'est un beau métier, ou encore, chez des jeunes filles issues de la migration parce que cela permet en faisant des études longues de ne pas se marier (sous-entendu dans un mariage forcé organisé par la famille). Le métier est toujours perçu comme ce qui prédéterminera la vie future et évitera le chômage ou les petits boulots.

Quatre cas de figure ressortent de l'analyse de ces auteurs de en ce qui concerne les médiations entre l'école et le métier :

- soit l'avenir est évoqué sans allusion aux études, -
- soit il n'y a qu'une médiation institutionnelle (pour avoir un bon métier, il faut avoir des diplômes, allé longtemps à l'école, etc.),
- soit cette médiation implique l'acquisition de connaissances que l'adolescent précise,
- soit, enfin, le jeune parle de ses études sans pour cela évoquer le métier qu'il fera (ce qui est important, c'est de faire des études).

Deux logiques ressortent de ces quatre cas de figure. L'une relie l'accès au métier à la fréquentation de l'école et à la réussite scolaire, l'autre l'accès à la profession et l'acquisition de savoirs. À ces deux logiques correspondent des rapports au savoir et à l'institution différents. Dans l'ensemble ces jeunes manifestent cependant un certain réalisme en associant des études assez longues avec l'exercice d'une profession plus intéressante. De même, le collège au quotidien est vécu différemment par les élèves qui pensent leurs études en termes d'avenir et par ceux pour qui acquérir des connaissances a un sens en soi. Pour les premiers, le temps scolaire dévore leur jeunesse et il est agréablement ponctué par certains cours (rares il est vrai), par les conseils de classe et. Par les perturbations qu'eux-mêmes ou leurs camarades peuvent provoquer. Pour les seconds, ce temps n'est pas vide car il donne accès au savoir, Ils n'en déplorent cependant pas moins que ce temps les empêche de vivre et de s'amuser. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 132-133-134)

6.2 LES DIFFICULTÉS D'INSERTION PROFESSIONNELLE :

Il faut s'interroger, avec Charlot et al. (1992), sur les difficultés particulières observées chez certains adolescents et se demander quelles sont leurs capacités de réussite professionnelle en relation avec les possibilités d'apprendre et le désir de s'instruire, mais aussi avec les souhaits et projets de leur famille et leur compatibilité avec leurs propres possibilités et désirs.

Tous les adolescents s'avèrent conscients de l'existence de difficultés dans l'accès à la vie professionnelle. Que ces difficultés d'accès au monde du travail soient liées au jeune lui-même ou à la société, leurs conséquences sont les mêmes sur le psychisme de l'adolescent : sentiment d'échec personnel, de rejet du corps social, impression d'une scolarité inutile, risque de marginalisation. Il y a en effet dans l'incapacité à trouver un emploi une impossibilité de gratification de l'image sociale recherchée, voire un vécu d'échec dans cette image. Mais, même si l'adolescent trouve du travail, les difficultés sont importantes, tant l'adaptation de sa scolarité au monde professionnel et ses multiples interactions avec le contexte familial, les motivations personnelles s'avèrent peu adéquates. Ainsi, depuis une dizaine d'années, il faut constater que l'entrée des jeunes dans la vie professionnelle se caractérise surtout par le taux croissant du chômage et par l'inadéquation de leur préparation à la vie professionnelle. Or, l'insertion professionnelle doit être normalement l'achèvement d'un long cycle où la vocation, le choix d'un métier, le désir d'ascension au sein de la société et

l'identification à une image sociale interagissent. Le cursus scolaire est en effet en relation avec le milieu familial, le contexte socioculturel et les motivations individuelles.

Le passage au monde professionnel est un espoir pour nombre de jeunes en situation d'échec scolaire ou de rejet de l'école. Il peut leur sembler une chance de sortie d'un système rejetant et rejeté, une chance de se dégager de la spirale d'échec qu'ils connaissent. Mais souvent, mal ou non préparés à s'insérer dans la vie professionnelle, ils ne trouvent pas d'emplois ou se voient proposer des métiers dévalorisants et dévalorisés. Jeunes encore, plus jeunes que leurs camarades qui poursuivent des études, ils sont en outre en plein dans les bouleversements psychoaffectifs de l'adolescence. Mal dans leur peau, mal intégrés, peu intégrables, ils vont vers l'échec puis persistent Dans l'échec.

D'autres adolescents s'avèrent capables de poursuivre des études plus longues. Mais ils connaissent alors les problèmes de dépendance financière et sociale et évitent la confrontation aux réalités de la vie professionnelle, Certains vont ainsi poursuivre une interminable adolescence à travers ce que l'on peut qualifier de scolarité-refuge. Ainsi, certains jeunes après avoir entrepris de longues études où ils se sont montrés brillants, sont pris d'inquiétude devant le monde professionnel, inquiétude qu'ils masquent derrière des rationalisations ; il faut parfaire ses connaissances, il faut entreprendre des études complémentaires, etc. Il y a là parfois manifestation du fait que les études poursuivies le furent surtout par soumission aux parents. Il peut dans les cas extrêmes se présenter des effondrements psychiques graves, voire des épisodes psychotiques aigus. Cela surprend d'autant plus les familles que ces jeunes se conduisaient studieusement, sans manifester les problèmes affectifs typiques à cette période de la vie.

Ainsi, les études se sont allongées depuis un quart de siècle, et l'adolescence s'est d'autant prolongée. Les conditions économiques aidant, l'intégration sociale et insertion professionnelle se font de plus en plus avec difficultés, et de nombreux jeunes s'avèrent mal armés pour affronter tant leur adolescence que leur scolarité, D'autant plus que les structures n'évoluent que très lentement au sein de l'Éducation nationale, et les mentalités plus encore.

De l'affrontement de cette jeunesse et d'un système scolaire qui lui est plus ou moins approprié, peuvent naître nombre de conduites inadaptées. . (Pierre G.Coslin, 2013, p, 134-135-136)

6.3 UNE INSERTION DIFFÉRENCIÉE SELON LE SEXE :

Comme le rappelle Huteau (1995), les intentions d'avenir exprimées par les adolescents diffèrent sensiblement selon que l'on s'adresse à des garçons ou à des filles. Repérables dès l'enseignement élémentaire, ces différences s'avèrent très importantes à la fin du collège et plus encore pendant Les années passées au lycée, qu'il s'agisse des projets scolaires et/ou professionnels ou de la manière de se projeter dans l'avenir. Ainsi Wach et al (1992) montrent que, si pratiquement tous les élèves en fin de troisième désirent poursuivre des études, ce désir s'exprime différemment pour les filles et les garçons. Ainsi les 20% qui se destinent à un cycle court de type BEP se distinguent dans leurs choix, les garçons visant plutôt un BEP industriel et les filles un BEP tertiaire. De même, trois adolescents sur quatre choisissant une filière technologique sont des garçons s'orientant vers un baccalauréat de technicien industriel, les filles aspirant à un baccalauréat de technicien de gestion. Enfin, en ce qui concerne les bac de l'enseignement général, 45 % des jeunes inscrits dans la filière S sont des filles alors qu'elles sont 65 % dans la fière ES et 82% dans la filière L. De même, en ce qui concerne les métiers choisis, les professions d'électricien, de mécanicien, d'ingénieur ou d'informaticien sont typiquement masculines, tandis que d'autres s'avèrent féminines : secrétaire, professeur d'école, comptable, etc. Les intentions d'avenir relatives à la vie affective, au mode et au genre de vie différencient également les garçons des filles (Boyer, 1991). La dimension familiale de l'avenir est plus présente chez l'adolescente où elle entre en compétition avec la dimension professionnelle, qui seule préoccupe le plus souvent les garçons.

Deux hypothèses peuvent être posées. Selon la première, les différences d'aspiration résulteraient des différences d'aptitudes ou de compétences scolaires.

Selon la seconde elles s'expliqueraient plutôt par des caractéristiques personnelles relatives à l'identité de genre.

S'inspirant des travaux de Robert (1994), Huteau rappelle ainsi la supériorité masculine dans le domaine des aptitudes spatiales, du moins après l'âge de 5/6 ans. Par contre les filles sont nettement supérieures aux garçons dans je domaine des aptitudes verbales pour ce qui concerne le langage. Il est vrai que depuis quelques années ces écarts tendent à s'atténuer et s'affaiblissent en outre en fonction de l'évolution sociale. On observe par ailleurs une supériorité moyenne des garçons pour les enseignements scientifiques, en particulier en mathématiques et surtout en physique, et une supériorité des filles en français.

Il faut, ici encore, moduler ces observations par l'existence de biais venant les obérer : d'une part, l'évaluation des enseignants est un processus d'information partiellement guidé par leurs croyances et leurs connaissances ; d'autre part cette

évaluation tend à surestimer les filles dans la mesure où leurs comportements sont plus conformes aux attentes des professeurs.

Les caractéristiques comportementales jugées désirables (et plus ou moins possédées) chez les hommes et chez les femmes ont été particulièrement étudiées (Bem, 1978) : ambitieux et agressifs, indépendants et énergiques, pour les uns ; affectueuses et compatissantes, compréhensives et maternelles, pour les autres. Ces représentations stéréotypées influencent considérablement les autos descriptions des adolescents des deux sexes. Vouiflot (1993) montre ainsi que les garçons de terminale se décrivent plus ambitieux et individualistes que les filles ; les adolescentes plus sociables et émotives que les adolescents, Les caractéristiques ainsi attribuées sont cohérentes avec leurs intentions d'avenir, qui s'avèrent elles-mêmes des éléments de l'image de soi.

Filles et garçons tendent alors à valoriser les éléments des filières scolaires et des métiers qui leur semblent correspondre à l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, à attribuer davantage de prestige aux professions qui leur paraissent plus accessibles aux personnes de leur sexe. À adolescence, filles et garçons possèdent des caractéristiques identitaires en partie différentes qui résultent de leur socialisation au cours de l'enfance, socialisation différenciée selon le sexe. Ces caractéristiques renforcées par le fait d'une représentation du monde social également liée au sexe vont influencer leurs intentions d'avenir. Huteau décrit ainsi « le processus de construction des intentions d'avenir. Comme un processus de comparaison entre des traits définissant le schéma de soi et des attributs du prototype de l'élève dans une filière ou du professionnel dans un métier » (1995, p. 169). Cette position est assez voisine de celle de Gottfredson (1981) qui considère que les deux éléments centraux de la représentation de soi sont l'identité de genre et le désir d'occuper des fonctions sociales de haut niveau. Le jeune élabore simultanément une représentation de lui-même et une représentation du monde professionnel. Ces professions, étant à la fois caractérisées par leur position sur la dimension opposant masculinité et féminité et Par leur place dans la hiérarchie sociale, se situent sur une carte cognitive définie par ces deux dimensions quasi indépendantes. L'élaboration des intentions d'avenir correspond alors à un processus de restriction progressive du choix des possibles, le jeune éliminant les professions qui ne correspondent pas à son degré de masculinité –féminité, puis celle qui sont au-delà d'un seuil supérieure et en deçà d'un seuil inférieur sur l'échelle des positions sociales, affinant enfin ses choix en prenant en compte intérêt, valeurs et compétence particuliers. (Pierre G.Coslin, 2013, p, 136-137-138)

Chapitre 3 : L'addiction

Préambule :

De nos jours, Internet s'est invité dans la plupart de nos foyers. Ses nombreuses applications en font le premier média mondial. Outil pratique initialement, il est devenu quasiment indispensable à notre quotidien. Cependant, le Net contient ses propres pièges de par son contenu et de par l'utilisation qu'en font les internautes, notamment lorsque l'usage d'Internet a été détourné ou bien consommé avec excès.

Depuis deux décennies, de nombreux auteurs ne cessent de se pencher sur l'existence ou non d'un usage dangereux d'Internet. Le premier a été Ivan Golberg, psychiatre américain qui recueillit beaucoup de demandes d'aide d'internautes. C'est ensuite KS. Young qui concentra ses recherches sur l'existence ou non d'une addiction au Net. Par la suite, certains auteurs ont préféré employer le terme d'usage problématique d'Internet. En effet, l'existence d'addiction sans substance reste un sujet de discorde.

Définir des critères d'usage problématique ou d'addiction à Internet est d'actualité puisqu'à ce jour, il n'existe pas de critères validés. Il n'en résulte pas moins que beaucoup d'articles publiés retrouvent des cas de dépendance au Net.

Les nouvelles générations semblent les plus concernées par ce genre de problématique puisqu'elles évoluent depuis leur plus tendre enfance avec cette technologie. C'est pourquoi il semble intéressant d'étudier notre population adolescente quant à son utilisation d'Internet car ces adolescents baignent dans un univers parfois méconnu de leurs aînés. Beaucoup de parents s'inquiètent des possibles répercussions que peuvent avoir Internet, des dangers retrouvés sur le Net, des jeux vidéo. Il est donc normal que le thérapeute qui est le premier recours à différentes problématiques des familles, puisse disposer d'outil d'orientation sur ce phénomène de vie. Le but de ce travail est donc d'apporter plus aux psychologues thérapeutes grâce à l'élaboration d'un questionnaire de dépistage d'utilisation dangereuse d'Internet pour cette population particulière. Nous en profiterons pour évaluer la faisabilité du questionnaire auprès de ces jeunes individus et de décrire leur rapport au Net.

1. Quelques définitions :

La littérature utilise différents termes pour nommer et décrire des concepts très proches parfois similaires, utilisation évoluant de plus avec le temps et les mentalités. Toxicomanie, dépendance, pharmacodépendance, addiction, usage nocif, abus font partie ainsi d'un vocabulaire aux contours pouvant paraître flous.

- L'OMS définit la toxicomanie ou pharmacodépendance comme « un état de dépendance physique ou psychique ou les deux, vis-à-vis d'un produit et s'établissant chez un sujet et à la suite de l'utilisation périodique ou continue de celui-ci ».

Le terme toxicomanie décrit à la fois l'usage d'un produit et la dépendance de l'individu vis-à-vis de celui-ci.

La toxicomanie conduit à une aliénation, une perte de liberté puisque le toxicomane est profondément dépendant de sa drogue qui devient son principal voir unique centre d'intérêt.

- La dépendance, terme le plus souvent liée à l'utilisation d'un produit, est un état pathologique où l'organisme est incapable de fonctionner physiologiquement en dehors de la consommation de la substance responsable. Elle sous-tend la notion de sevrage qui est un syndrome apparaissant chez un individu dépendant lorsqu'il ne peut consommer la dite substance et la notion de tolérance impliquant une augmentation de la dose nécessaire quels que soient les signes de destruction physique ou psychique.

En 1975 puis 1992, l'OMS définit la dépendance comme « un état psychique et parfois physique, résultant de l'interaction entre un organisme vivant et un produit, caractérisé par des réponses comportementales ou autres qui comportent toujours une compulsion à prendre le produit de façon régulière ou périodique pour ressentir ses effets psychiques et parfois éviter l'inconfort de son absence (sevrage). La tolérance peut être présente ou non ».

La dépendance décrit principalement les symptômes liés à l'usage d'un produit.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. fihal-01931910 »

- L'OMS définit l'addiction comme « un état de dépendance périodique ou chronique à des substances ou à des comportements ». La notion de comportement est donc introduite.

Ainsi le psychiatre Aviel Goodman définit l'addiction comme « un processus dans lequel est réalisé un comportement qui peut avoir fonction de procurer du plaisir et de soulager un malaise intérieur et qui se caractérise par l'échec répété de son contrôle et sa persistance en dépit des conséquences négatives».

Le terme addiction regroupe les troubles liés à l'usage de substances (addictions aux substances) et les troubles liés à un comportement (addictions comportementales).

Le concept d'addiction est plus global et s'intéresse également aux différents processus mis en œuvre entre l'individu et la substance ou le comportement. Il apporte une dimension comportementale et une approche plus qualitative. Ainsi, bien que couramment employés indifféremment, les termes addiction et dépendance n'ont pas exactement le même sens.

Le terme addiction apparaît plus juste pour regrouper addictions aux substances et addictions comportementales que celui de dépendance.

Nous emploierons de ce fait dans la suite de ce travail le terme « addiction à Internet».

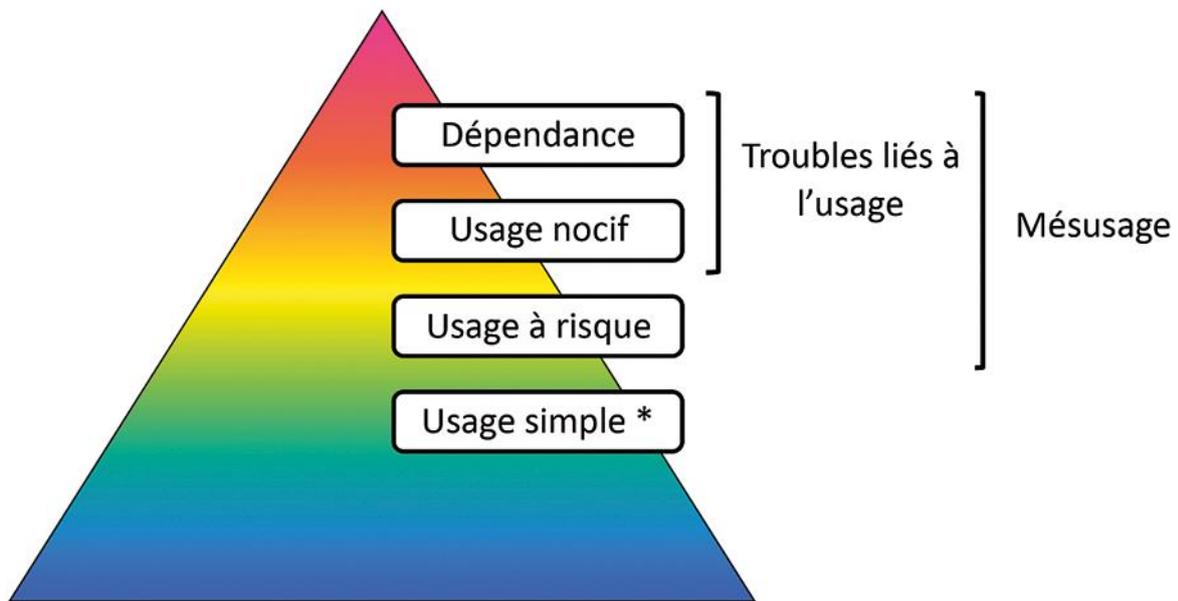
Par ailleurs il existe différentes situations entre des pratiques sans risque d'addiction d'une part, et l'addiction d'autre part (figure 1) :

- usage simple : usage de substance ou comportement ne posant pas de problème. Cet usage peut varier dans son intensité et peut être qualifié d'expérimental, d'occasionnel ou de régulier. Il n'entraîne pas de conséquences délétères pour l'individu hormis d'éventuelles conséquences pénales.

- usage à risques : usage de substance ou comportement susceptible d'entraîner des dommages somatiques, psychologiques, sociaux dû à des circonstances particulières (risque situationnel) ou à un problème de dosage (risque quantitatif).

-usage nocif ou abus : usage de substance ou comportement caractérisé par au moins un dommage somatique, psychologique et/ou social pour le consommateur et pour son environnement proche ou lointain, et avec l'absence de critère de dépendance.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. fahal-01931910 »



* Usage simple ou à faible risque

Figure 1 : Des différents usages à la dépendance

2. Histoire et étymologie

L'usage de substances psychoactives dont certaines au fort pouvoir addictogène remonte très certainement aux origines de l'Homme et a accompagné celui-ci à travers son histoire et ses diverses migrations.

A la fois objet du sacré, du religieux, en passant par le médicinal et l'usage récréatif, ces substances psychoactives sont devenues un bien de consommation légal ou non selon la culture du moment et son acceptabilité sociale.

On retrouve les premières traces de l'usage d'opium et de la culture du pavot à opium en Mésopotamie et en Asie 4000 ans avant JC, puis dans l'Antiquité à des fins thérapeutiques et récréatives. Du fait de ses ravages dans la population, la culture de l'opium et son usage ont tenté d'être contrôlés par la Chine à la fin du XVIII^e siècle et début du XIX^e siècle ce qui a conduit aux guerres de l'opium avec l'empire colonial britannique.

L'usage du cannabis est mentionné pour la première fois par l'Empereur Chinois Shen Nong en 2700 avant JC.

Les origines de l'Ayurveda qui est une médecine traditionnelle indienne et utilisant entre autres plantes médicinales, minéraux et répertoriant les toxiques, remontent à au moins 2000 ans avant JC ; certains auteurs remontant jusqu'au XV^e siècle avant notre ère.

En Amérique du Sud les chamans depuis toujours utilisent dans leurs rituels des plantes hallucinogènes, comme l'ayahuasca qui est un breuvage à base de lianes dont la consommation remonte à plus de 2000 ans avant JC , des champignons hallucinogènes de type psilocybes, le cactus peyotl contenant la mescaline également consommé par les Amérindiens 3000 ans avant JC.

Dans les Andes les Incas cultivaient la coca, dont la consommation perdure encore aujourd'hui, à des fins rituelles et pour ses vertus stimulantes. C'est de cette même plante qu'est issu son alcaloïde la cocaïne, substance à fort pouvoir addictogène.

Plus proche de nous en Europe au Moyen-Age, les rites religieux faisaient appel à des plantes comme la belladone dont est issue l'atropine, la scopolie de carnirole dont est issue la scopolamine, le morelle, le brugmansia, le datura, la mandragore. Puis à partir du XVII^e siècle c'est la culture du chanvre qui a pris un grand essor en Europe.

De même le tabac originaire d'Amérique du Sud fût ramené en Europe au XVI^e siècle et sa culture mise en œuvre à grande échelle. Très vite son pouvoir addictogène fût mis en évidence dans la population.

La révolution industrielle du XIX^e siècle a permis d'identifier et d'extraire de nombreux alcaloïdes de plantes dont les principes actifs allaient servir soit de médicament soit de drogue licite ou illicite selon les législations.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

Etymologiquement, l'origine du terme addiction nous provient du latin *ad-dicere* signifiant « dire à ». Chez les Romains les esclaves n'avaient pas de nom propre et étaient « dits à » à leur maître. On note donc ici l'absence de liberté, et donc l'esclavage.

En droit romain on retrouve le terme *addictus* signifiant « adonné à », et utilisé pour désigner la contrainte par le corps, c'est à dire le fait qu'un créancier avait le

droit de disposer d'un débiteur comme son esclave si celui-ci était incapable d'honorer ses dettes.

De même au Moyen Age être « addicté » signifiait l'obligation de la part d'un débiteur incapable de rembourser ses dettes, de payer le créancier par le fruit de son travail ; obligation ordonnée par l'ordonnance d'un tribunal, donc imposée par un tiers.

Par la suite dans la langue anglaise addiction désignait la relation contractuelle de soumission d'un apprenti à son maître.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

3. Addiction avec substance

Comme nous l'avons vu, l'usage de substances peut aller de l'usage simple non pathologique à un usage pathologique conduisant à une dépendance physique et/ou psychique avec l'apparition des signes suivant :

- Un syndrome de sevrage, qui est défini dans le CIM-10 comme un ensemble de symptômes qui se regroupent de diverses manières et dont la gravité est variable ; ils surviennent lors d'un sevrage complet ou partiel d'une substance psychoactive consommée de façon répétée et habituellement prolongée ou massive. L'installation et l'évolution du syndrome de sevrage sont limitées dans le temps et dépendent de la nature et de la dose de la substance consommée immédiatement avant l'arrêt ou la réduction de la consommation.
- Une tolérance au produit, qui est le besoin d'augmenter l'intensité ou la fréquence pour obtenir l'effet désiré, ou la diminution de l'effet procuré pour une même intensité ou fréquence.
- Le craving : qui est l'envie irrépressible du produit, l'urgence à consommer le produit ou l'impossibilité de différer la prise de celui-ci.

L'addiction à une substance peut-être décrite par l'existence d'une dépendance physique, psychologique et sociale, d'une envie puissante, compulsive d'utiliser cette substance, de difficultés à en contrôler les prises, d'un comportement de recherche de cette substance avec envahissement progressif de la vie courante.

L'OMS dans le CIM-10 et l'Association Américaine de Psychiatrie dans le DSM-IV puis le DSM5 ont établi des critères diagnostiques précis afin de bien différencier ce qui est de l'ordre de la dépendance de ce qui ne l'est pas.

Ainsi le CIM-10 et le DSM-IV différencient l'usage nocif ou abus à la dépendance à une substance (tableaux 1 et 2), tandis que le DSM5 les réunit sous le terme « trouble de l'utilisation de substance » (tableau 3).

Le trouble de l'utilisation de substance est défini par le DSM5 comme un mode d'utilisation inadéquat d'une substance conduisant à une altération du fonctionnement ou à une souffrance cliniquement significative, caractérisé par la présence d'au moins 2 manifestations parmi un ensemble de critères, au cours d'une période de douze mois. La sévérité du trouble est basée sur le nombre de critères rencontrés : 2-3 critères indiquent un trouble léger ; 4-5 critères, un trouble modéré, et 6 ou plus, un trouble sévère.

Nous passons donc d'une approche catégorielle à une approche dimensionnelle (figure 2)

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

Critères diagnostiques de l'usage nocif de l'OMS selon le CIM-10

Présence d'au moins une des manifestations suivantes :

1. Preuves manifestes que l'utilisation d'une substance psychoactive a entraîné (ou a contribué de façon significative)
 - a) la survenue de troubles psychologiques ou physiques, y compris une altération du jugement ou des troubles du comportement, pouvant être à l'origine d'une incapacité ou d'une altération des relations interpersonnelles.
2. La nature des conséquences nocives doit être clairement identifiée (et précisée).
3. Utilisation continue de substances psychoactives pendant au moins un mois ou de façon répétée au cours des 12 derniers mois.
4. Le trouble ne répond pas aux critères d'un autre trouble mental ou d'un autre trouble du comportement, lié à la même substance pendant la même période (à l'exception d'une intoxication aiguë).

Tableau 1 : Critères de l'usage nocif du CIM-10

Critères diagnostiques de la dépendance de l'OMS selon le CIM-10

Au moins trois des manifestations suivantes présentes en même temps au cours de la dernière année :

1. Désir puissant ou compulsif d'utiliser une substance psychoactive.
2. Difficultés à contrôler l'utilisation de la substance (début ou interruption de la consommation au niveau d'utilisation)
3. Syndrome de sevrage physiologique quand le sujet diminue ou arrête la consommation d'une substance psychoactive, comme en témoignent la survenue d'un syndrome de sevrage caractéristique de la substance ou l'utilisation de la même substance (ou d'une substance apparentée) pour soulager ou éviter les symptômes de sevrage.
4. Mise en évidence d'une tolérance aux effets de la substance psychoactive : le sujet a besoin d'une quantité plus importante de la substance pour obtenir l'effet désiré.
5. Abandon progressif d'autres sources de plaisir et d'intérêts au profit de l'utilisation de la substance psychoactive, et augmentation du temps passé à se procurer la substance, la consommer, ou récupérer de ses effets.
6. Poursuite de la consommation de la substance malgré la survenue de conséquences manifestement nocives. On doit s'efforcer de préciser si le sujet était au courant, ou s'il aurait dû être au courant, de la nature et de la gravité des conséquences nocives

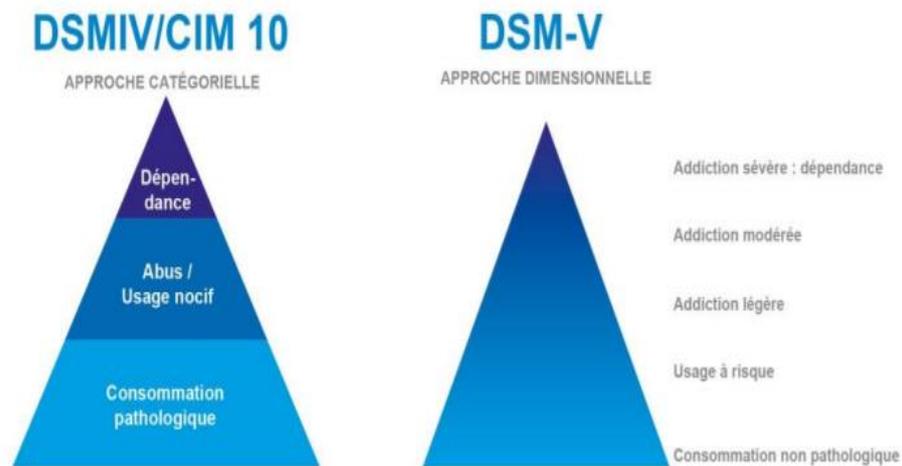
Tableau 2 : Critères de la dépendance du CIM-10

Critères diagnostiques du trouble lié à l'usage de substance selon le DSM5

Présence d'au moins 2 des 11 critères suivants au cours des 12 derniers mois :

1. Consommation de la substance en quantité plus importante ou pendant une période plus longue que prévu
2. Envie persistante d'utiliser la substance, ou efforts infructueux pour diminuer ou contrôler cette utilisation.
3. Mobilisation d'une grande quantité de temps pour se procurer la substance, l'utiliser ou récupérer de ses effets.
4. État de manque se traduisant par une puissante envie ou un besoin irrésistible d'utiliser la substance, craving.
4. Utilisation répétée de la substance, qui conduit à l'incapacité de remplir des obligations majeures au travail, à l'école ou à la maison.
5. Utilisation de la substance malgré des problèmes interpersonnels ou sociaux récurrents, causés ou exacerbés par les effets de cette substance.
6. Abandon ou réduction d'activités sociales, professionnelles ou récréatives importantes à cause de l'utilisation de la substance.
8. Utilisation répétée de la substance dans des situations où cela peut être physiquement dangereux.
9. Poursuite de l'utilisation tout en sachant que celle-ci peut provoquer un problème psychologique ou physique, ou exacerber un problème existant.
10. Apparition d'une tolérance, caractérisée par :
 - a) un besoin de quantités notablement plus fortes de la substance pour obtenir l'intoxication ou l'effet désiré ;
 - b) un effet notablement diminué en cas d'utilisation continue d'une même quantité de cette substance.
11. Sevrage se manifestant par :
 - a) l'apparition d'un syndrome de sevrage caractéristique de la substance, à l'arrêt ou à la réduction de son utilisation ;
 - b) la nécessité d'utiliser la substance elle-même ou une substance très proche pour soulager ou éviter les symptômes de sevrage.

Tableau 3 : Critères du trouble lié à l'usage de substance du DSM5



Activer Windows

Figure 2 : D'une approche catégorielle à une approche dimensionnelle

4. Addiction comportementale

4.1. Généralités

Les addictions sans substance ou addictions comportementales sont souvent perçues comme de moindre gravité par rapport aux addictions avec substances, pourtant leurs conséquences sur l'individu peuvent être très néfastes.

Elles ont rejoint relativement récemment le champ de l'addictologie avec substance depuis une vingtaine d'années de part leurs nombreux points communs.

L'addiction comportementale décrit le rapport de dépendance plus ou moins aliénant entre l'individu et des pratiques, la perte d'autonomie du sujet par rapport à un comportement. Rappelons la définition de l'addiction comportementale d'Aviel Goodman : « processus dans lequel est réalisé un comportement qui peut avoir fonction de procurer du plaisir et de soulager un malaise intérieur et qui se caractérise par l'échec répété de son contrôle et sa persistance en dépit des conséquences négatives ».

Actuellement les addictions comportementales regroupent le jeu pathologique, l'addiction à l'exercice physique, l'addiction à Internet et aux jeux vidéo, addiction au travail, addiction au sexe, les achats pathologiques. D'autres comportements peuvent s'y intégrer comme la kleptomanie, la pyromanie par exemple et encore bien d'autres dont l'apparition accompagne l'évolution de la société dans un contexte d'hyperconsommation et du développement rapide des nouvelles technologies.

Parmi ces addictions comportementales, seul le jeu pathologique fait partie des classifications internationales et est répertorié dans le DSM5 parmi les troubles liés à une substance et addictifs « Substance-Related and Addictive Disorders », et un trouble de l'hypersexualité est décrit dans le DSM5.

Ainsi de part leur grande variabilité les addictions comportementales ne sont pas négligeables dans la population comme le montre ces prévalences, toujours difficiles à évaluer du fait de l'absence de consensus pour des critères diagnostiques précis, hormis pour le jeu pathologique :

- Le jeu pathologique compterait en France un million de joueurs à risque modéré soit 2,2% de la population, et 200 000 joueurs dépendants soit 0,5% de la population.

- L'addiction au sexe est évaluée à environ 6% de la population dont 80% d'hommes.

- On retrouve le même chiffre d'environ 6% pour les achats compulsifs avec une surreprésentation féminine 90%.

- L'addiction à l'exercice physique : serait de l'ordre de 3%, estimation plus aléatoire du fait d'une grande variabilité des tests diagnostiques.

- Il en est de même pour l'addiction au travail estimée entre 8 et 13%, chiffre pouvant varier fortement selon la culture, le pays et le type de travail bien entendu.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

4.2. Critères diagnostiques relatifs aux dépendances comportementales

Aviel Goodman fût le premier en 1990 à établir des critères diagnostiques pour décrire avec précision une addiction comportementale (tableau 4). Il s'est basé sur les critères du DSM-III-R de diagnostic « de dépendance aux substances psychoactives » et du « jeu pathologique », en vigueur à l'époque, et les regroupa au sein d'une même entité nosologique qu'il nomma « trouble addictif ».

Ces critères regroupent donc une composante de pharmacodépendance et une composante comportementale, insistant sur la dépendance d'une part et sur la compulsion d'autre part. Goodman rappelle que « ce n'est pas le type de comportement, sa fréquence ou son acceptabilité sociale qui déterminent s'il est ou non une addiction, mais c'est comment ce mode de comportement est relié et affecte la vie de l'adulte, selon les critères diagnostiques spécifiés ».

Aujourd'hui encore ses critères font référence au sein de la communauté scientifique même si ceux-ci n'ont pas rejoint le DSM5 concernant les addictions comportementales en tant qu'une seule et même entité.

Par ailleurs Griffiths en 1997 proposent ses propres critères diagnostiques (tableau 5).

On y retrouve les notions de tolérance, de sevrage, de manque, de retentissements néfastes psychiques et sociaux notamment. Dans sa démonstration Griffiths distingue la dépendance comportementale passive (par exemple, à la télévision) et la dépendance comportementale active (par exemple, aux jeux vidéo).

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

Critères d'addiction de Goodman (1990)

A : Impossibilité de résister aux impulsions à réaliser un type de comportement.

B : Sensation croissante de tension précédant immédiatement le début du comportement.

C : Plaisir ou soulagement pendant sa durée.

D : Sensation de perte de contrôle pendant le comportement.

E : Présence d'au moins 5 des 9 critères suivants :

- 1 : Préoccupation fréquente au sujet du comportement ou de sa préparation,
- 2 : Intensité et durée des épisodes, plus importantes que souhaitées à l'origine,
- 3 : Tentatives répétées pour réduire, contrôler ou abandonner le comportement,
- 4 : Temps important consacré à préparer les épisodes, à les entreprendre, ou à s'en remettre,
- 5 : Survenue fréquente des épisodes lorsque le sujet doit accomplir des obligations professionnelles, scolaires ou universitaires, familiales ou sociales,
- 6 : Activités sociales, professionnelles ou récréatives majeures sacrifiées du fait du comportement,
- 7 : Perpétuation du comportement bien que le sujet sache qu'il cause ou aggrave un problème persistant ou récurrent, d'ordre social, financier, psychologique ou physique,
- 8 : Tolérance marquée : besoin d'augmenter l'intensité ou la fréquence pour obtenir l'effet désiré, ou diminution de l'effet procuré par un comportement de même intensité,
- 9 : Agitation ou irritabilité en cas d'impossibilité de s'adonner au comportement,

F : Certains éléments du syndrome ont duré plus d'un mois ou se sont répétés pendant une période plus longue.

Tableau 4 : Critères d'inclusion du trouble addictif selon Goodman

Critères diagnostiques de l'addiction comportementale de Griffiths

1. **Prépondérance** : L'activité particulière devient l'activité la plus importante dans la vie de la personne.
Elle domine ses pensées (préoccupations et distorsions cognitives), ses sentiments (ex. : sentiment de manque) et ses comportements (détérioration des comportements socialisés).
2. **Modification de l'humeur** : Est une conséquence de l'adoption de l'activité et peut être une stratégie de coping (excitation, surexcitation, sentiment d'évasion).
3. **Tolérance** : La durée de l'activité doit augmenter pour obtenir une satisfaction.
4. **Symptômes de sevrage** : État de sensations déplaisantes (ex.: humeur dépressive, irritabilité) et/ou des effets physiques déplaisants (ex. : tremblements).
5. **Conflits** : Conflits interpersonnels (entre le dépendant et l'entourage de celui-ci) ou conflits intrapsychiques (entre la volonté de ne pas céder aux tensions causées par la dépendance à l'activité et le besoin psychologique de s'adonner à l'activité).
6. **Rechute** : La tendance à retourner aux habitudes liées à l'activité après une période d'abstinence ou de contrôle de la dépendance comportementale

Tableau 5 : les 6 critères diagnostiques de l'addiction comportementale selon Griffiths

4.3. Caractéristiques communes aux addictions avec substance

Les addictions avec et sans substance présentent de nombreuses caractéristiques communes, que ce soit sur le plan clinique ou sur le plan neurobiologique.

Sur le plan clinique on retrouve en commun le craving, la perte du contrôle et la poursuite du comportement ou de la consommation du produit malgré les conséquences néfastes. D'une manière générale les critères diagnostiques de l'addiction comportementale sont présents pour les addictions avec substances.

Les comorbidités psychiatriques sont fréquentes dans les deux types d'addiction : syndrome dépressif, troubles obsessionnels compulsifs, troubles bipolaires,

anxiété sociale, addictions à d'autres substances ou comportements. Quant au domaine psychopathologique, des troubles de la personnalité sont souvent présents avec une prépondérance pour les traits de personnalité psychopathique, la recherche de sensations, l'alexithymie, l'impulsivité.

Au niveau cérébral, l'activation du système de récompense avec libération de dopamine est constamment retrouvée comme nous le verrons ci-dessous.

Le point commun le plus important est la perte d'autonomie vis à vis du produit ou du comportement, et la souffrance dont est atteint le sujet qui en découle, car ce qui conduit avant tout l'initiation thérapeutique est cette souffrance.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

4.4. Particularités

La principale différence entre les addictions avec ou sans substance est par définition la présence ou non d'un produit qui va agir directement sur les voies neurologiques et les récepteurs au niveau cérébral.

Ainsi dans l'addiction comportementale il n'y a pas à proprement parlé d'effet pharmacologique, donc il ne peut pas y avoir de syndrome de sevrage d'un point de vue physiologique.

Si des phénomènes de sevrage apparaissent comme dans le cas de certaines addictions comportementales, il s'agit de signes de dépendance psychique et non physique.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

5. Modèle neurobiologique

5.1. Le système de récompense dopaminergique

L'évolution de l'imagerie fonctionnelle et de la biologie moléculaire ont pu mettre en évidence que la régulation des comportements, les processus de

motivation, les systèmes de récompense sont régulés par un neurotransmetteur du système nerveux central : la dopamine. La dopamine agit au niveau du système limbique, qui est un réseau de voies nerveuses sur lequel vont pouvoir agir les drogues et qui joue un rôle primordial à la fois pour la survie de l'individu mais aussi de l'espèce.

Le système limbique comprend différentes structures formant un anneau situé en profondeur dans les lobes temporaux dont les principales sont (figures 3 et 4) :

- L'hippocampe, qui joue un rôle dans l'apprentissage et le stockage d'une information en mémoire à long terme, dans la mémorisation de souvenirs liés à une expérience.

- Le corps mamillaire.

- L'amygdale ou noyau amygdalien, qui joue un rôle dans l'agressivité, la colère, la peur, l'anxiété et la mémoire émotionnelle.

- Le cortex limbique (gyrus cingulaire, cingulum, insula et gyrus parahippocampique) : rôle dans le contrôle conscient du comportement.

- Le septum.

- Le fornix

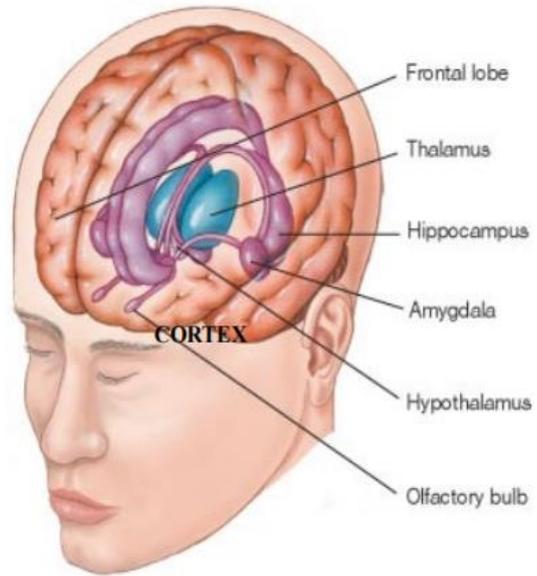
Le système limbique est fortement lié à :

- L'hypothalamus qui joue un rôle primordial dans les régulations corporelles (cycle circadien, température, alimentation etc.).

- Cortex préfrontal permettant les fonctions cognitives, la planification, la motivation et la prise de décision.

De ce fait, de par ses structures et ses connexions il régule le système endocrinien, le système nerveux autonome et contribue à l'homéostasie.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »



^

Figure 3 : Le système limbique et les structures en relation

© Copyright 2021 Tous droits réservés & Droits de la marque Essences de Prana® Salsepareil Sàrl - Lithographies de Sophie Charlotte Belnos, Calcutta 1795/1865

The Limbic System

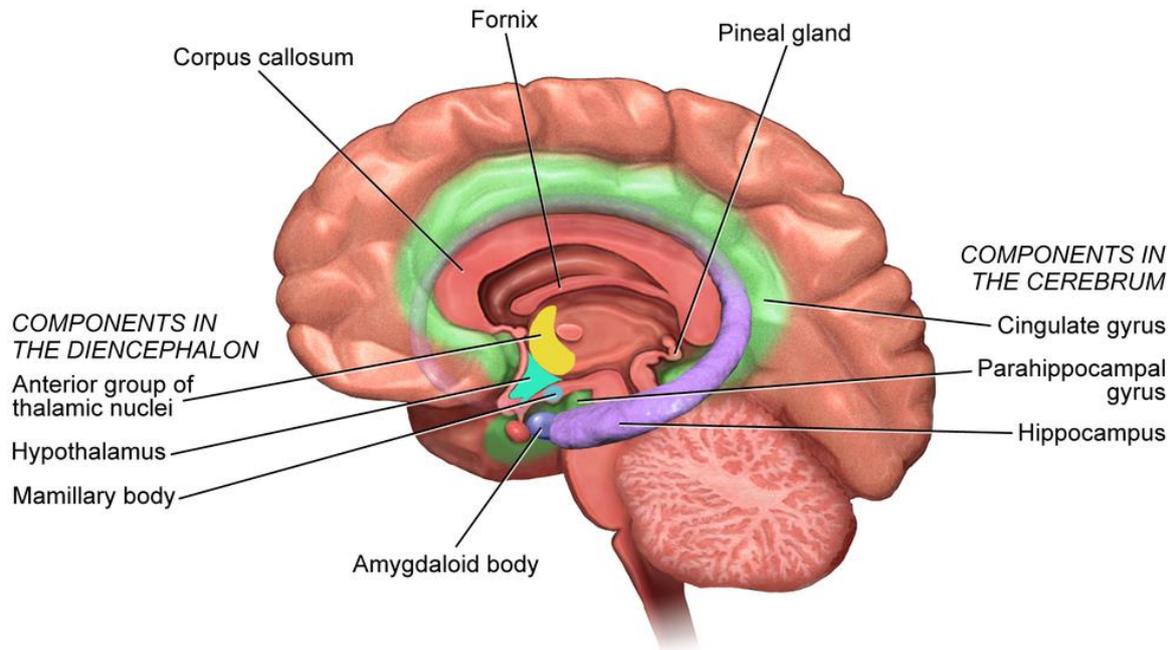


Figure 4 : Le système limbique et ses rapports (source : [http://ticket.wikimedia.org/otrs/index.pl ?](http://ticket.wikimedia.org/otrs/index.pl))

Le système limbique fait partie du système de récompense, ce dernier ayant pour but de repérer et de renforcer les actions, les comportements qui ont un avantage pour l'individu, afin que ces actions puissent être renouvelées dans l'avenir dans le même contexte.

Ce système de récompense comprend en plus du système limbique :

- l'aire tegmentale ventrale située dans le mésencéphale, qui va projeter des neurones à dopamine principalement vers le noyau accumbens, mais aussi vers l'amygdale, le septum et le cortex préfrontal.

- le noyau accumbens, qui reçoit les informations délivrées par l'aire tegmentale ventrale.

Toutes ces régions sont reliées par le faisceau mésocorticolimbique dont le neurotransmetteur est donc la dopamine.

En schématisant, le fonctionnement du système de récompense fonctionne comme suit :

L'arrivée d'un signal annonçant une récompense augmente l'activité de l'aire tegmentale ventrale (ATV). Celle-ci libère alors de la dopamine dans le noyau accumbens mais aussi dans le septum, l'amygdale et le cortex préfrontal (figure 5) avec mise en mémoire de la configuration sensorielle.

La dopamine libérée par le cerveau sert de signal d'apprentissage lorsqu'un comportement aboutit à des sensations inattendues et positives afin que ce comportement puisse être répété par la suite.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

Schéma du circuit de la récompense

Original : http://cannabis.free.fr/therapie/drogue_dependance_tassin.html

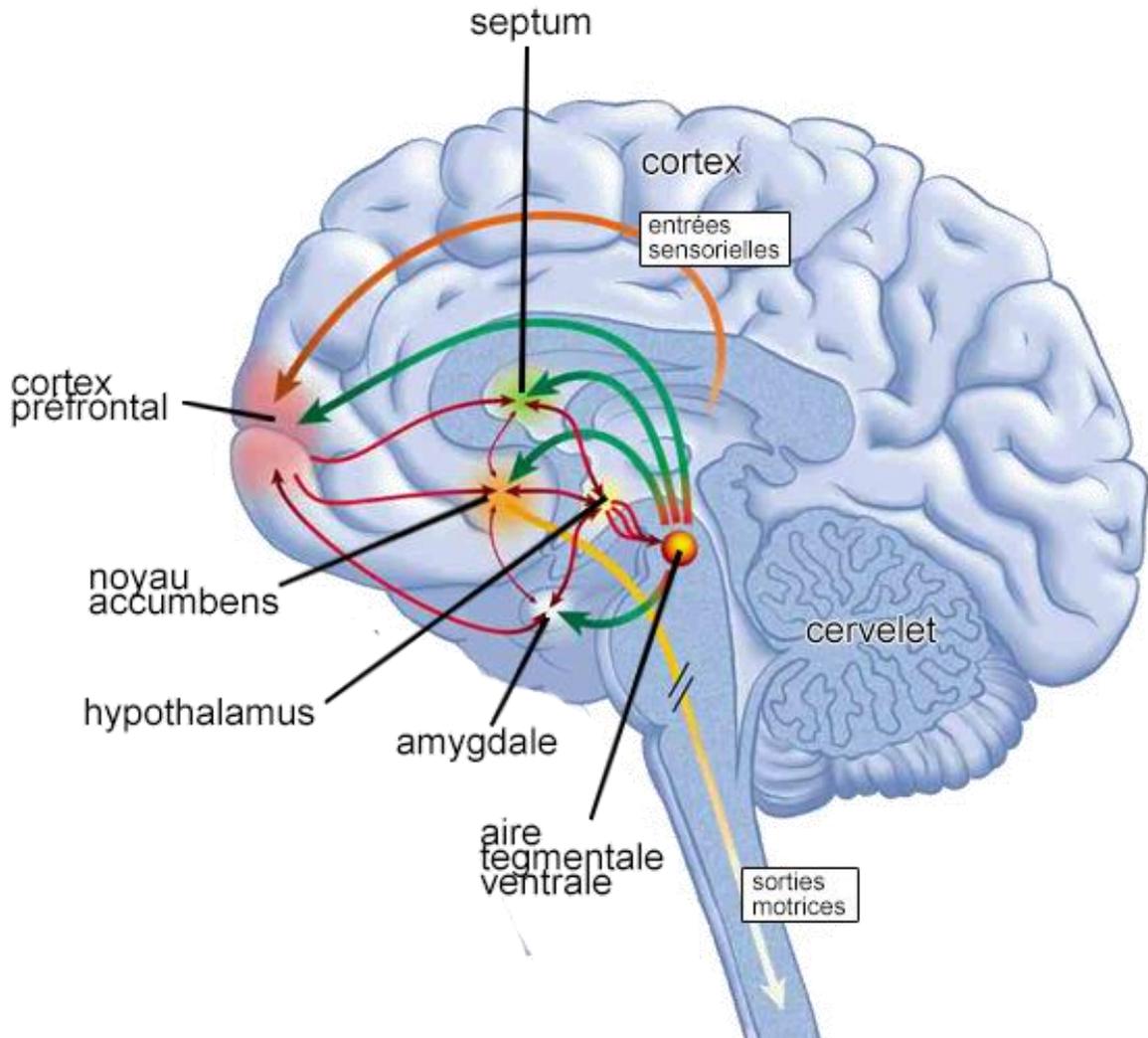


Figure 5 : Schéma du système de récompense mésocorticolimbique

5.2. Le découplage sérotonine noradrénaline

D'autres neurotransmetteurs au niveau cérébral jouent un rôle dans les phénomènes d'addiction, en particulier la sérotonine et la noradrénaline (figure6).

La noradrénaline est un neurotransmetteur impliqué dans l'attention, les émotions, le sommeil, le rêve et l'apprentissage. La noradrénaline est aussi libérée comme

une hormone dans le sang où elle contracte les vaisseaux sanguins et augmente la fréquence cardiaque. La sérotonine contribue à diverses fonctions comme la régulation de la température, le sommeil, l'humeur, l'appétit et la douleur. Les systèmes sérotoninergiques et noradrénergiques permettent donc à l'individu de percevoir le monde extérieur et de s'en protéger.

Les systèmes noradrénaline et sérotonine sont des systèmes opposants au système dopaminergique, dont la réponse neuronale ne dure que quelques instants lors d'une récompense naturelle. En situation normale les neurones noradrénergiques et sérotoninergiques s'inhibent mutuellement lors de la stimulation de leurs récepteurs. Par contre la prise répétée de substances psychoactives crée un découplage entre les 2 systèmes. Ce découplage noradrénaline sérotonine conduit à une sensibilisation à long terme des neurones noradrénergiques et sérotoninergiques, qui deviennent hyper réactifs et inhibent le système dopaminergique. Ce découplage apparaîtrait aussi lors de stress chronique. L'hyper réactivité de ces deux systèmes ne serait alors soulagée temporairement que par la reprise de la substance psychoactive créant de fait un recouplage artificiel et par conséquent une désinhibition du système dopaminergique.

Ainsi le découplage sérotonine noradrénaline provoquerait, non pas l'apprentissage du plaisir qui est le rôle du système dopaminergique, mais l'incapacité à contrôler les impulsions quelles qu'en soient les conséquences.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

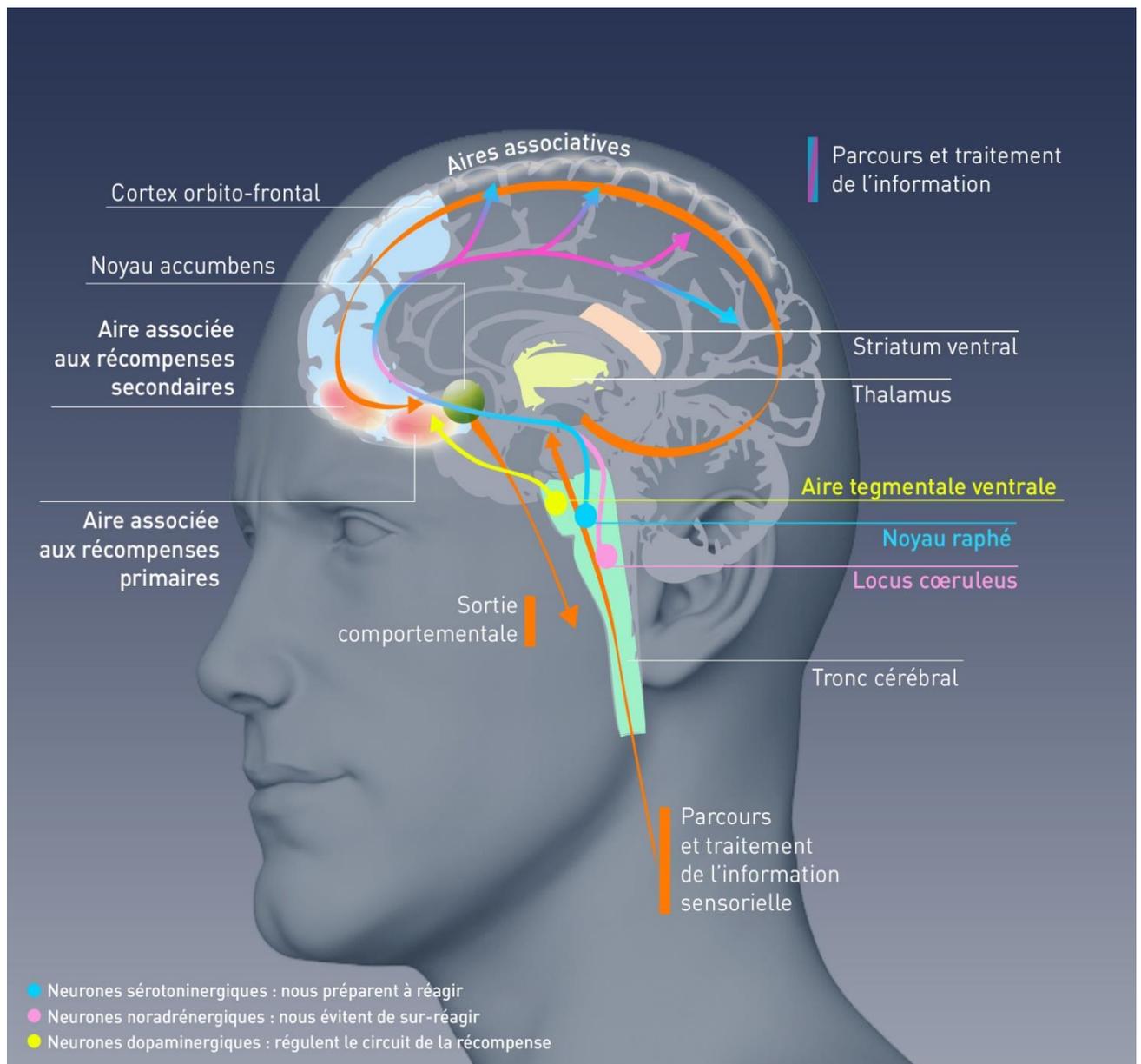


Figure 6 : Système dopaminergique, et systèmes noradrénergique et sérotoninergique (source Inserm)

5.3. Autres neurotransmetteurs et mécanismes des substances psychoactives

L'étude des drogues sur le système nerveux central ont permis découvrir de nombreuses autres molécules et neurotransmetteurs en cause et leurs modes d'action. Bien que les mécanismes d'action diffèrent, la résultante en sera toujours une augmentation du taux de dopamine dans le système nerveux central (figure 7).

Certaines substances imitent les neuromédiateurs naturels se substituant à eux dans les récepteurs :

- La morphine s'installe dans les récepteurs à endorphine (mu, delta et kappa)
- La nicotine se fixe à la place de l'acétylcholine sur les récepteurs nicotiniques cholinergiques
- Le delta 9 tétrahydrocannabinol (THC) agit sur les récepteurs aux cannabinoïdes CB1 et CB2.

D'autres substances augmentent la sécrétion d'un neuromédiateur naturel :

- La cocaïne augmente notamment la présence de dopamine dans les synapses en inhibant les transporteurs de sa recapture,
- L'ecstasy surtout celle de la sérotonine
- La mescaline, la psilocine et le LSD augmentent la sécrétion de sérotonine.

Enfin d'autres substances bloquent un neuromédiateur naturel :

- L'alcool bloque les récepteurs NMDA (récepteurs au glutamate) principal système activateur du cerveau, mais il potentialise également l'effet du GABA (action inhibitrice).

Ces substances peuvent agir également à plusieurs niveaux

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

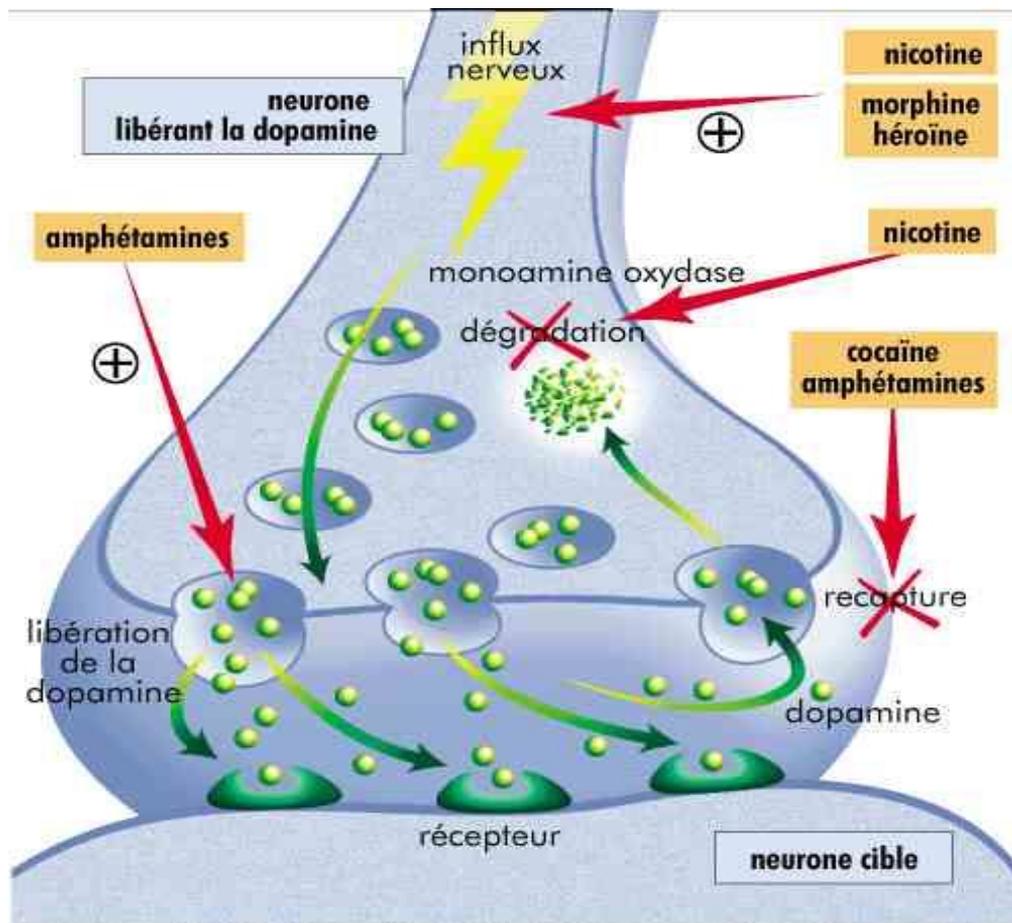


Figure 7 : Schéma du mode d'action de quelques drogues sur le neurone dopaminergique.

Par ailleurs, pour illustrer la grande diversité des neurotransmetteurs en jeu dans les phénomènes d'addiction, des chercheurs ont récemment démontré le rôle important du glutamate. Le glutamate contribue à réguler la libération de dopamine dans le noyau accumbens. Les chercheurs ont découvert que les neurones dans le noyau accumbens synthétisant un autre neurotransmetteur l'acétylcholine sont aussi capables de synthétiser le glutamate. Ces neurones peuvent ainsi permettre à la fois d'activer via l'acétylcholine et d'inhiber via le glutamate la sécrétion de dopamine.

Un déséquilibre de la balance entre l'acétylcholine et le glutamate favoriserait le risque d'addiction en rendant l'individu plus sensible aux effets stimulants de la drogue en augmentant in fine la libération de dopamine.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

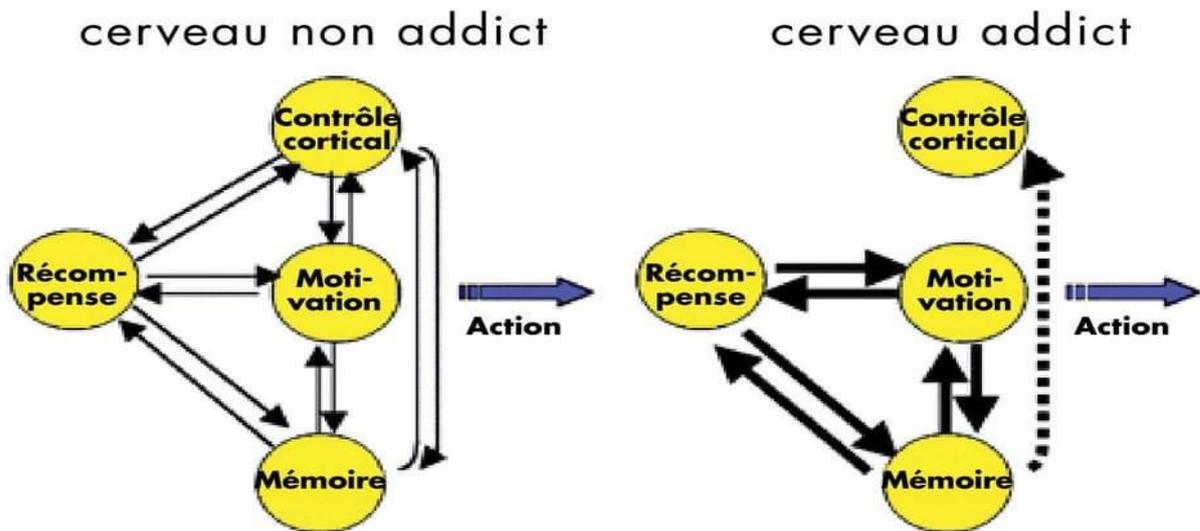
5.4. Rôle du cortex préfrontal

Comme nous l'avons vu le système limbique et le système de récompense sont fortement liés au cortex préfrontal. Ce dernier joue le rôle de contrôle inhibiteur sur ces 2 systèmes, contrôle permettant à la raison de mieux contrôler les phases impulsives liées au système de récompense.

Or la prise répétée de substances psychoactives altère ce contrôle inhibiteur facilitant les conduites impulsives ou compulsives. Dans une telle situation l'individu ne sera guidé que par le seul désir irrépressible de consommer la substance psychoactive en jeu quelles qu'en soient les conséquences (figure 8).

Goldstein RZ, Volkow ND ont ainsi montré dans leur étude une dysfonction généralisée du cortex préfrontal chez les toxicomanes. Pour eux la perturbation du cortex préfrontal dans la dépendance est à la base de la prise de drogue compulsive et de l'érosion du libre arbitre. Ils concluent que l'addiction peut être perçue comme une maladie neurologique du fait la perturbation du cortex préfrontal.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »



N. Volkow J. Clin. Invest 2003 ; 111 : 1444-1451

Figure 8 : le cerveau addict selon Volkow (source : CSAPA Nord de la Réunion, Pr Reynaud)

5.5. Quid de l'addiction sans substance ?

L'évolution de l'imagerie fonctionnelle a permis de démontrer que les addictions comportementales mettent en œuvre les mêmes mécanismes que les addictions avec substances, et des modifications cérébrales identiques, avec une altération du fonctionnement du système de récompense et du cortex préfrontal notamment.

L'étude de Lin F, Zhou Y, Du Y menée en 2014 sur des étudiants chinois a démontré l'association entre l'addiction à Internet et une altération des circuits corticostriataux impliqués dans l'affectif et le traitement de la motivation et le contrôle cognitif, et a conclu que l'addiction à Internet partage des mécanismes similaires à ceux de la toxicomanie et à d'autres troubles du contrôle des impulsions.

Toujours en Chine Liu M, Luo J ont mis en évidence en 2015 que la dopamine joue un rôle important dans le développement et la maintenance de l'addiction à Internet.

Parmi les autres addictions comportementales, une autre étude (16) a montré une modification du fonctionnement cérébral dans les mêmes régions chez les joueurs pathologiques soumis à une stimulation cognitive en lien avec le jeu, que chez des individus dépendants à la cocaïne et exposés à des indices liés à la cocaïne.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

6- Mécanismes et aspects psychosociaux de la dépendance

Pour les théoriciens des modèles psychosociaux ou biopsychosociaux, les comportements addictifs ne peuvent pas se concevoir et s'expliquer sous le seul angle pharmacologique, mais doivent aussi être envisagés sous celui de la personnalité dans son contexte socio-environnemental.

Les facteurs d'apparition et de gravité d'une addiction sont ainsi liés au produit, à la personnalité et à l'environnement. Il s'agit dès lors d'une interaction entre un individu, un produit et ses caractéristiques (tant au niveau pharmacologique qu'au niveau des conséquences médicales et sociales, avec une certaine représentation sociale), et un contexte socio-environnemental (figure 9).

Pour le psychologue américain Stanton Peele l'addiction est un ajustement de l'individu à son environnement. Certaines personnes deviennent dépendantes d'une expérience et non pas d'une substance chimique. La conduite addictive a une fonction d'évitement de situations anxiogènes créées par la société. Le caractère répétitif de la conduite addictive, son déroulement prévisible car maintes fois vécues comblerait l'incertitude des relations humaines, l'incertitude dans les interactions entre l'individu et la société ; incertitude source d'anxiété.

Selon le modèle de Peele, les dimensions sociales et culturelles dans lesquelles évolue l'individu sont au premier plan dans le développement de l'addiction. L'addiction sert à apaiser une détresse sociale, un mal de vivre, dans une société où il se sent inadapté. C'est une stratégie pour faire face à un sentiment d'échec, pour fuir le doute de réussite personnelle et sociale. Dans un même temps la conduite addictive diminue le sentiment d'estime de soi, augmente le sentiment de culpabilité et d'inadaptation sociale, ce qui pousse à répéter le comportement addictif afin d'apaiser cette vision négative. Le comportement addictif va permettre d'organiser et de remplir la vie de l'individu, comportement déjà connu donc réconfortant. Toute situation de stress, de conflit, d'isolement social à une période difficile de la vie va être un facteur précipitant vers l'addiction. A

contrario pour Peele les valeurs protectrices face à l'addiction sont le contrôle de soi, l'estime de soi, la possibilité de s'accomplir, de développer des compétences. Son accomplissement dans la société peut permettre à l'individu d'échapper à l'addiction qui perd ainsi son caractère inéluctable.

Marvin Zuckerman, quant à lui, a tenté dès 1964 une approche biopsychologique de l'addiction centrée sur la recherche de sensations. Il a défini les caractéristiques du trait de personnalité lié à la recherche de sensation. Zuckerman établit un lien entre les phénomènes d'activation psychique et la recherche de sensations, qui correspondent à un besoin d'expériences nouvelles, variées et intenses, consistant à prendre des risques physiques et sociaux dans le but d'obtenir un niveau optimal d'activation cérébrale et de maintenir ce niveau. La prise de substances psychoactives, ou l'accomplissement de comportement à risques, a pour but de ressentir de nouvelles sensations. Il existe une corrélation entre le trait de personnalité lié à la recherche de sensations et la consommation de drogues, de tabac ou d'alcool ainsi que chez les joueurs pathologiques et les addicts sexuels.

Les modèles sont nombreux pour tenter d'expliquer et de comprendre le phénomène d'addiction, et le modèle trivarié du psychiatre français Claude Olivenstein permet d'appréhender l'approche médicale, psychologique et sociologique. C'est un modèle biopsychosocial. Selon Olivenstein (19) « La toxicomanie surgit à un triple carrefour : celui d'un produit, d'un moment socioculturel et d'une personnalité. Ce sont là trois dimensions également constitutives. »

Le contexte y est mis en évidence et est constitué par tous les aspects socio-environnementaux influençant directement ou indirectement la consommation : aspects culturels, législatifs, environnementaux. Dans ce cadre, la pression du groupe, de l'environnement de travail, la valorisation de l'usage dans un groupe particulier ou au niveau de la société, l'usage social et festif ou solitaire peuvent être pris en compte pour saisir le sens de la consommation d'une personne.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

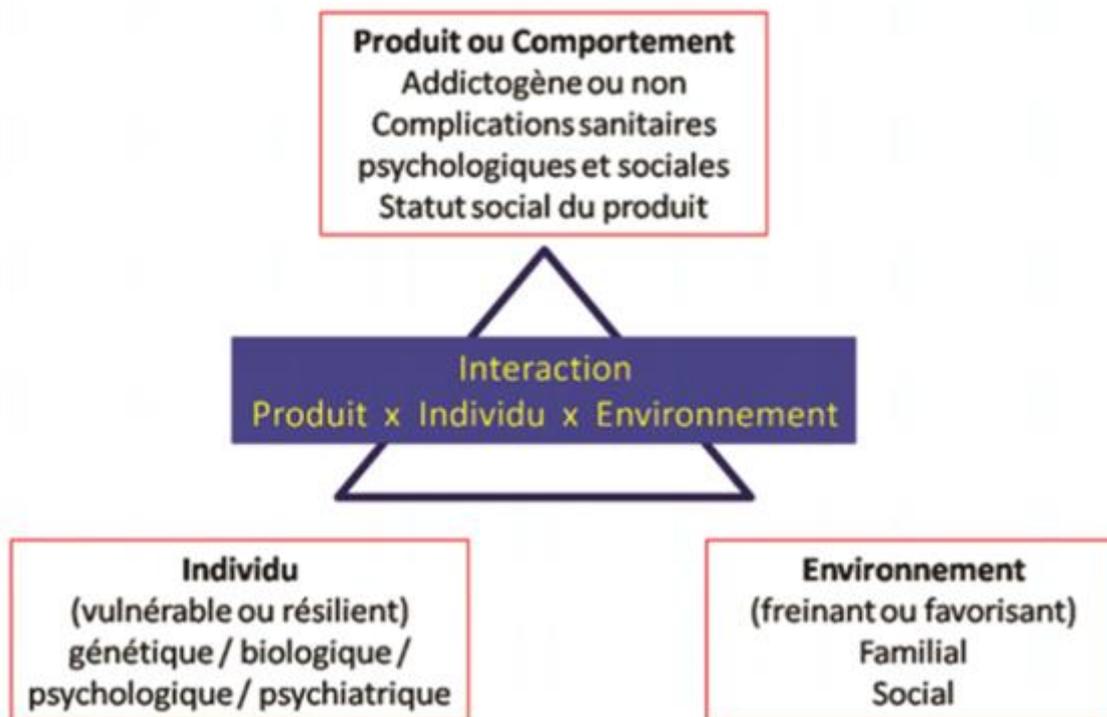


Figure 9 : interactions entre un individu un produit et un contexte socio-environnemental

Les facteurs de risque d'entrée dans l'addiction sont donc de trois ordres comme nous allons le voir ci-dessous.

7. Facteurs de risque

7.1. Facteurs individuels

Dans les facteurs de risque individuels de développer une addiction les individus ne sont pas tous égaux et sont plus ou moins vulnérables. On retrouve ainsi :

- Les traits de personnalité et le tempérament :

- Faible estime de soi, timidité.
- Difficulté à faire face à des situations, à établir des relations stables et satisfaisantes, personnalité évitante.
- Trait de personnalité lié à la recherche de sensations, avec faible évitement du danger et recherche de nouveautés.

- Faibles activités attentionnelles, états d'hyperactivité, forte impulsivité.
- Réactions émotionnelles excessives, sensible au stress.

- Les comorbidités psychiatriques :

- Troubles psychopathologiques durant l'enfance et l'adolescence tels que instabilité, intolérance aux frustrations, agressivité, impulsivité, conduites antisociales.
- Syndrome anxio dépressif, troubles anxieux, troubles de l'humeur.
- Personnalité état limite.
- Personnalité sociopathique.
- Troubles obsessionnels compulsifs, troubles des conduites.
- Troubles de déficit de l'attention / hyperactivité.
- Troubles des conduites alimentaires

- La notion de facteurs génétiques :

L'héritabilité est généralement estimée entre 40 et 60% pour les troubles addictifs. L'addiction a une hérédité multigénique. Elle se déclare lorsqu'une combinaison d'allèles spécifiques de vulnérabilité rencontre des facteurs environnementaux propices.

Ainsi une personne dépendante à une substance a sept fois plus de risque de devenir dépendant à une autre substance qu'une personne non dépendante. Une personne ayant un antécédent familial d'alcoolisme a trois fois plus de risque de développer une addiction à l'alcool mais aussi à d'autres produits.

Il en est de même pour les addictions comportementales. Les joueurs pathologiques sont 60% à fumer du tabac et 38% à consommer des drogues.

- La vulnérabilité de l'individu face au stress :

De grandes quantités de glucocorticoïdes sont sécrétées dans le cerveau lors de situation de stress ; quantités variables selon les individus et leur seuil de tolérance au stress qui est propre à chacun.

Ces hormones glucocorticoïdes rendent le cerveau plus sensible aux substances psychoactives.

Par ailleurs un stress précoce dans la vie de l'individu, dans l'enfance et même in utero, modifierait de manière définitive la sensibilité du cerveau aux substances psychoactives.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

7.2. Facteurs liés au produit ou au comportement

- Le type de substances : le risque addictif est variable selon la substance et son pouvoir addictif. Ainsi parmi les substances psychoactives les plus répandues le tabac et l'héroïne ont le plus fort pouvoir addictif, suivis par la cocaïne et l'alcool. La voie d'administration de la substance peut jouer un rôle également avec une certaine ritualisation de l'acte d'injection par exemple.

- La précocité de la consommation : plus le sujet expérimente et consomme tôt dans sa vie plus le risque addictif augmente, surtout si la consommation est régulière. Le système neurobiologique est immature chez le sujet jeune augmentant ainsi le risque d'addiction et de comorbidités psychiques et physiques.

- Les modalités de consommation :

La consommation auto-thérapeutique à la recherche d'un effet anxiolytique, antidépresseur, ou contre l'ennui est un facteur de risque car elle suggère une vulnérabilité psychopathologique chez le sujet.

La consommation à la recherche d'ivresse, de « défonce », à la recherche de sensations, d'anesthésie est également à risque, pouvant suggérer des traits de personnalité spécifiques.

La perte de contrôle est d'autant plus favorisée lors des polyconsommations, et lorsque l'intensité et la fréquence de celles-ci augmentent.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

7.3. Facteurs environnementaux

- L'environnement familial joue un rôle de par son fonctionnement et des habitudes de consommation au sein de la famille. L'intégration ou la marginalisation de la famille au sein de la société modifie les comportements. Ainsi une situation de départ défavorable sur le plan social telle une famille dysfonctionnelle, des problèmes d'addiction dans la famille vont augmenter les risques d'addiction pour un sujet de cette famille. L'absence d'un lien fort entre les jeunes et leurs parents, une carence éducative, l'échec scolaire et l'absence d'investissement parental constituent également un risque chez le sujet jeune.

- La société et la représentation qu'elle a d'une substance psychoactive, induit également le fait que cette dernière soit légale ou non, plus ou moins disponible. S'en rapproche la banalisation du produit ou du comportement, et sa valorisation par les pairs.

Le rapport de l'individu et de ses pairs à la société peut définir le produit comme un acte de révolte ou de marginalisation. Le faible niveau de cohésion sociale et le manque de contrôle social est un facteur aggravant.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

8. L'adolescence, période à risque

L'adolescence correspond à la période du passage de l'enfance à l'âge adulte et constitue pour la société une réponse à la puberté. Il est admis que l'adolescence débute aux alentours de 12 ans pour finir vers 18 20 ans. Pour l'OMS l'adolescence va de 10 à 19 ans.

Cette période apparaît comme à risque d'addictions, de comportements à risques du fait d'une plus grande vulnérabilité du sujet adolescent. En effet l'adolescence est une étape charnière, de bouleversements hormonaux, physiques psychiques et sociaux, grande source d'angoisse et de mal être. Le comportement addictif va parfois servir d'auto médication pour soulager les tensions internes et les contradictions internes accentuées à cette période.

Par conséquent, l'adolescent va être pris entre son désir d'autonomie, de liberté, de découverte et de conquête du monde d'une part, et son besoin affectif de la part de ses proches, de ses pairs, de la reconnaissance de ceux-ci et son besoin d'appartenance à un groupe d'autre part, sans oublier la dépendance financière et le confort matériel vis à vis de la famille. L'adolescent est donc pris entre une volonté d'indépendance et une dépendance affective et matérielle ; source de conflits et de sentiment d'insécurité interne.

La plupart des adolescents affronte cette période de recherche de Soi, d'affirmation de leur personnalité sans heurt, mais pour d'autres la situation est plus problématique et cette contradiction entre désir d'autonomie et dépendance de fait devient insoutenable. L'addiction peut alors apparaître comme la solution à leurs problèmes et soulager cette tension interne qui les envahit, par des comportements qu'ils pensent maîtriser. L'adolescence est aussi une période où l'estime de soi est mise à rude épreuve de par une transformation corporelle et une sexualisation que le sujet ne choisit pas mais qui s'imposent à lui.

L'adolescent est un individu sur la brèche, déstabilisé donc plus vulnérable aux aléas environnementaux et aux influences sociales bénéfiques pour lui ou néfastes. Il doit construire sa personnalité, éprouver les limites de son corps et celles de ses proches, trouver sa place dans la société, abandonner le statut d'enfant roi pour celui de futur adulte avec des responsabilités et suscitant des attentes. Il sera plus susceptible d'adopter des comportements à risques, pour se tester et aussi pour s'affirmer et provoquer une réponse. D'autres adolescents se sentent incapables de répondre aux attentes placées en eux et la pression de l'entourage voir de la société en est trop lourde. Ils peuvent alors chercher la fuite, et l'apaisement dans des mondes virtuels de drogues ou de comportement à risques avec marginalisation.

Par ailleurs le cerveau adolescent est encore en construction. Le système de contrôle des impulsions est immature et les circuits cérébraux dévolus au contrôle des impulsions ne seront définitifs qu'à l'entrée à l'âge adulte. Il est donc normal qu'un adolescent soit impulsif et ait du mal à se contrôler ; sans que cela ne soit qualifié de comportement addictif. Cependant cette immaturité cérébrale et cette

difficulté au contrôle des impulsions représentent une vulnérabilité supplémentaire, surtout s'il s'agit de substances ou d'activités addictogènes.

Parfois cette période constitue une véritable crise d'adolescence pathologique lorsque les carences affectives et éducatives de l'entourage ne permettent pas l'écoute, le rôle de guide, l'apport d'affection encore plus nécessaire lors de cette période de profondes instabilités. L'adolescent s'installe alors dans une passivité avec de possibles complications psychiatriques qui vont s'installer, ou alors la souffrance qu'il endure le conduit à des réactions violentes, à des passages à l'acte, et parfois à la prise de substances psychoactives de manière répétée.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

Chapitre 4 :
De l'émergence de l'addiction à Internet à nos jours

1. Apparition et développement d'Internet

L'apparition d'Internet n'a été rendue possible tout d'abord que par l'apparition de l'outil informatique, son développement puis sa démocratisation. Cet outil informatique s'est ensuite « connecté ». Le premier ordinateur individuel fût inventé en 1973 par un Français, François Gernelle, directeur de recherche, en réponse à une commande de l'INRA. Cet ordinateur ne comportait ni clavier ni écran et était uniquement destiné à des travaux de recherche agricole. Apple, Commodore International et Tandy, en 1977 fabriquèrent les premiers ordinateurs à usage personnel, néanmoins encore onéreux et peu pratiques. IBM sortit son PC en 1981 puis Apple son Macintosh en 1984, début d'une progressive démocratisation et engouement pour l'outil informatique qui n'allait plus se démentir.

Les premières mises en réseau d'ordinateurs se sont développées dans les universités américaines au milieu des années 1970, pour relier des ordinateurs entre eux sur un même site, afin d'échanger des données. Puis les mises en réseau s'effectuèrent entre sites différents comme le réseau ARPANET (Advanced Research Project Agency Network) développé à la base à des fins militaires. En 1974 est créé un unique protocole de transfert de données, le TCP/IP, qui se généralisera et permet la connexion des réseaux entre eux. ARPANET prend alors son essor avec un volet militaire d'une part et un volet universitaire d'autre part. En 1983 l'interconnexion entre les réseaux du monde grâce au protocole TCP/IP constitue le véritable acte de naissance d'Internet. Internet désigne l'idée d' « interconnected network » ou de « inter-networking », c'est à dire la possibilité de faire connecter différents réseaux entre eux, privés et publics du monde entier. La commercialisation d'Internet a lieu en 1987 avec son apparition dans les foyers grâce à des routeurs permettant de relier tous les réseaux entre eux pour en former un réseau global. Internet est ainsi un système mondial d'interconnexion de millions de réseaux informatiques, gérés par des structures publiques ou privées, à des fins commerciales, universitaires ou gouvernementales.

En 1991 le CERN crée le Web, qui signifie « toile » en Français. Il s'agit d'un protocole de mise en ligne des informations sous forme de pages reliées entre elles par des hyperliens, et permettant de naviguer par un simple clic d'un document, ou d'une page, à un autre. Le web ou World Wide Web se présente comme un ensemble de pages, comportant du texte, des images et des liens. Ces pages ont chacune leur adresse, adresse URL pour « Uniform Resource Locator

» et sont accessibles via le protocole HTTP pour « Hypertext Transfer Protocol. Le web constitue l'aspect le plus connu d'Internet et s'appuie sur des moteurs de recherche qui permettent de trouver l'information sans disposer de l'adresse URL précise. Cette étape accélère l'essor de l'utilisation d'Internet avec Windows qui permet une démocratisation plus importante surtout à partir de 1995 grâce à Windows95 facilitant l'interface ordinateur/utilisateur, et avec l'émergence du commerce électronique à partir de 1997 et des différents usages d'Internet.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

2. Génération Internet et Internet mobile

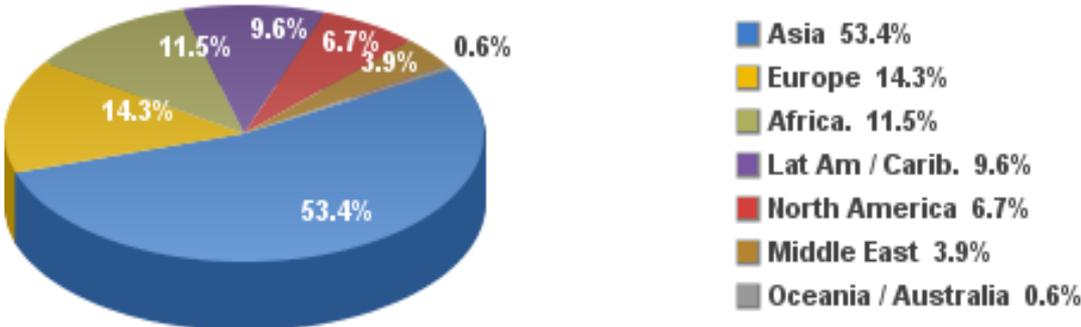
Nous l'avons vu, le développement de l'ordinateur a permis la création et l'essor d'Internet qui est devenu omniprésent au fur et à mesure des nouvelles générations d'individus qui ont découvert et appréhender ce nouvel outil pour les plus âgés, ou qui ont grandi avec pour les plus jeunes. Le développement des nouvelles technologies a accéléré l'expansion d'Internet avec les ordinateurs portables, puis les téléphones mobiles dont les smartphones, et les tablettes qui ont permis l'accessibilité à Internet depuis presque partout à n'importe quel moment, via les fournisseurs d'accès à Internet et les opérateurs de réseaux mobiles, créant un « Internet mobile ». D'une consommation réservée au domicile, aux lieux universitaires ou aux cybercafés, l'individu est ainsi passé à une consommation effrénée et à volonté d'Internet, notamment dans la population adolescente, surtout donc à l'expansion des smartphones. Un smartphone désigne un téléphone portable multifonctions qui a la capacité de naviguer sur Internet, lire des musiques et des films, équipé d'une puce GPS, d'un appareil photo, d'un écran tactile, qui peut évoluer avec le temps à l'aide de mises à jour, et qui a la capacité de télécharger et installer de nouvelles applications. Il sert d'assistant personnel et comporte les fonctions d'un ordinateur portable.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

3. Quelques chiffres

Selon Internet World Stats le monde compte, En 31 Mars 2021, 5 168 780 607 internautes avec des répartitions et des pénétrations variables selon les zones géographiques (figures 10 et 11).

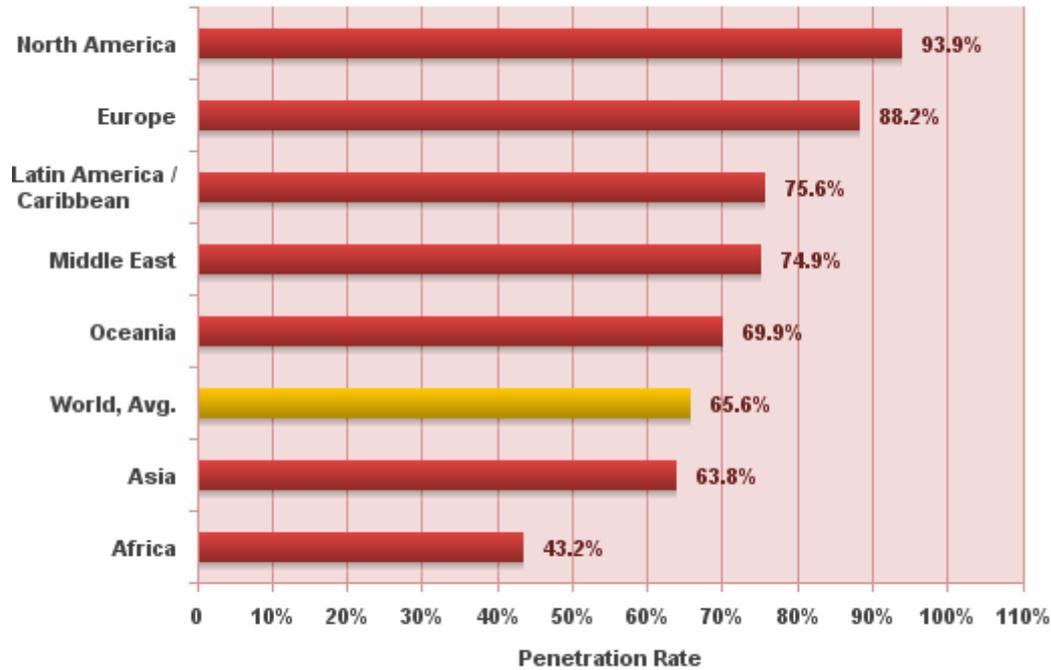
Internet Users Distribution in the World - 2021



Source: Internet World Stats - www.internetworldstats.com/stats.htm
Basis: 5,168,780,607 Internet users in March 31, 2021
Copyright © 2021, Miniwatts Marketing Group

Figure 10 : Répartition du nombre d'internautes dans le monde en mars 2021

Internet World Penetration Rates by Geographic Regions - 2021



Source: Internet World Stats - www.internetworldstats.com/stats.htm
Penetration Rates are based on a world population of 7,875,765,587
and 5,168,780,607 estimated Internet users in March 31, 2021.
Copyright © 2021, Miniwatts Marketing Group

Figure 11 : Taux de pénétration de l'usage d'Internet dans le monde en 31 mars 2021

NOMBRE D'UTILISATEURS FACEBOOK EN AFRIQUE 2016

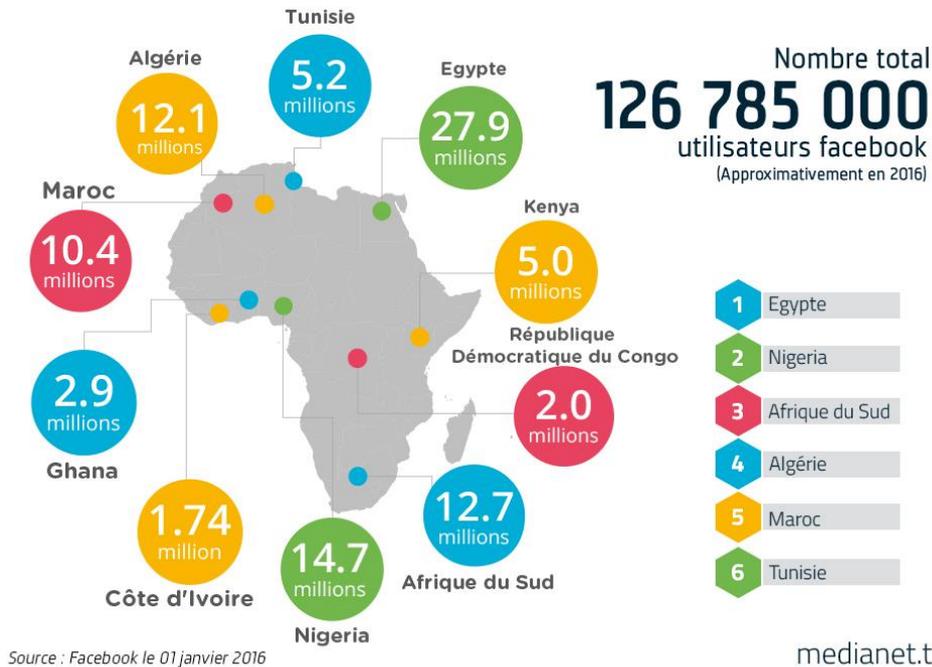


Figure 12 : Classement des pays africains en fonction du nombre d'utilisateurs Facebook

Source https://ajo-fr.org/derniers-articles/facebook-linkedin-reseaux-sociaux-plus-utilises-jeunes-nord-de-lafrique_06/2021

Le MEDIANET recense 126 785 000 nombre total utilisateurs Facebook en Afrique.

Le fait marquant de ces dernières années est l'augmentation importante et constante de l'usage d'Internet via les téléphones mobiles.

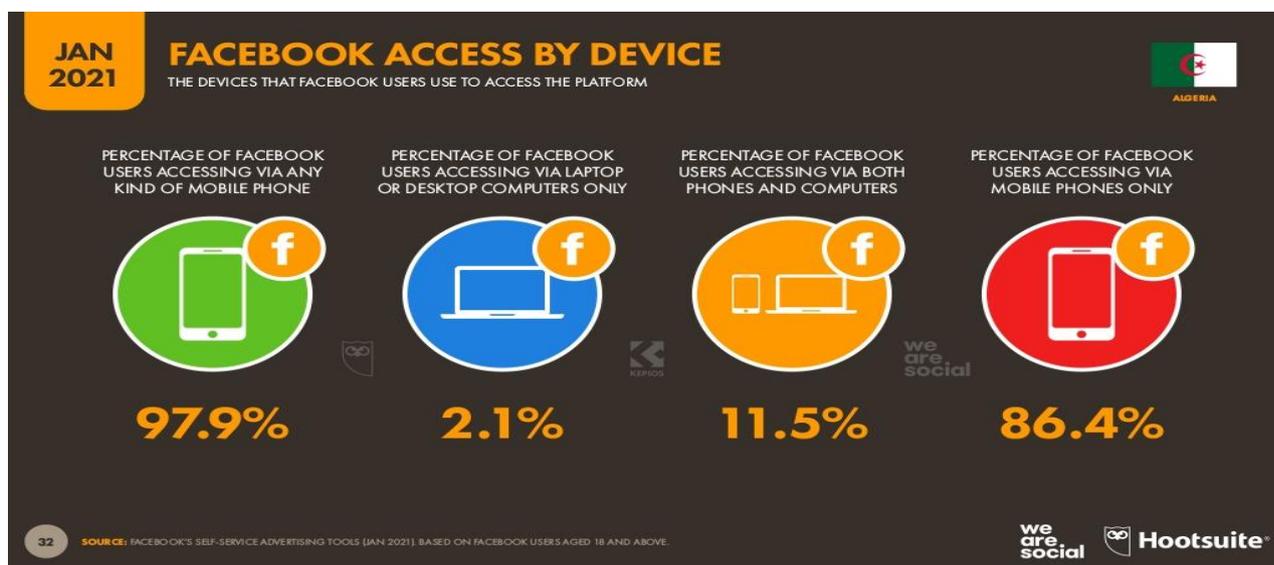


Figure 13 accès à Facebook par appareils

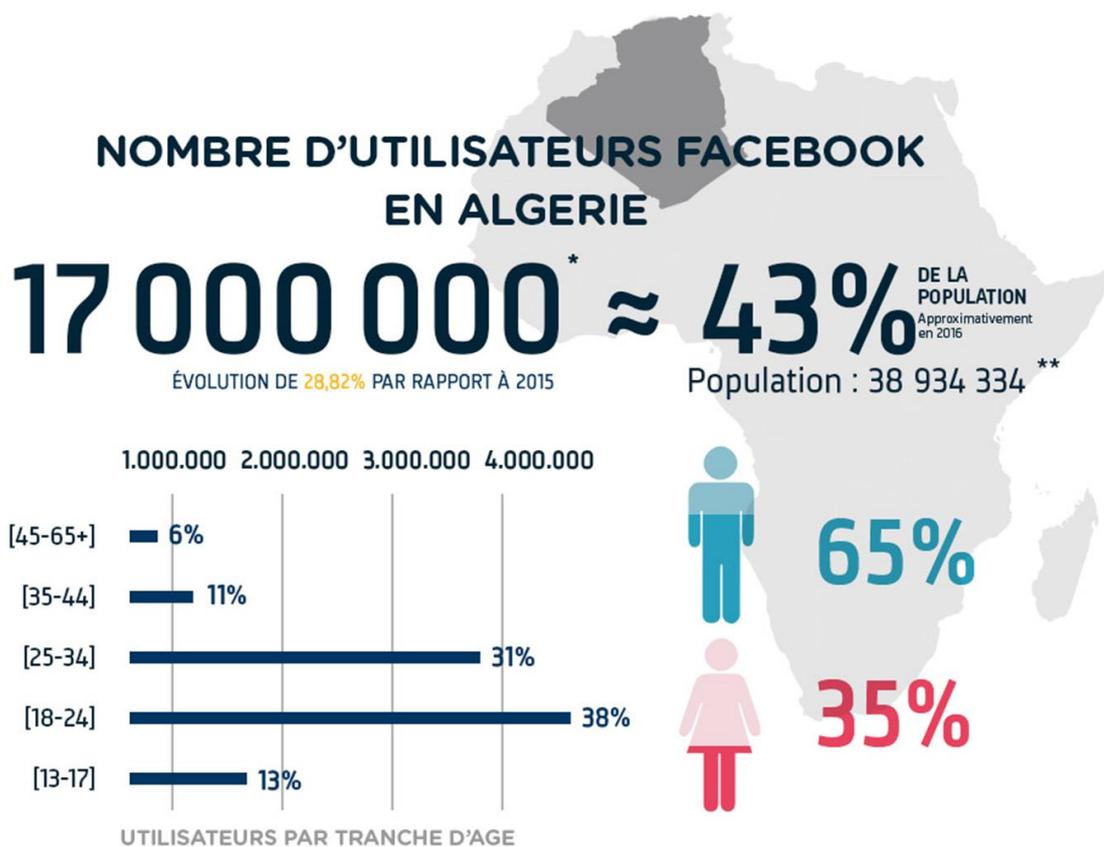
Source <https://www.echoroukonline.com/voici-le-nombre-dutilisateurs-des-reseaux-sociaux-en-algerie-06/2021>

Utilisateurs de Facebook :

Pour ce qui est des utilisateurs de Facebook, 97.9% des Algériens accèdent à ce réseau social via n'importe quel téléphone mobile (smartphones, tablettes...), 2.1% à travers des PC portables et PC de bureau, et 11.5% (via smartphone et PC) et 86.4% via le téléphone portable.

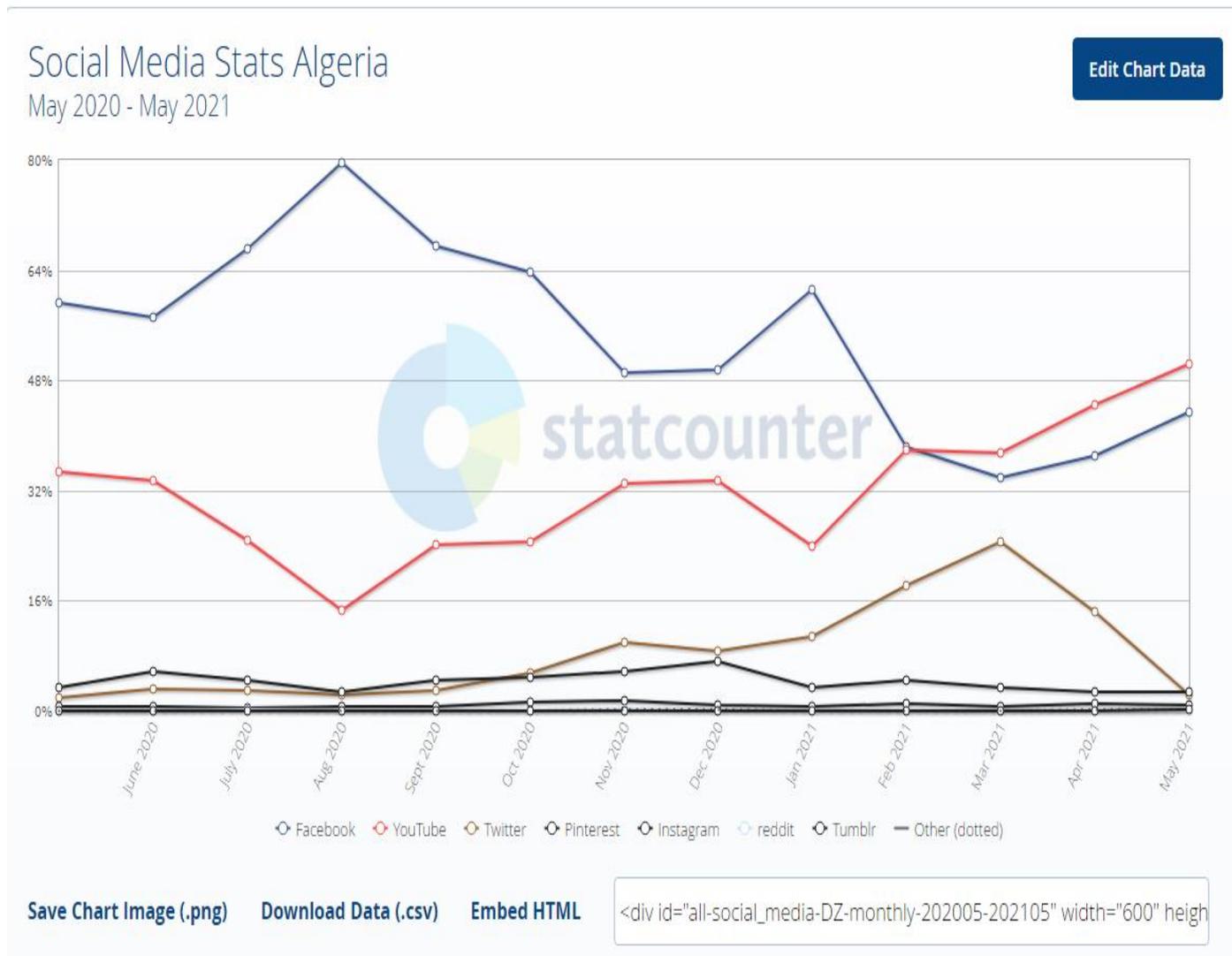
3.1. Chez les adolescents

La tranche d'âges de [18_24] est les plus nombreux à se connecter quotidiennement à Internet (figure 14), et plus nombreux à le faire depuis un téléphone mobile que la population générale.



<https://geekyalgeria.com/lalgerie-est-le-2e-pays-africain-plus-connecte-sur-facebook/> 06/2021

Figure 14 utilisateurs Facebook répartitions par tranche d'Age



<https://gs.statcounter.com/social-media-stats/all/algeria> 06/2021

Figure 15 : Classement des différents réseaux sociaux et services de discussion instantanée en Algérie

3.2 Utilisations d'Internet

Les possibilités qu'offre Internet sont nombreuses, à la fois ludiques et professionnelles, en passant par le côté utilitaire. Il s'agit d'un outil fascinant tant en terme de recherche d'informations que de sociabilisation et d'ouverture sur le monde.

3.3 Réseaux sociaux, blogs et forums.

Ces trois types d'usage font partie de ce qui est appelé la communication asynchrone.

Le réseau social ou « service de réseautage social en ligne », « social networking » en Anglais, est le plus complet en terme d'usages. Il compte près de 2,31 milliards d'utilisateurs actifs en janvier 2016 en augmentation de 10% sur un an. Il consiste en un site Internet qui permet aux internautes de se créer une page personnelle afin de partager et d'échanger des informations sous forme de textes, de photos, de vidéos avec une communauté d'amis ou de connaissances ou tout simplement avec des personnes possédant des centres d'intérêts communs. Ils possèdent souvent des outils de communication collective tel que les « chats », auxquels cas ils englobent la communication synchrone également, des espaces de partage d'activités collectives comme des événements particuliers, et des espaces dédiés aux jeux en ligne pour certains. Ils servent de plus en plus de véritables portails web, que ce soit pour s'informer de l'actualité, ou à des fins commerciales de sites d'achats en ligne. Ces réseaux sont en général dédiés à un usage spécifique : réseautage ludique, sites de rencontres, sites dédiés à l'univers professionnel par exemple.

Les réseaux sociaux englobent donc toute une palette d'activités virtuelles plus ou moins en rapport avec l'univers réel du sujet, avec de multiples buts. Ils représentent un outil majeur de sociabilisation pour les adolescents, avec une prédominance féminine, qui restent en contact avec leurs amis réels, s'approprient un espace de liberté avec la possibilité de s'informer, de découvrir et d'approfondir de multiples domaines à l'image du web, de sympathiser avec d'autres individus du monde entier.

Les plus connus sont (figure 15) :

- **Facebook** : qui regroupe tous les usages cités ci-dessus dont le partage de textes, de photos, de vidéos sur une page personnelle dont il est possible de paramétrer la confidentialité. Le sujet peut suivre les actualités dès ses contacts désignés comme « amis », les pages de ses centres d'intérêts. Il peut organiser et suivre des événements, discuter instantanément avec un ou plusieurs amis via « Facebook Messenger » qui est une application de « chat », jouer, faire des achats. Facebook a été créé par Mark Zuckerberg alors étudiant à l'Université de Harvard et conçu comme un réseau fermé pour les étudiants de cette seule université, puis accessible aux autres universités américaines et accessible à tous depuis 2006. Son succès fût fulgurant et sa croissance continue avec 1,55 milliard d'utilisateurs actifs en janvier 2016

- **Instagram** : réseau basé sur le partage de photos ou de courtes vidéos, conçu préférentiellement pour un usage sur smartphone.

- **Snapchat** : réseau permettant aux utilisateurs d'échanger des photos et des vidéos d'une durée limitée, et de chatter, également pour un usage sur des smartphones.

- **YouTube** : réseau qui permet de publier et de partager des vidéos et aux utilisateurs d'interagir en eux.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

4. Premières notions de l'addiction à Internet

Le début de l'addiction à Internet, ou cyberaddiction, est très hasardeux. Ce fût à l'origine une plaisanterie lancée en 1995 par le Docteur Ivan Goldberg sur un forum intitulé « La psychologie de l'Internet » et fréquenté principalement par des psychiatres américains. Il voulait dénoncer la rigidité du DSM et inventa une « Internet Addiction Disorder » en reprenant et adaptant les critères diagnostiques de la toxicomanie du DSM-IV.

La classification se présentait ainsi :

"Troubles dus à la dépendance à Internet : critères diagnostiques.

Modèle de mauvais usage d'Internet conduisant à une détresse cliniquement significative se manifestant par trois ou plus des items suivants, apparaissant à n'importe quel moment dans un intervalle de douze mois.

I – Tolérance, définie par l'un des items suivants :

A- Besoin d'augmenter le temps passé sur Internet pour obtenir satisfaction.

B- Diminution marquée des effets lors d'une utilisation continue pour une période d'intervalle égal.

II – Etat de manque se manifestant par l'un des items suivants :

A- Le syndrome d'état de manque caractéristique :

B- A l'arrêt ou à la réduction d'une utilisation prolongée d'Internet,

2. Avoir deux (ou plus) des items suivants, apparaissant quelques jours après le critère 1.

a) Agitation psychomotrice

b) Anxiété

c) Pensées obsédantes concernant ce qui se passe sur Internet

d) Mouvements volontaires ou involontaires de tapotement des doigts

3. Les symptômes du critère de diminution ou de détresse dans le fonctionnement social, occupationnel ou tout autre secteur

B- L'utilisation d'Internet ou d'un service similaire en ligne est en mesure d'effacer ou d'éviter les symptômes du syndrome de manque.

III- L'utilisation d'Internet dure, presque toujours, plus longtemps et est plus souvent réalisée que dans l'intention initiale.

IV- Il existe un désir permanent, ou des efforts sans succès, d'arrêter la connexion ou de contrôler l'usage d'Internet.

V- Une grande partie de son temps libre est passée dans des activités concernant l'usage d'Internet.

VI- Abandon des activités sociales, occupationnelles ou récréatives au profit de l'utilisation d'Internet.

VII- Utilisation continue d'Internet en dépit de la sensation d'avoir des problèmes récurrents de nature sociale, professionnelle, physique ou psychologique. »

On notera un item teinté d'humour : « Mouvements volontaires ou involontaires de tapotement des doigts » qui voulaient insister sur le caractère dérisoire de cette classification.

A sa grande surprise, de nombreux internautes se reconnurent dans ses critères. Le mouvement était lancé et la notion d'addiction à Internet se répandit à travers Internet et les autres médias, notamment grâce à plusieurs auteurs dont Kimberly

Young et David Greenfield qui reprirent et adaptèrent le concept jusqu'à aller créer des cliniques en ligne.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

5. Critères diagnostiques de l'addiction à Internet

5.1. Critères diagnostiques de Young 1996

La psychologue américaine Kimberly Young fût une des premières à s'emparer du sujet et présenta le concept d'addiction à Internet en 1996 lors du congrès de l'American Psychological Association, APA, à Toronto dans son sujet "Internet addiction : the emergence of a new disorder "

Elle pose les bases de la définition de l'addiction à Internet, qu'elle rapproche du jeu pathologique, et la définit comme une nouvelle maladie mentale caractérisée par la difficulté à contrôler ses impulsions, l'incapacité à se déconnecter d'Internet, et dont le tableau clinique est assimilable au jeu compulsif. Devant l'absence de classification de la dépendance à Internet dans le DSM-IV, elle adapte les critères diagnostiques du jeu pathologique du DSM-IV, en enlevant les trois items correspondant au jeu pathologique et en ajoutant un item.

Elle propose ainsi une grille pour laquelle au moins cinq symptômes doivent être présents pour permettre le diagnostic de cyberaddiction (tableau 6).

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

Critères diagnostiques de Young

Doit présenter 5 symptômes ou plus parmi les suivants :

1. préoccupé par Internet (ex. : préoccupation par la remémoration de sessions en ligne passées ou par la prévision de sessions en ligne, à venir)
2. besoin d'utiliser Internet de plus en plus longtemps afin d'être satisfait
3. efforts répétés mais infructueux pour contrôler, réduire ou arrêter l'utilisation d'Internet
4. agitation ou irritabilité lors des tentatives de réduction ou d'arrêt de l'utilisation d'Internet
5. demeure en ligne plus longtemps que prévu
6. met en danger ou risque de perdre une relation affective importante, un emploi ou des possibilités d'étude ou de carrière à cause d'Internet
7. ment à sa famille, à son thérapeute ou à d'autres pour dissimuler l'ampleur réelle de son utilisation d'Internet
8. utilise Internet pour échapper aux difficultés ou pour soulager une humeur

Tableau 6 : Les huit critères diagnostiques de l'addiction à Internet selon Young

Cette classification servira par la suite de base à d'autres auteurs pour proposer leurs propres grilles diagnostiques. Greenfield en 1999 élargit le questionnaire à 36 items tout en gardant les mêmes critères afin d'effectuer une grande enquête sur Internet à la suite d'un reportage télévisé sur ABC News auquel plus de 17 000 personnes répondirent. En 2001 Beard et Wolf reprennent les critères diagnostiques de Young mais décident que les cinq premiers critères et l'un des trois derniers doivent être présents pour définir une addiction à Internet, proposant ainsi une vision moins large de cette addiction.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

5.2. Critères de Shapira et al 2003

Shapira et al proposent des critères plus généraux pour définir l'usage problématique à Internet, terme qu'ils préfèrent à celui d'addiction à Internet. Ils proposèrent alors de les inclure dans le futur DSM5 (tableau 7). Par ailleurs ils

intègrent dans leurs critères la présence d'au moins une difficulté fonctionnelle, jugeant que l'utilisation d'Internet a une plus grande acceptabilité sociale et que par conséquent les symptômes directement en rapport à l'utilisation d'Internet ne sont pas suffisants.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

Critères diagnostiques de Shapira et al
<p>A. Préoccupation mal adaptée face à l'usage de l'Internet comme indiquée par au moins un des symptômes suivants :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Préoccupations face à l'usage d'Internet qui sont vécues comme irrésistibles. 2. Usage excessif d'Internet pour des périodes de temps plus longues que prévu. <p>B. L'usage de l'Internet ou des préoccupations face à son usage, causant soit une détresse psychologique cliniquement significative, soit des problèmes dans les sphères sociales, occupationnelles, ou dans d'autres sphères de fonctionnement.</p> <p>C. L'usage excessif d'Internet ne survient pas exclusivement dans des périodes d'hypomanie ou de manie et n'est pas mieux expliqué par d'autres troubles de l'Axe I du DSM-IV.</p>

Tableau 7 : Critères diagnostiques de l'usage problématique d'Internet selon Shapira et al.

5.3. Critères diagnostiques de Ko et al 2005

Parmi d'autres classifications celle de Ko et al de 2005 est intéressante. Elle fait la synthèse entre la classification de Beard et Wolf, et celle de Shapira et al. Elle augmente donc le nombre de critères diagnostiques, au nombre de sept nécessairement présents pour valider une addiction à Internet et elle insiste également sur les difficultés fonctionnelles (tableau VIII). Le but consiste là aussi à prendre en compte une certaine acceptabilité sociale par rapport au jeu pathologique ou aux addictions avec substances.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

Critères diagnostiques de Ko et al

A. Présenter six symptômes ou plus parmi les suivants :

1. Préoccupé par Internet
2. Échecs répétés pour résister à l'impulsion d'utiliser Internet
3. Tolérance : augmentation marquée de la durée d'utilisation de l'Internet pour obtenir une satisfaction
4. Sevrage qui se manifeste par :
 - a) Symptômes d'humeur dysphorique, d'anxiété, d'irritabilité et d'ennui lorsque privé d'Internet
 - b) Utilisation d'Internet pour calmer ou éviter les symptômes de sevrage
5. Usage d'Internet pour une période de temps plus longue que prévue
6. Désir persistant et/ou échecs répétés pour cesser ou réduire l'usage d'Internet
7. Durée excessive du temps passé sur Internet
8. Effort excessif pour obtenir l'accès à Internet
9. Usage excessif d'Internet malgré la connaissance d'un problème physique ou psychologique, persistant et récurrent, pouvant être causé ou exacerbé par l'usage d'Internet

B. Difficulté fonctionnelle ; un des symptômes suivants doit être présent :

1. Négligence des obligations scolaires ou familiales ou professionnelles à cause d'un usage répété d'Internet
2. Problème dans les relations sociales
3. Violation des règlements de l'école ou des lois à cause de l'usage d'Internet

C. La cyberdépendance ne doit pas être mieux expliquée par un trouble psychotique ou un trouble bipolaire de type I.

Tableau 8 : Critères diagnostiques de la cyberdépendance selon Ko et al

5.4. Place dans le DSM5 et le CIM-10

Malgré la multiplication des études sur l'utilisation d'Internet et les tentatives de description de critères diagnostiques, il n'existe toujours pas de consensus sur l'existence nosologique de l'addiction à Internet au niveau international. Ni le CIM-10 ni le DSM5 ne la reconnaissent dans leur classification, et il n'existe aucune définition consensuelle d'une addiction ou d'un usage pathologique d'Internet. Ceci peut s'expliquer par la difficulté d'établir une frontière entre le pathologique et le normal. A partir de quand devient-on dépendant à Internet ? Qu'est-ce qui fait qu'un usage devient pathologique ?

Or ce n'est pas parce qu'un trouble n'a pas d'existence nosologique qu'il n'existe pas dans la réalité, que des individus n'en souffrent pas. Et c'est précisément cette souffrance qui doit signer l'addiction et qui amène le sujet à consulter, et le médecin à le soigner. Il n'y a pas d'addiction sans souffrance.

Parmi toutes les grilles diagnostiques qui ont été développées, les notions des critères diagnostiques de l'addiction comportementale de Griffiths s'y retrouvent : la perte de contrôle avec la prédominance, les symptômes de manque, les symptômes de sevrage avec des modifications d'humeur, la tolérance, des conflits relationnels, la rechute

Néanmoins le jeu sur Internet figure en section 3 (section annexe) du DSM5. Pour des fins de recherche, et non de diagnostic clinique, des critères concernant le jeu sur Internet sont proposés, définis sur le modèle des critères d'addiction à une substance.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. fahal-01931910 »

6. Différents modèles et types d'addiction à Internet

Certains auteurs ont tenté de préciser l'addiction à Internet selon des modes d'utilisation ou des profils psychopathologiques des utilisateurs.

6.1. Classification de Young

Young classe en 1996 l'addiction à Internet en cinq sous catégories par ordre d'usage décroissant selon le contexte de l'époque ; les réseaux sociaux en ligne n'existant pas, des messageries instantanées peu évoluées, peu ou pas d'Internet mobile, un débit du réseau Internet assez faible limitant le surf d'une page à l'autre, des jeux en ligne au graphisme et à la sophistication moins fascinants.

A cette époque elle distingue donc :

- L'addiction à la cybersexualité, avec d'une part l'addiction à la cyberpornographie consistant à regarder, télécharger ou acheter de la pornographie en ligne, et d'autre part l'addiction à une cyberactivité sexuelle consistant à participer à des activités à caractère sexuel en ligne à l'aide de messageries instantanées et/ou de webcam.

- L'addiction aux cyber-relations c'est à dire à l'ensemble des moyens de communication synchrone comme les messageries instantanées, ou asynchrone comme les forums de discussion ou les e-mails. Peuvent s'y inclure actuellement l'addiction aux réseaux sociaux et bien entendu aux sites et applications de rencontres en ligne.
- Les compulsions sur Internet dont celles aux jeux de hasard et d'argent en ligne, aux achats et enchères en ligne, à la bourse en ligne.
- La recherche compulsive d'informations correspondant à une dépendance liée à la recherche constante d'informations. Les personnes atteintes de cette forme de dépendance passent la majorité de leur temps à rechercher et à organiser les informations, à se tenir informer des dernières actualités, ou lorsqu'il s'agit d'un domaine précis à en rechercher toutes les informations et à les classer.
- L'addiction aux jeux vidéo en ligne.

A ces cinq sous catégories peut s'ajouter l'addiction à l'ordinateur et au domaine informatique en général, étudiée avant l'apparition et le développement d'Internet. Cette addiction avait déjà été notifiée au tout début de l'apparition des ordinateurs par Shotton (38) pour qualifier les personnes totalement accaparées par l'outil informatique, par leur activité de programmation avec l'apparition de dysfonctionnement social et familial.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

6.2. Modèle cognitivo-comportemental de Davis

Davis, qui parle d'usage pathologique à Internet plutôt que d'addiction, fait dans son modèle cognitivo-comportemental une distinction entre :

- Les usages pathologiques spécifiques d'Internet (UPSI) qui sont spécifiques à un contenu bien particulier et qui existeraient quand même en l'absence d'Internet (cyber sexualité, jeux d'argent en ligne, achats en ligne par exemple), ce qui ne constitue donc pas de réels problèmes liés à l'usage de l'Internet. Internet joue par contre un rôle facilitateur et aggravant de l'usage pathologique sous-jacent.

- Les usages pathologiques généralisés d'Internet (UPGI) qui ne sont pas spécifiques à un contenu bien particulier et qui n'existeraient pas en l'absence d'Internet (« chat », e-mails par exemple) ce qui constitue les seuls réels problèmes liés à l'usage d'Internet. Pour lui, les usages problématiques de l'utilisation des nouvelles technologies sont dus à des cognitions inadaptées qui concernent aussi bien les UPSI que les UPGI. Ces cognitions sont de l'ordre de trois domaines :

- Des pensées auto-dépréciatives comme le peu de confiance en soi ou une image négative de soi.

- Une représentation pessimiste du monde en général.

- Une tendance à ruminer les problèmes

Véléa et Hautefeuille opèrent la même distinction dans l'usage pathologique d'Internet :

- La cyberdépendance, où Internet est la cause de la dépendance et qui comporte la dépendance aux jeux en ligne, aux forums et aux messageries instantanées, à la recherche d'informations, et aux blogs.

- Les addictions cyber-assistées, où Internet est le moyen de la dépendance et qui sont des comportements de dépendance liés aux opportunités offertes par Internet telles que le sexe, les achats, les jeux d'argent.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. fahal-01931910 »

6.3. « Profils-types » de Marc Pratarelli et al

Pratarelli et al ont précisé la typologie de l'internaute parmi laquelle se dégagent trois principaux profils-types :

- Les raisonnables, qui n'utilisent Internet que modérément. Ils n'ont pas d'usage pathologique d'Internet et restent méfiants quant à l'évolution des nouvelles technologies. Pour eux Internet et l'ordinateur sont des outils pratiques et nécessaires qu'ils utilisent sans fascination aucune. Ils peuvent être vus comme des réfractaires et préfèrent les relations concrètes aux relations virtuelles.

- Les dépendants d'Internet, pour qui une vie sans Internet paraît impossible. Ils sont préoccupés par Internet dès leur réveil et vivent par procuration sur Internet où ils passent leur principal de leur temps. Internet les accapare jour et

nuit, et ils seraient prêts à déménager si l'accès à Internet devenait impossible pendant plusieurs jours.

- Les accros au cybersexe. Qui sont dépendants d'Internet pour des raisons sexuelles. Ils ne se connectent que sur les sites pornographiques.

L'addiction à Internet peut donc se concevoir comme un trouble addictif en tant que tel dans lequel l'utilisateur est accroc au vecteur que constitue Internet ; ou alors se concevoir comme le révélateur ou le facilitateur de troubles addictifs concomitants dans lesquels l'utilisateur est accroc au contenu plutôt que dans le vecteur.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. fahal-01931910 »

7. Quelques échelles d'évaluation de l'addiction à Internet

Tout comme l'existence de nombreuses grilles d'évaluation pour définir l'addiction à Internet, il existe de nombreuses échelles, tests ou questionnaires afin d'évaluer si un internaute est addict ou non à Internet.

a. Test de cyberdépendance Young, K.S. (1998). (IAT)

Young établit un test en 1998 à partir des huit critères diagnostiques de l'addiction à Internet qu'il avait auparavant instaurés : l'Internet Addiction Test (IAT) en vingt items. Il est donc basé sur les critères du jeu pathologique du DSM-IV de l'époque, auquel s'ajoutent des items sur la fréquence d'utilisation d'Internet et des items permettant d'évaluer les répercussions sur la vie courante. L'IAT est composé de vingt items avec une modalité de réponse sur une échelle de 5 points (« occasionnellement » à « toujours ») qui correspond à un score allant de 1 à 5.

Le score global varie donc entre 20 et 100. Un score allant de 20 à 49 signifie un usage maîtrisé d'Internet, un score entre 50 et 79 suggère un usage

problématique lié à l'utilisation d'Internet, alors qu'un score supérieur à 80 suggère une réelle addiction à Internet.

L'IAT a été validé par Widyanto et McMurrin puis traduit et validé en Français par Khazaal et al en 2008.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

Test de cyberdépendance Young, K.S. (1998)

Vous arrive-t-il de vous rendre compte que vous êtes resté branché sur Internet plus longtemps que prévu ?

Négligez-vous vos responsabilités pour passer plus de temps sur Internet ?

Préférez-vous le lien amical obtenu sur Internet à l'intimité vécue auprès de vos amis ?

Créez-vous de nouvelles amitiés avec des personnes rencontrées sur Internet ?

Les gens de votre entourage se plaignent-ils du temps que vous

passez sur Internet ?

Votre travail ou vos résultats scolaires ont-ils été affectés par le nombre d'heures que vous passez sur Internet ?

Vérifiez-vous votre boîte de courriel avant de commencer quelque chose que vous devez faire ?

Votre efficacité au travail ou votre productivité a-t-elle diminué à cause d'Internet ?

Êtes-vous sur la défensive ou discret lorsqu'on vous demande ce que vous faites sur Internet ?

Remplacez-vous des pensées dérangeantes au sujet de votre vie par des pensées plaisantes relatives à Internet ?

Avez-vous hâte de retourner sur Internet ?

Craignez-vous que la vie sans Internet devienne ennuyeuse, vide et sans joie ?

Criez-vous, parlez-vous sèchement ou vous sentez-vous agacé quand quelqu'un vous dérange lorsque vous êtes sur Internet ?

Perdez-vous des heures de sommeil parce que vous êtes resté branché sur Internet jusque tard en soirée ?

.Vous sentez-vous préoccupé lorsque vous n'êtes pas connecté à Internet ou fantasmez-vous sur l'idée d'y être ?

Vous dites-vous « juste quelques minutes de plus » quand vous êtes sur Internet ?

Essayez-vous de diminuer le temps que vous passez sur Internet sans y parvenir ?

Essayez-vous de cacher le temps passé sur Internet ?

Choisissez-vous de passer du temps sur Internet plutôt que de sortir avec d'autres personnes ?

Vous sentez-vous déprimé, de mauvaise humeur ou encore nerveux si vous n'êtes pas sur Internet ?

Tableau 9 : Test de cyberdépendance Young, K.S. (1998). (IAT)

b. Internet Abuse Test de Greenfield

Greenfield en 1999 propose le Virtual Addiction Survey and Internet Abuse Test qui comprend deux parties, le premier portant sur des questions générales ayant un rapport avec l'utilisation d'un ordinateur et d'Internet, la deuxième conçue pour établir un diagnostic d'addiction à Internet en reprenant point par point les critères du jeu pathologique du DSM-IV.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. fahal-01931910 »

c. Internet Stress Scale d'Orman

Orman constitue son Internet Stress Scale en neuf items (tableau X). Il est souvent utilisé et diffusé sur Internet, et largement référencé comme outil de sensibilisation. En effet comme l'YDQ, il est simple et rapide. Il permet d'obtenir un score de 0 à 9 selon le nombre de réponses « oui » : avec de 0 à 3 réponses positives une petite tendance à devenir addict à Internet ; de 4 à 6 réponses positives un risque de développer une addiction à Internet ; de 7 à 9 réponses positives une forte tendance à devenir addict à Internet.

Internet Stress Scale ou Test d'Orman

Comptez le nombre de réponses positives :

1. Passez-vous plus de temps connecté sur Internet que vous l'auriez pensé initialement ?
 2. Regrettez-vous de devoir limiter votre temps passé sur Internet ?
 3. Des amis ou des membres de votre famille se plaignent-ils du temps que vous passez sur Internet ?
 4. Trouvez-vous difficile de ne pas être connecté pendant plusieurs jours ?
 5. Votre rendement, la qualité de votre travail professionnel ou vos relations personnelles en ont-ils souffert ?
 6. Y a-t-il des zones d'Internet, des sites particuliers, qu'il vous est difficile d'éviter ?
 7. Avez-vous du mal à contrôler l'impulsion d'acheter des produits voire des services à partir d'Internet ?
 8. Avez-vous essayé, sans succès, d'écourter l'usage d'Internet ?
 9. Deviez-vous beaucoup de vos champs d'action et de satisfaction à cause d'Internet ?
- De 1 à 3 réponses positives, il y a une légère tendance à devenir « un addict à Internet »
 - Entre 4 et 6 réponses positives, il y a un risque de développer cette addiction.
 - Entre 7 et 9 réponses positives, il y a une forte tendance à devenir dépendant.

Tableau 10 : Internet Stress Scale d'Orman

Il existe encore de nombreux autres tests afin d'évaluer l'addiction à Internet mais la valeur psychométrique de ceux-ci ne fait pas l'unanimité notamment au sein du CIM-10 et du DSM. Citons néanmoins le « Problem Video Game Playing Scale » de Tejeiro et Roman qui permet d'évaluer l'addiction aux jeux vidéo.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

8. Facteurs associés à l'addiction à Internet

De nombreux facteurs vont influencer ou accompagner la survenue de l'addiction à Internet, que ce soit des facteurs psychosociaux et environnementaux ou des comorbidités psychiatriques.

Il n'est pas toujours aisé de définir des liens de cause à effet, mais des associations entre ces facteurs et l'addiction à Internet sont très fréquentes,

comme le montre de nombreuses études récentes ; principalement chez l'adolescent, dont nous résumons les principaux résultats dans le tableau XIII.

8.1. Facteurs psychosociaux et environnementaux

a) Le temps passé en ligne :

Il semble logique qu'une personne cyberaddict passe plus de temps que la moyenne sur Internet et a tendance à prolonger son temps passé en ligne. Tous les gros consommateurs d'Internet n'en sont pas pour autant dépendants ; en effet tout dépend de comment l'emploi du temps de l'internaute va être perturbé et jusqu'à quel point il va s'isoler de son entourage. Il n'existe pas de durée standardisée à partir de laquelle on devient addict à Internet et le temps passé en ligne est à remettre dans le contexte des activités faites sur Internet et des différences culturelles. De plus, l'obsession qu'exerce Internet sur le sujet est aussi à prendre en compte ; celui-ci peut être « hors ligne » mais continuer à penser à ses activités sur Internet.

b) Le genre :

Le genre influe sur le risque d'addiction à Internet. Une majorité d'étude retrouve une prédominance masculine. Le genre va influencer sur le type d'usage auquel est addict le sujet. Les hommes sont plus dépendants aux jeux vidéo en ligne, aux jeux d'argent en ligne, à la cyberpornographie et les femmes plus dépendantes aux « chats », forums, réseaux sociaux et les achats en ligne par exemple.

Certaines études sont contradictoires et il convient d'être prudent concernant l'association entre le genre et la dépendance spécifique à un usage.

c) Les usages d'Internet :

Tous les usages d'Internet n'ont pas le même pouvoir addictif. D'après les études récentes les réseaux sociaux semblent l'usage le plus fréquent chez les cyberaddicts ainsi que le « chat » et les jeux en ligne particulièrement chez les adolescents. Parmi les réseaux sociaux, Facebook attire de nombreux cyberaddicts et l'attention des études chez les adolescents

L'usage des smartphones renforce cette tendance avec une tentation plus grande de naviguer et chatter sans discontinuer depuis n'importe où. Il existerait même

une addiction au smartphone pour lequel le sujet vouerait un véritable culte à celui-ci, avec la création d'un test dédié.

d) Age du sujet et âge à la première utilisation d'Internet :

Les adolescents et les jeunes adultes sont plus propices à présenter une addiction à Internet.

Les raisons peuvent en être multiples : période de transition difficile vers l'âge adulte, besoin d'évasion, périodes de temps libres plus fréquentes pour utiliser Internet, conflits familiaux etc.

Par ailleurs, l'âge auquel le sujet commence à utiliser Internet, influe sur le risque de survenue d'une addiction à Internet plus tard dans sa vie. Il a été montré que plus un enfant ou adolescent utilise précocement Internet plus il a de risque de devenir addict plus tard. Ceci est à mettre en parallèle à l'immaturation cérébrale dans l'enfance et l'adolescence, et à un fonctionnement familial mal adapté.

e) L'investissement parental et le fonctionnement familial :

Concernant l'addiction à Internet chez les adolescents, les relations intra familiales jouent un rôle prépondérant. Le risque est accru en cas de manque d'investissement éducatif, de délaissement, de conflits familiaux, et parfois de surinvestissement familial par lequel l'adolescent a dû mal à s'émanciper. Il peut avoir tendance à investir Internet notamment les réseaux sociaux pour se sentir appartenir à un groupe, un peu comme à la recherche d'une deuxième famille ; ou à s'évader dans des mondes virtuels libérés de toutes contraintes et conflits, à travers les jeux vidéo en ligne. Cette insécurité psychique provoquée par le dysfonctionnement familial favorise l'addiction, qui pourra de plus se développer en dehors de tout contrôle parental si les parents sont « absents ».

Cette insécurité psychique peut conduire à une altération de sa relation aux autres et à des sentiments de tristesse dans sa vie future, précipitant indirectement vers l'addiction à Internet.

A l'inverse un contrôle parental adapté des activités en ligne de l'adolescent, des interactions positives entre les parents et l'adolescent sont des facteurs protecteurs

Par ailleurs, il est intéressant de noter que, comme pour les autres addictions avec et sans substance, l'existence d'une personne souffrant d'une addiction au sein de la cellule familiale est un facteur prédictif d'addiction à Internet pour un membre de cette même cellule familiale.

f) La sédentarité :

L'addiction à Internet serait plus fréquente chez les personnes dites sédentaires. L'inactivité physique favoriserait l'ennui et le sujet aurait plus tendance à combler son temps libre en utilisant Internet. Lorsqu' Internet devient une addiction, le sujet ne prend plus de temps pour d'autres activités notamment physiques, et commence à s'isoler socialement pour consacrer tout son temps à Internet. Isolement social, syndrome dépressif, problème de poids, troubles psychopathologiques, qui peuvent être intimement intriqués à cette sédentarité et sont à risque d'addiction à Internet.

A l'inverse les personnes pratiquant une activité physique régulière, en dehors des addicts au sport, sont potentiellement moins à risque d'addiction à Internet.

g) La recherche de sensations, les comportements à risque et les conduites ordaliques :

Les sujets à la recherche de sensations et de nouveauté ont tendance à aller excessivement sur Internet et les jeux vidéo, et par conséquent sont plus à risque de développer une addiction à Internet. Les jeux vidéo ont cette particularité de répondre au besoin immédiat de satisfaction demandé par le joueur. Le mécanisme d'addiction lié à la recherche de sensations a été très bien décrit par Zuckerman .

Un comportement ordalique est un comportement à haut risque, motivé par un besoin de jouer avec la mort ou de revitaliser son existence. Il traduit un fort désir de valider son existence en la risquant.

Valleur définit la conduite ordalique comme le fait, pour un sujet, de s'engager de façon plus ou moins répétitive dans des épreuves comportant un risque mortel : épreuve dont l'issue ne doit évidemment pas être prévisible, et qui se distingue de ce fait tant du suicide pur et simple que du simulacre. Les liens d'association entre l'addiction à Internet et les conduites ordaliques ne sont pas évidents, et résideraient notamment dans le vide identificatoire des sujets, qui mettent à l'épreuve leur identité, la justification de leur droit à vivre aussi bien dans ces conduites que dans leur usage d'Internet. Ils chercheraient une justification et la permission de leur existence dans un tiers abstrait.

Par ailleurs ces comportements peuvent être les symptômes de troubles de la personnalité ou psychiatriques plus profonds.

h) L'estime de soi et autres traits de caractère :

De nombreuses études rapportent une fréquente mauvaise estime de soi et un sentiment de dévalorisation chez les addicts à Internet. Il est difficile là aussi de savoir si le faible niveau d'estime de soi est une cause ou une conséquence de l'addiction à Internet.

L'addiction à Internet serait par ailleurs associée à des personnes présentant un vide identificateur, une immaturité socio-affective, un vide émotionnel, un sentiment d'isolement et un caractère solitaire et introverti. Un certain degré d'instabilité émotionnelle est souvent décrit dans les études également. Ces personnes chercheraient sur Internet ce qui leur manque notamment une identité psycho-sociale à travers la multiplication des interactions, en se mettant en image sur le réseau, et à se rassurer. Internet leur servirait d'automédication ou de refuge.

Certains autres traits de caractères associés à l'addiction à Internet sont l'agressivité et un comportement à type de désobéissance notamment pour l'addiction aux jeux en ligne.

Comme nous pouvons le voir il n'y a pas de profil type de caractère prédictif à la survenue de l'addiction mais tout un panel psychopathologique qui va se renforcer par l'usage addictif et/ou provoquer celui-ci.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. fihal-01931910 »

9. Conséquences de l'addiction à Internet

L'addiction à Internet comme toutes les addictions a des conséquences à la fois psychosociales mais aussi physiques ; le versant psychosocial des addictions présentant de grandes similitudes.

9.1. Conséquences psychosociales

La baisse des résultats scolaires, et l'échec scolaire dans le plus grave des cas, sont particulièrement présents. L'élève a tendance à se connecter lors des heures de cours, entraînant des difficultés d'attention et de concentration et un

décrochage scolaire. Les activités nocturnes sur Internet diminuent le temps et la qualité du sommeil, aboutissant à une fatigue diurne difficilement compatible avec l'apprentissage scolaire. L'adolescent addict à Internet se préoccupe davantage de ses activités en ligne que de ses obligations scolaires. Plus les difficultés vont s'accumuler plus il aura tendance à fuir dans un monde virtuel ou dans des cyber-relations, et à nier ses obligations scolaires. Ainsi l'utilisation intensive des réseaux sociaux serait corrélée à une baisse des résultats scolaires en particulier chez le jeune adolescent. Les conséquences en sont d'autant plus importantes si l'addiction perdure suffisamment longtemps pour aboutir à un véritable échec scolaire avec les difficultés inhérentes pour sa vie future.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

Les problèmes professionnels suivent le même mécanisme, avec par exemple, le risque de licenciement si le travailleur n'est plus assez productif à cause des connexions intempestives et répétées sur le lieu de travail, ou encore pour cause d'absentéisme itératif ; le sujet préférant resté au domicile sur Internet ou pour récupérer de sa nuit sans sommeil. Certaines addictions en ligne sont très propices à la survenue de difficultés financières, en particulier l'addiction aux jeux d'argent et de hasard en ligne. Que ce soit pour rechercher des sensations chez des joueurs impulsifs, ou pour fuir les difficultés de la vie quotidienne, les jeux d'argent en ligne sont accessibles tout le temps et de partout depuis le réseau. En outre, les sollicitations sont multiples par l'intermédiaire des publicités apparaissant automatiquement sur les écrans des joueurs, rendant la perte de contrôle totale. La dématérialisation de l'argent par la monnaie virtuelle finit par faire perdre le sens de la valeur financière.

Les achats compulsifs sont susceptibles également d'aboutir à de graves conséquences financières, dont des surendettements, des interdictions bancaires etc.

Les difficultés professionnelles, comme vues précédemment, engendrent aussi des problèmes financiers, avec l'absentéisme, le chômage, et un retour à l'emploi retardé.

L'addiction à Internet s'accompagne la plupart du temps de problèmes relationnels et de survenue d'un isolement social progressif, quel que soit l'addiction en ligne prédominante. L'addict finit par surinvestir la réalité virtuelle au détriment de ses relations de la vie courante qui s'étiolent, renforçant ainsi ce surinvestissement dans le virtuel. La vie familiale, sociale et professionnelle en souffre. Ceci est particulièrement vrai concernant l'addiction au cybersexe, source de conflits conjugaux.

Parmi les conséquences psychosociales de l'addiction à Internet, les idées suicidaires et les tentatives de suicide en sont les plus dramatiques. Signe d'une véritable souffrance sans échappatoire entrevu, elles peuvent être l'aboutissement des troubles psychopathologiques et dépressifs accompagnant l'addiction, ou le corollaire des difficultés scolaires, professionnelles ou relationnelles. Par ailleurs, les personnes cyberaddicts sont plus fréquemment impliquées dans les phénomènes de cyberharcèlement notamment les adolescents. Les jeux en ligne, le « chat », la recherche d'informations en ligne seraient les activités les plus à risque de tentatives de suicide et d'idées suicidaires.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. fahal-01931910 »

9.2. Conséquences physiques

Les conséquences physiques de l'addiction à Internet peuvent être considérées comme moins délétères que les conséquences psychosociales, exception faite des morts par suicide et des décès par épuisement survenant dans des cas extrêmes.

La fatigue et les conséquences physiques du manque de sommeil induites par l'addiction à Internet apparaissent les plus fréquentes, s'accompagnant de céphalées, d'impression de faiblesse, d'irritabilité, de nervosité, de maux d'estomac, parfois de sensations vertigineuses.

Les troubles musculo-squelettiques touchent également le cyberaddict, en premier lieu le mal de dos, souvent dus à des positions mal adaptées et prolongées.

Le syndrome du canal carpien, des troubles visuels, une mauvaise hygiène corporelle, des troubles de l'alimentation avec surpoids ou dénutrition, la déshydratation finissent de compléter le tableau.

Des décès par épuisement et déshydratation sont survenus dans de rares cas en Asie, lors de connexions pendant plusieurs jours d'affilée pendant des compétitions de jeux en ligne, ou dans des cybercafés. Ainsi en janvier 2015 un Taïwanais de 32 ans est décédé d'épuisement après un marathon de 72 heures sans discontinuer sur son jeu favori. Toujours à Taïwan le Huffington Post relate le décès en 2012 d'un jeune homme de 18 ans après avoir joué 40 heures d'affilée au jeu vidéo

Diablo 3 dans un cybercafé. Selon le même journal, en avril 2012, en Corée du Sud, une femme de 26 ans a été arrêtée pour avoir tué son bébé, né dans les

toilettes entre deux parties dans un cybercafé. Il existe quelques cas similaires chaque année ; bien qu'extrêmement rares parmi le grand nombre de joueurs en ligne, ces cas focalisent sur le pouvoir addictogène des jeux en ligne chez certaines personnes.

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

CHAPITRE 5 CADRE METHODOLOGIQUE

Méthodologie

Préambule :

Toute recherche effectuée en sciences humaines et sociales, en particulier en psychologie clinique nécessite évidemment un ensemble d'approches et d'informations théoriques sur le sujet d'étude qui vont favoriser ce choix d'étude, mais aussi le chercheur doit se baser sur une approche très importante qui est la méthodologie.

Cette dernière regroupe la méthode suivie par le chercheur pour produire ses connaissances, ainsi que le terrain de recherche, le groupe de recherche, l'ensemble des outils d'investigation et les méthodes d'analyse de ses données ainsi que le déroulement de la pratique, pour mener à bien cette recherche.

1 La pré-enquête

L'étape de la pré-enquête est une étape cruciale qui permettra la réalisation de notre recherche qui porte sur la cyberaddiction chez les adolescents à cette étape, le chercheur tente de se familiariser de façon la plus complète possible avec son sujet. A l'quelle population s'adressée ? Quelles sont les caractéristiques de cette population et sa disponibilité, la faisabilité de notre étude ainsi la vérification de nos hypothèses avancées préalablement, aussi la capacité de déroulement de notre pratique sans avoir a rencontré des obstacles

Selon G. Madeleine : « La pré -enquête consiste à essayer sur un échantillon réduit les instruments prévus pour effectuer l'enquête. Si l'on a des doutes sur telle ou telle variable, ou sur le rendement de telle technique, on peut explorer de façon limitée les problèmes à étudier, avant même de préciser définitivement ses objectifs ». (G. Madeleine, 2001, p.55)

2. Schéma de l'étude

Il s'agissait d'une méthode clinique menée auprès d'élèves de trois établissements scolaires comprenant trois lycées et de l'agglomération Chef-lieu De Bejaia.

Cette étude fut réalisée à l'aide d'un guide d'entretien et un auto-questionnaire distribué au sein de ces établissements et rempli en classe, au cours de mois de mai 2021.

3. Population de l'étude

La population étudiée était issue de trois établissements scolaires de l'agglomération de Chef-lieu De Bejaia. Il s'agissait de trois lycées de l'enseignement public : le lycée Massinissa a (Ighil-Ouazoug), le lycée Chouhada Anani (Boulevard krim belkacem), le lycée Chouhada Zenache (Boulevard des frères Kabla). Les classes étaient mixtes (filles et garçons).

La sélection des établissements ne fut pas effectuée de façon aléatoire mais réalisée sur la base du volontariat des chefs d'établissement. Des rendez-vous furent également organisés avec les chefs d'établissement dans un but de présentation et organisationnel. Suite à leur accord, les professeurs et les classes furent informés de la réalisation d'une étude portant sur la pratique d'Internet chez les adolescents.

On a décidé d'effectuer l'étude sur les classes de première année de seconde et de troisième afin de concentrer l'étude sur tous les âges de l'adolescence 15, 16, 17,18 ans, et aussi par praticité et disponibilité des élèves. Ce choix était également motivé par la volonté de pouvoir étudier des comorbidités associées à l'addiction à Internet ; comorbidités qui avait davantage de risques d'apparaître au-delà d'une certaine exposition à cette addiction donc en milieu d'adolescence.

4. Recueil des données

Après accord du chef d'établissement et des professeurs ainsi que la conseillère pédagogique, les guides d'entretien furent appliquée les questionnaires furent distribués aux élèves en classe pendant leurs heures de cours, et ceux-ci avaient

pu décider d'y répondre volontairement, de manière individuelle et anonyme. Le caractère anonyme avait été précisé à chaque intervention dans les classes.

La distribution et le recueil des guides d'entretiens et les questionnaires se firent par nos soins, et nous étions présents en classe afin de répondre aux questions des élèves concernant le renseignement de certains items pouvant éventuellement porter à confusion. Les questions étaient en français, la plupart d'entre-deux étaient généralement compréhensibles, à l'exception de certaines qui ont été expliquées et reformulée de manière concise avec la même langue.

Le recueil et la distribution des questionnaires se firent par nous même avec la présence de la conseillère pédagogique psychologue de formation afin de veiller aux bons renseignements des items et d'insister sur le caractère anonyme du questionnaire.

Cette méthode de recueil avait été privilégiée aux autres dans le but d'éviter les problèmes de manque de motivation et de sincérité des questionnaires à la maison, d'éviter l'influence éventuelle des parents, de se prémunir d'un trop grand nombre de réponses fantaisistes, et de façon à augmenter le taux de participation.

5. Les outils de recherche

Notre recherche été axée sur l'entretien directif et l'échelle de cyberdépendance de Young (1998) parce que ces derniers répondent à la nature de notre recherche et permettent de répondre à nos questions posées et de vérifier nos hypothèses

5.1 L'entretien clinique de recherche

C'est la méthode de recherche privilégiée dans un grande nombre de disciplines des sciences humaines, c'est notamment le cas de la psychologie clinique, qui permet d'obtenir des informations sur le psychisme du sujet.

(Kh.Chahraoui et H. Bénony, 1999, p.61)

Le terme « entretien » est définit comme : « action d'échanger des paroles avec une ou plusieurs personne ». (C. Chiland, 1983, p.10)

L'entretien clinique est une relation de soins ou d'aide suite à la demande du patient, c'est une communication entre deux interlocuteurs son but est de diagnostique dans la mesure où il permet de repérer les symptômes puis de les classer, de les discuter et de permettre la connaissance du fonctionnement

psychique de la personne dans sa globalité et son individualité. (Kh. Chahraoui et H. Benony, 2003, p.32)

En effet c'est une interaction entre le clinicien et le sujet qui vise à recueillir des informations concernant la souffrance et les difficultés rencontrées par le sujet.

Ce qui fait la spécialité de l'entretien clinique du recherche, c'est le terme clinique qui renvoie à : - un champ de pratiques et d'interventions du psychologue clinicien qui s'intéresse généralement au domaine des soins ; -Une attitude clinique (centration sur le sujet, compréhension empathique (neutralité bienveillante, respect) qui correspond à la fois à une démarche méthodologique visant une connaissance approfondie de l'individu et une attitude éthique dans l'abord d'un sujet en souffrance psychologique.

(Kh. Chahraoui et H. Penony, 2003, p. 14)

L'entretien clinique est de trois types : l'entretien directif, l'entretien non directif, et l'entretien semi-directif.

Dans le cadre de notre recherche, on a opté pour l'entretien directif de la recherche, qui semble le plus adéquat pour vérifier les hypothèses de notre étude, et laisser le sujet répondre aux questions posées sans développer sa réponse.

5.1.1 L'entretien directif :

ce type d'entretien s'apparente sensiblement au questionnaire, à la différence que la transmission se fait verbalement plutôt que par écrit. Dans le cadre de cet entretien, l'enquêteur pose des questions selon un protocole strict, fixé à l'avance (il s'agit d'éviter que l'interviewé ne sorte des questions et du cadre préparé)

Ce guide est bien respecter dans la mesure où il était mis en pratique, les questions sont les mêmes pour chaque adolescent sans aucun décalage

Notre guide d'entretien est composé d'un ensemble d'items portent sur les données personnelles des adolescents interroger. A savoir l'établissement scolaire, l'âge, le sexe, l'existence ou non d'une fratrie, le caractère actif ou non actif des parents, la structure familiale. Puis l'usage d'internet. Puis l'influence de ce dernier sur le rendement scolaire.

5.1.2 Le guide d'entretien 60 CAS

L'entretien clinique de recherche est toujours associé à un guide d'entretien plus au moins structuré, selon A. Blanchet : il s'agit « d'un ensemble organisé de fonctions, d'opérateurs, et d'indicateurs qui structure l'activité d'écoute et d'intervention de l'interviewer ». (L. Fernandez et M. Catteuw, 2001, p.77) ; dans ce guide, le clinicien peut formuler et préparer la consigne à l'avance. Celle –ci sera nécessairement indiquée pour tous les sujets, elle est généralement soigneusement préparée.

Le guide d'entretien comprend aussi les axes thématiques à traiter : le clinicien chercheur prépare quelques questions à l'avance, toutefois celles-ci ne sont pas posées d'une manière directe. Il s'agit d'avantage de thèmes à aborder et que le chercheur maîtriser son thème. (L. Fernandez et M. Catteuw, 2001, p.77)

Notre guide d'entretien comprend trois axes composé de 28 items pouvait être séparé en trois parties. Ce guide nous a permis de vérifier, au cours de l'entretien, si toutes les questions que nous souhaitions posées avaient été abordées :

Il était composé de 28 items Le questionnaire pouvait être séparé en trois parties : premièrement les données sociodémographiques, puis les pratiques d'Internet et leurs retentissements et facteurs associés, puis internet et influence scolaire

- **Axe N°1** Données sociodémographiques
- **Axe N°2** Pratiques d'Internet et leurs retentissements et facteurs associés
- **Axe N°3** internet et influence scolaire

a) Données sociodémographiques

La première partie avait pour but de renseigner les données sociodémographiques de l'adolescent et comportait les items 1 à 7 avec : l'établissement scolaire, l'âge, le sexe, l'existence ou non d'une fratrie, le caractère actif ou non actif des parents, la structure familiale.

b) Pratiques d'Internet et leurs retentissements et facteurs associés

La deuxième partie renseignait sur les pratiques d'Internet, les retentissements de ces pratiques et les facteurs associés, des items 8 à 20.

Elle s'intéressait :

- Au temps de connexion, pour lequel nous avons défini quatre catégories selon le nombre d'heures passées sur Internet par semaine : moins de 10 heures, entre 10 et 20 heures, entre 20 et 30 heures, plus de 30 heures (item 8).
- Au caractère quotidien de la connexion (item 9).
- A l'âge de la première connexion (item 10).
- A l'utilisation d'internet la plus fréquente et au support privilégié pour naviguer sur Internet (items 11 et 12)
- A la présence d'appareil connecté dans la chambre de l'adolescent (item 13).
- A la surveillance parentale des activités sur Internet de l'adolescent (items 14-15).
- Aux conséquences sur le temps de sommeil et la qualité de sommeil (items 16 à 18).
- A la sensation d'être « accroc » ou dépendant à Internet (item 19-21)

b) internet et influence scolaire.

- A un désinvestissement scolaire (items 22 à 27).

6. Le questionnaire de Young 60 CAS

Le questionnaire destiné aux élèves est présenté dans le Tableau IX.

Il est donc basé sur les critères du jeu pathologique du DSM-IV de l'époque, auquel s'ajoutent des items sur la fréquence d'utilisation d'Internet et des items permettant d'évaluer les répercussions sur la vie courante. L'IAT est composé de vingt items avec une modalité de réponse sur une échelle de 5 points (« occasionnellement » à « toujours ») qui correspond à un score allant de 1 à 5.

Le score global varie donc entre 20 et 100. Un score allant de 20 à 49 signifie un usage maîtrisé d'Internet, un score entre 50 et 79 suggère un usage problématique lié à l'utilisation d'Internet, alors qu'un score supérieur à 80 suggère une réelle addiction à Internet.

6.1 Test IAT (Internet Addiction Test) Young 1998

Le deuxième outil élaboré il était destinée à évaluer le degré d'addiction à Internet (tableau IX)

En effet devant les tests d'évaluations de cyberaddiction disponible, nous avons décidé de retenir d'IAT basé sur les critères du jeu pathologique du DSM-IV

Ce choix fut motivé par les raisons suivantes :

- Sa simplicité et rapidité d'utilisation facilitant une reproductibilité et une bonne volonté de la part des participants.
- Les questions étaient sans équivoque, concises, et permettaient de répondre uniquement par « Une note de 0 à 5 ». Ce test était donc acceptable pour la plupart des patients limitant ainsi au maximum le nombre de faux négatifs.
- Il s'agissait d'un des tests les plus utilisés dans les différents travaux réalisés autour de cette thématique, en premier lieu par Young elle-même puis lors de nombreux travaux en Amérique Nord et encore récemment en Europe et après avoir lu soigneusement le teste le mode d'administration on a constaté que il est compatible a l'adolescent algérien et à son niveau surtout.

Présentation, analyse et discussion des résultats

Préambule

Après avoir exposé nos outils de recherche, dans ce dernier chapitre on va essayer de présenter notre groupe de recherche et les résultats obtenus de l'entretien clinique et le questionnaire (Young), nous présenterons les résultats de notre étude pour vérifier nos hypothèses

I. Présentation et analyse des résultats

1. Présentation et analyse des données de l'entretien directif

Sur les 3 établissements contactés, ils ont accepté la diffusion du questionnaire. 60 questionnaires avaient été rendus avec un taux de participation de 100%. Les questionnaires avaient donc pu être analysés.

Axe 1 :

a) Age

L'âge moyen des élèves était de 16 ans. Les âges s'étendaient de 15 à 19 ans et l'âge médian était de 17 ans.

b) Genre

Au total 60 adolescents avaient été inclus à l'étude, dont 39 filles soit 65%, et 21 garçons soit 35% (tableau 11).

c) Etablissement scolaire

L'effectif était composé de 60 lycéens des classes de deuxième et du troisième Année.

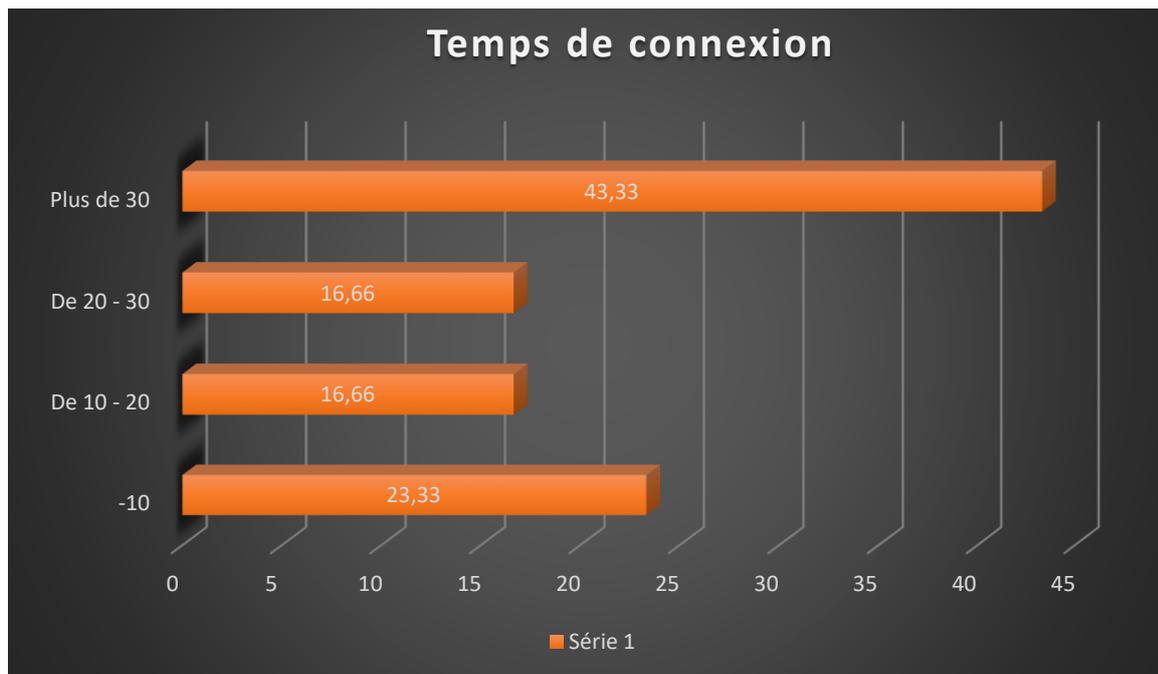
Les trois établissements scolaires faisaient partie du domaine public. Tableau 11

Répartition par établissement scolaire et par sexe					
Lycée Chouhada Anani N 20		Lycée Chouhada Zenache N20		Lycée Massinissa N20	
Fille	Garçon	Fille	Garçon	Garçon	Fille
9	11	17	3	13	7

Tableau 11 : répartition des élèves par établissement scolaire et par sexe

d) Temps de connexion

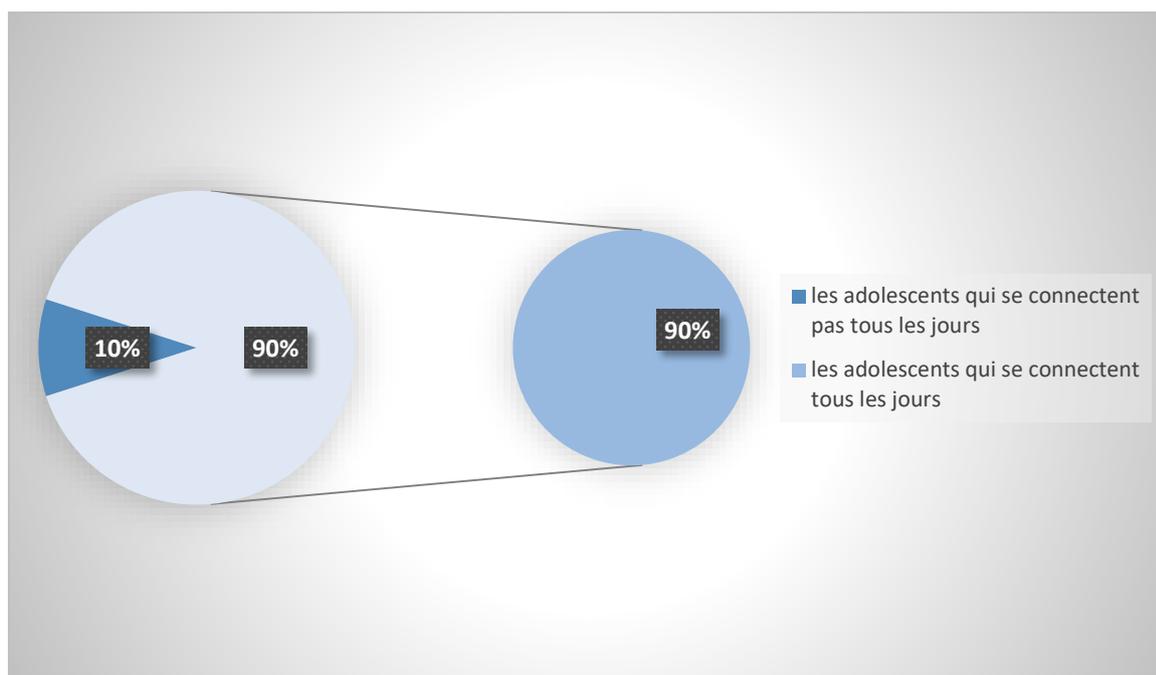
Les adolescents étaient 23,33 % à se connecter moins de 10 heures en moyenne par semaine, 16,26% à se connecter entre 10 et 20 heures, 16,16% entre 20 et 30 heures, et 43,33% à se connecter plus de 30 heures. Un chiffre très important vis-à-vis du temps de connexion par semaine. (Figure 16).



(Figure 16) Temps de connexion par semaine

e) Quotidienneté de la connexion

Les adolescents étaient 90% à se connecter tous le jour, cela du a la disponibilité de l'accès a internet (Figure 17)



(Figure 17) Quotidienneté de la connexion

f) Age à la première connexion

L'âge moyen à la première connexion était de 12 ans avec une médiane à 10 ans. Les adolescents qui sont connecté a l'âge précoce étaient donc vers 5 ans.

g) Usage d'Internet le plus fréquent

Pour l'ensemble des participants, le premier usage d'Internet était (figure 17) :

- les réseaux sociaux 53.3%
- le « chat » 16.6%
- e-mail 1.6%
- les jeux en ligne 3,3%
- recherche d'informations 6.6%
- achats en ligne 8.3%
- le téléchargement 10%
- recherches scolaires 0%

Comme on peut voir le centre d'intérêt de la majorité des adolescents est bien entendu les réseaux sociaux

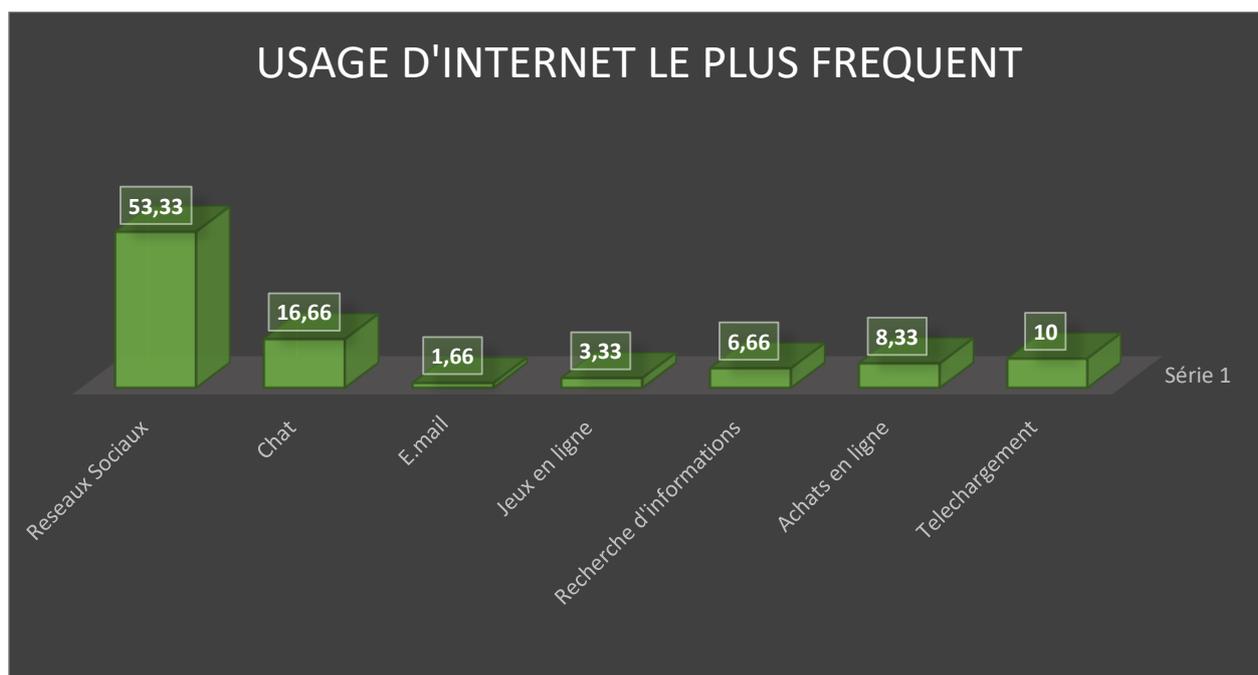


Figure18 : Usage d'internet le plus usité en population globale en pourcentage

e) Support privilégié

Le nombre des adolescents qui utilisent le téléphone portable est présente par le chiffre le plus élevé 70% suivi de loin par l'ordinateur portable 20%, l'ordinateur de bureau 3,3%, la tablette numérique 3,3 %, et la console de jeu 3,3% (figure 19).

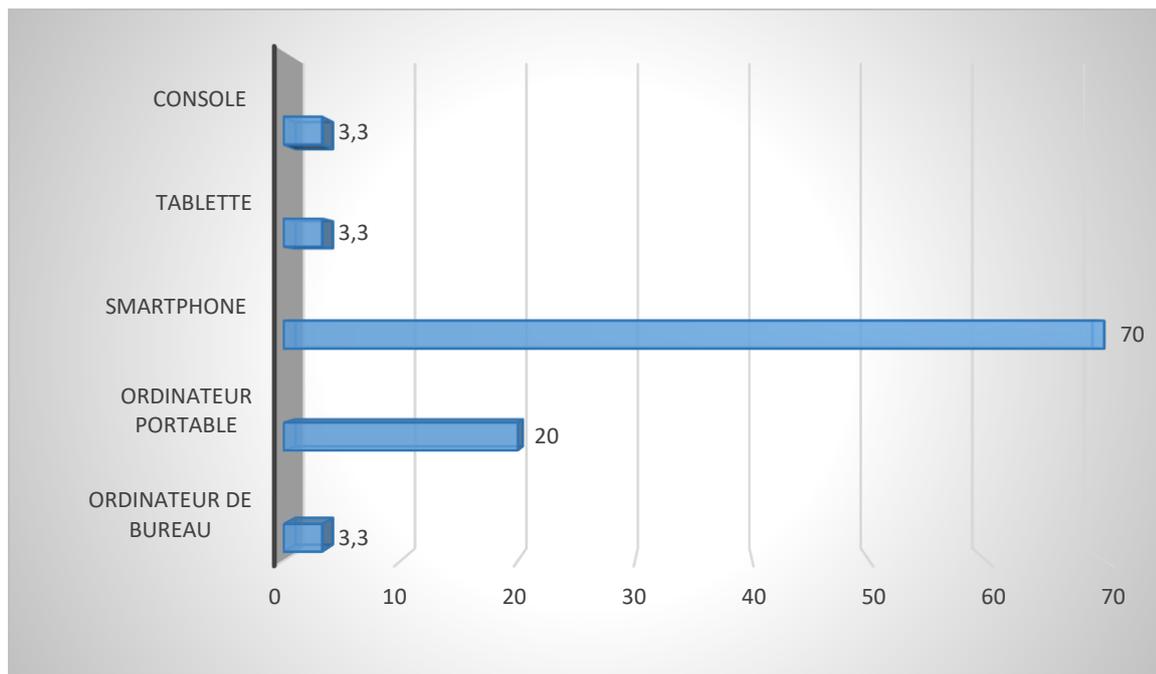


Figure19 : Support privilégié pour utiliser Internet en pourcentage

Axe : 2

a) Connexion depuis la chambre

Les adolescents étaient 88,33% à pouvoir se connecter depuis leur chambre.

b) Contrôle et surveillance parentale des activités sur Internet

Seulement 6,66% des adolescents avaient un contrôle parental jugé efficace sur l'ordinateur du bureau.

93,33% des adolescents affirment que leur(s) parent(s) n'essayai(en)t pas de surveiller leur activité sur Internet.

c) Perception subjective d'être dépendant

48,33% des adolescents se sentaient « accros » ou dépendants à Internet.

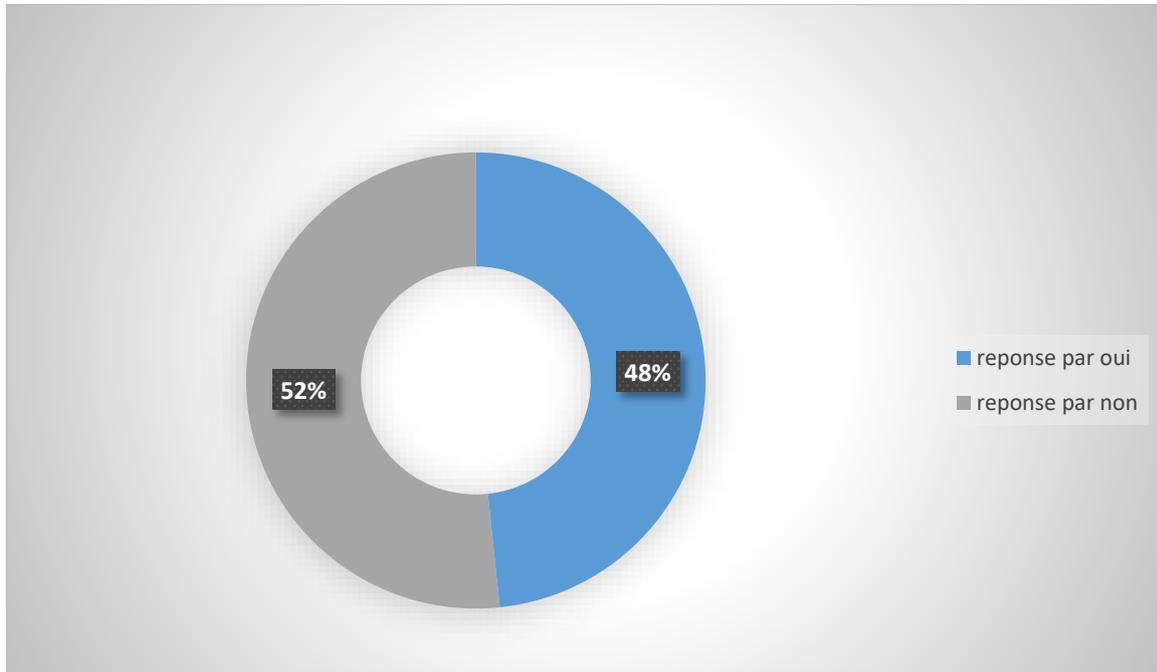


Figure20 : Perception subjective d’être dépendant

d) Répercussions sur le sommeil

63,33 des élèves restent sur le net plus longtemps que prévu 45% d’entre eux diminuaient la durée de leur sommeil pour rester connectés plus longtemps, et Ils étaient 40% à dormir moins de 7 heures par jour. (Tableau 12)

	Oui	Non
Restez-vous sur le net plus longtemps que prévu	63 ,33 %	36,66 %
Diminuez-vous votre temps de sommeil pour rester connecté(e) plus longtemps à Internet	45 %	55 %
Dormez-vous moins de 7 heures par nuit	40 %	60 %

Tableau 12 Répercussions sur le sommeil

Axe : 3

a) Répercussions scolaires

58,33% des adolescents pensaient qu'ils auraient eu de meilleurs résultats scolaires sans Internet.

6,6% d'entre eux s'étaient déjà absentés des cours pour pouvoir se connecter à Internet et 36,66% se connectaient pendant les cours. (Figure 21)

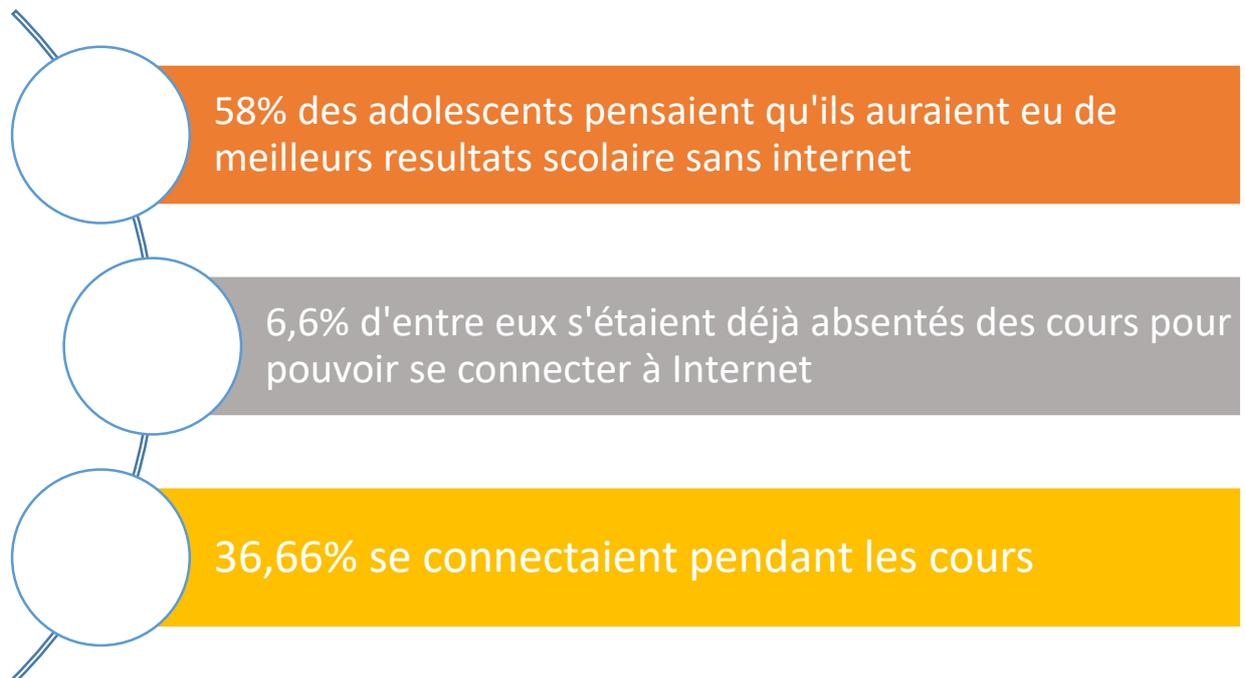


Figure 21 : Répercussions scolaires

Conclusion de l'entretien

D'après les informations recueillies dans l'entretien directif, les adolescents éprouvent des signes d'addictions à internet cela se résume aux résultats obtenus vis-à-vis du temps passé sur internet, l'objet favori et l'usage le plus fréquent chez la plus part des adolescents, la perception subjective d'être dépendant, ainsi que les répercussions de la surutilisation de l'internet sur le sommeil et le rendement scolaire.

Analyse de questionnaire de cyberdépendance de Young

Les scores obtenus dans les trois catégories du test sont comme suite :

20 à 49 points : Vous êtes dans la moyenne des utilisateurs en ligne. Vous pouvez naviguer sur le web un peu trop longtemps à certains moments, mais vous avez le contrôle.

Le pourcentage était à **65%** des adolescents qui sont dans cette catégorie.

50 à 79 points : Vous rencontrez des problèmes occasionnels ou fréquents à cause d'Internet. Vous devez tenir compte de leurs impacts dans votre vie.

Le pourcentage était à **33%** des adolescents qui sont dans cette catégorie.

80 à 100 points : Votre utilisation d'Internet est à l'origine d'importants problèmes pour vous. Vous devez évaluer l'impact d'Internet dans votre vie et résoudre les problèmes directement causés par son utilisation.

Le pourcentage était à **2%** des adolescents qui sont dans cette catégorie

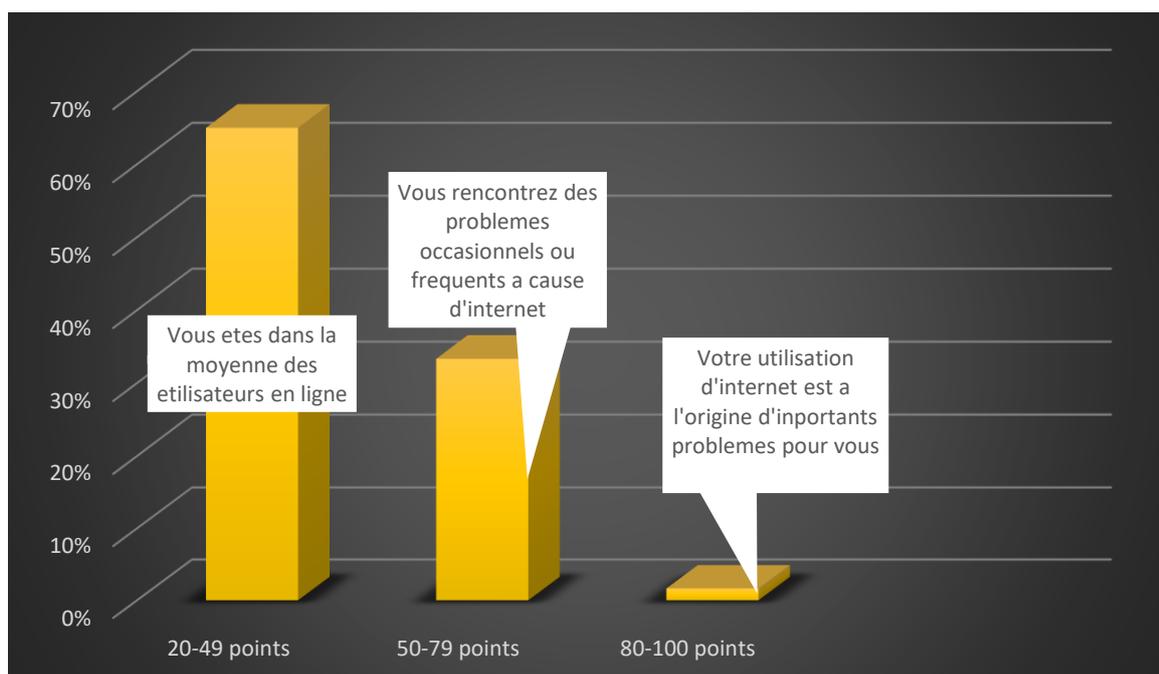


Figure 22 : Score obtenu du teste de cyberdépendance de Young

Conclusion du teste

65% des adolescents étaient dans la moyenne des utilisateurs, et **33%** rencontrent des problèmes occasionnels ou fréquents à cause d'internet, et **2%** d'utilisateurs d'internet ont à l'origine d'importants problèmes.

Conclusion du chapitre

Cette partie s'avère très importante, car non seulement elle nous a permis de vérifier nos hypothèses et de répondre à nos questionnements, mais aussi de faire la connaissance des nouveaux outils de mesure de **Kimberly Young (1998)**

Discussion des hypothèses :

- ✓ **Les adolescents accros à internet présentent un mauvais rendement scolaire.**

A travers l'étude des cas et l'analyse et le recueil des données, nous pouvons confirmer notre hypothèse qui est Les adolescents accros à internet présentent un mauvais rendement scolaire. A l'égard des résultats obtenus.

En effet, les adolescents accros à internet présentent des difficultés scolaires cela est lié aux données qu'on a pu recueillir grâce aux outils qu'on a utilisés, l'accès à internet à l'Age par fois très précoce, Le temps de connexion

qui dépasse les 30h par semaine chez la majorité des utilisateurs, l'utilisation d'internet dans la majeure partie pour discuter et jouer et non pour des mener des recherches scolaires, aussi la disponibilité de l'outil de connexion (ordinateur) dans leurs chambres il est a noté aussi que seulement 6,66% avaient un control parentale jugé efficace sur leur outils.

Aussi 48,33% parmi les adolescents se sentaient Accros ou dépendants à internet, ce qui va engendrer par la suite des répercussions sur sommeil soit de rester plus longtemps que prévu soit ou de diminuer le temps de sommeil pour rester connecté.

Et ce qui nous concerne le plus c'est les répercussions scolaires ou la majorité des adolescents pensaient qu'ils auraient eu de meilleurs résultats scolaires sans internet d'un taux de 58 ,33%, parmi eux ceux qui se connectaient pendant les cours, et même au point de s'absenter des cours pour pouvoir se connecter. Or y a ceux qui affirment que leur résultats scolaire non pas était influencer par l'internet

✓ **La surutilisation d'internet chez les adolescents n'influence pas sur les résultats scolaires**

D'après nous études et les différents techniques que nous avons mené dans la pratique que ce soit le guide d'entretien ou le questionnaire il est donc de notre avis d'infirmer cette hypothèse, notre recueil d'information nous a permis de constaté que la surutilisation d'internet notamment dans le milieu scolaire influence le rendement scolaire des adolescents

Conclusion générale

A mesure que les outils informatiques sont devenus populaire, des questions se multiplient quant à l'impact de celui-ci sur la vie des adolescents plus exacte la vie scolaire.

Nombreux sont ceux qui se féliciter de la situation rassurant les parents et grand public par leurs déclarations, le monde désormais appartient a la génération internet plus de rapidité, plus de compétence a synthétiser d'immenses flux d'informations, un moyen de refonder l'enseignement et d'abattre l'échec scolaire.

Malheureusement cet enthousiasme général dissonne lourdement avec la réalité plusieurs études disponibles mettent en lumière une longue liste d'influence tant chez les enfants que chez les adolescents tous piliers du développement ainsi sur la réussite scolaire sont influencer

Chose certaine internet fait maintenant partie de nos vies et tout portes accroire que les technologies sont la pour de bon. Notre monde est désormais hyper connecté. Il faut donc faire bon usage de nos errants

LISTE DES REFERANCES

Les ouvrages :

- 1) ALAANIC C. & POMPIGNAC-POISSON M. (2009), Comprendre l'adolescent. Conduites de dépendance et conduites à risque, Coudray-Macouard, Cheminements.
- 2) BOUDARSE K. (2006), Approche psychopathologique, in P.G. COSLIN et al, Ces jeunes qui désertent nos écoles. Déscolarisation et cultures, Paris, SIDES. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 3) BOURDIEU P. et PASSERON J.C. (1970), La reproduction, Paris, Minuit. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 4) BOWLBY J. (1973), Attachement et perte. La séparation, angoisse et colère, vol. 2, Paris, PUF (1978). } In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 5) BOYER R., BOUNOURE À. et DESCLAUX M. (1991), Paroles des lycéens, Paris. Editions de France. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 6) BAUDELLOT C. et ESTABLET R.(1971), L'école capitaliste en France, Paris, Maspéro.
- 7) BENSMAIL B. : «Les désordres mentaux dans l'Est algérien - aperçu écologique, éléments épidémiologiques et champ socio-culturel» Congrès de psychiat. et de Neurol. de langue française, 70° session, Tunis, 28 Août- 2 Sept. 1972, Ed. Masson, pp. 1421-1429.
- 8) BENSMAIL B. : «Aspects psycho-sociaux de l'inadaptation infanto-juvénile» - les cahiers de la recherche, n° spécial «journée d'études sur la délinquance juvénile», Déc. 1983, 23, C.U.R.E.R, Université de Constantine, pp. 47-51.
- 9) BRISSET C. : «L'adolescence, soudain, le temps des orages» - le Monde, 12 - 13 Février 1984, pp. X-XI.
- 10) BENONY .H et Chahraoui. Kh, (1999), « l'entretien clinique », Paris, Dunod.
- 11) CHILAND et J.G. YOUNG, L'enfant dans sa famille. Le refus de l'école. Un aperçu transculturel, Paris, PUF, 47-59, In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 12) CLOUTIER R. (1996), Psychologie de l'adolescence, Montréal, Gaëtan Morin. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 13) CAHN R. (2004), Subjectivité et subjectivation, Adolescence, 22, 4, 755-766. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 14) CATHELINE N. & BEDIN V. (2007), Les tempêtes de l'adolescence, Sciences humaines. com, L'enfant du 21° siècle —Grands Dossiers n° 8 In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 15) CHARLOT B. (1982), « Je serai ouvrier comme papa, alors à quoi ça me sert d'apprendre ? ». Échec scolaire, démarche pédagogique et rapport social au savoir, in GFEN Collectif, Quelles pratiques pour une autre école ? Paris, Casterman. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 16) CHOQUET M. et LEDOUX S. (1994), Adolescents. Enquête nationale, Paris, INSERM. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 17) CHILAND. C et al, (1983), «entretien clinique », Paris, PUF.
- 18) CHAHRAOUI. Kh et Benony. H(2003), « méthodes, évaluation et de recherche en psychologie clinique », Paris, Dunod.

- 19) DAGNAU M., in Carquain S., Generation Y, de la dérision a la subversion, lefigaro.fr 2012 in Michel DESMURGET La fabrique du crétin digital
- 20) DUBET F et MARTUCELLI D. (1996), À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire, Paris. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 21) ERNSTEIN B. (1975), Langage et classes sociales, Paris, Minuit.
- 22) ERIKSON E.H. (1968), Adolescence et crise. La quête de l'identité, Paris, Flammarion
- 23) EBTINGER K. : «La problématique du corps chez l'adolescent» - L'inform. psychiat. 1971, 7, pp. 607 - 613.
- 24) FERNANDEZ. L et Catteuw M, (2001), « la recherche en psychologie clinique », Paris, 2dition Nathan
- 25) HARLOT B., BAUIIER E. et Rochex j.Y. (1992), École et savoir dans les banlieues. Et ailleurs, Paris, Armand Colin. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 26) JEAMMET PH, (ed.) (2004), Adolescences. Repères pour les parents et les professionnels, Paris, La Découverte. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 27) FIZE M. (1994), Le peuple adolescent, Paris, Julliard. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 28) KUMBOLTZ J.D. (1979), À social Learning Theory of Carrer Decision making, AM.
- 29) LAUTREY J. (1980), Classes sociales, milieu familial, intelligence, Paris, PUF. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 30) LEOVICI S. (1990), Point de vue d'un psychanalyste sur les phobies scolaires, in « C-
- 31) LEVI STRAUSS C. : «Tristes tropiques» - Plon ed., Paris, 1955.
- 32) LEVINE J., VERMEIL G. (1980), Les difficultés scolaires, Paris, Doin.
- 33) MARCELLI D. et BRACONNIER À. (1999), Adolescence et psychopathologie, Paris, Masson. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 34) MARCELLI D. (2005), Les conduites à risque des jeunes adultes, Conférence présentée dans le cadre de l'Ecole Normale Supérieure de Paris le 20 octobre 2005. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 35) MICHELL, G.B. Jones, and J.D. KRUMBOLTZ, Social Learning and Carrer Decision making, Cranston, The Carroll Press. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 36) MARCELLID., BRACONNIER A. : «Psychopathologie de l'adolescence» - Masson ed. Paris, 1981.
- 37) OGBU J. (1978), Minority education and caste, New York et Londres, Academic Press. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 38) PIAGET J. et INHELDER B. (1963), Les opérations intellectuelles, énP. FRAISSE et J. PIAGET, Traité de Psychologie expérimentale, VII, L'intelligence, Paris, PUF. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 39) PARQUEPT-J.: *Originalité de la dépression à la période de l'adolescence» * Psychiatrie du médecin, Sept-Oct. 1984, 12, pp. 15-20
- 40) PATRIS M. : «La crise narcissique de l'adolescence» - Rev. Pediat., 1980, T. XVI, 2, PP. 77 81.

- 41) PIERRHUMBERT B. (1992), Echech à l'école ; echech de l'école, Neuchâtel - Paris, Delachaux & Niestlé. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 42) SCHLEICHER A., in Ripley A., The Smartest Kids in the World, Simon & Shuster, 2013. in Michel DESMURGET La fabrique du crétin digital
- 43) SERRES M., Petite Poucette, Le Pommier, 2012 in in Michel DESMURGET La fabrique du crétin digital
- 44) SNYDERS G. (1976), École, classes et lutte de classes, Paris, PUR In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 45) TOULEMONDE B. (1998), L'absentéisme des lycéens, Paris, CNDP, Hachette. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 46) TAPP. et OUBRAYRIE (1993), Projets et réalisation de soi à l'adolescence, in Collectif Projets d'avenir et adolescence, Paris, ADAPT. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 47) TANNIÈREJ. (1972), Crise scolaire et révolte lycéenne, Revue Française de Sociologie, XIII, 3-34. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 48) THOMPSON C. (2007), La violence de l'amour, Paris, In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 49) VOUILLOT F. (1993), Représentations et préférences scolaires et professionnelles, une étude de la stratégie d'appariement soi-prototype, Paris, Université René Descartes. Wach et al. (1992), Projets et représentations des études et des professions des élèves de troisième et de terminale en 1992, L'Orientation scolaire et professionnelle, 21,297-339. In Pierre G. Coslin, psychologie de l'adolescent, paris, 2013 Armand colin
- 50) WILTZER RK.: «La crise d'adolescence, une ambiguïté» -Annales Medic.Psychol. 1981,

139,4, pp. 423-427

Thèses consultés

« Alexandre Clause. Addiction à Internet et facteurs associés chez les adolescents : étude transversale de l'usage d'Internet parmi 579 adolescents. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. ffhal-01931910 »

Les journaux

NAWAL.D – MARDI 11 AOUT 2015 (LIBERTE)

Dr Rahali F. Djalila, est la première Cyberpsychotogue en Algérie depuis 1999 Crésus # 55
du dimanche 16 au samedi 22 octobre 2016

Sites internet

datareportal. <https://datareportal.com/reports/digital-2021-algeria>

http://www.crepas.qc.ca/69-quelques_definitions

https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9seau_social

<http://ticket.wikimedia.org/otrs/index.pl> ?)

<https://ajo-fr.org/derniers-articles/facebook-linkedin-reseaux-sociaux-plus-utilises-jeunes-nord-de-lafrique>

<https://www.echoroukonline.com/voici-le-nombre-dutilisateurs-des-reseaux-sociaux-en-algerie>

<https://geekyalgeria.com/lalgerie-est-le-2e-pays-africain-plus-connecte-sur-facebook/>

<https://gs.statcounter.com/social-media-stats/all/algeria>

Annexes

Annexe n°01 : guide d'entretien

Axe n°1 : Données sociodémographiques

1. Lycée :

2. Age :

3. sexe : fille garçon

4. avez-vous des frères et sœurs ? Oui non

5. votre mère travaille-t-elle ? Oui non non concerné

6. votre père travaille-t-il ? Oui non non concerné

7. est-ce que vous vivez ?

Avec vos 2 parents un seul de vos parents famille recomposée

8. Combien de temps passez-vous sur Internet par semaine en moyenne :

Moins de 10h entre 10 et 20h entre 20 et 30h plus de 30h

9. Connectez-vous tous les jours à Internet ?

Oui non

10. A quel âge avez-vous connecté(e) à Internet pour la première fois ?.....

11. Quelle est votre utilisation d'Internet la plus fréquente, depuis un ordinateur, smartphone ou autres (un seul choix) ?

Réseau social (Facebook, Instagram, Snapchat, Twitter, etc)

Chat (WhatsApp, Facebook Messenger, Skype etc.)

E-mail

Jeux en ligne (depuis ordinateur, smartphone, console etc)

recherche d'information (recherche non scolaire)

Achats en ligne, ventes en ligne, échanges

Téléchargements et recherche de liens de téléchargements (film, musique, logiciel etc.)

recherches pour ton travail scolaire

12. Votre support privilégié pour naviguer sur Internet (un seul choix) :

Ordinateur de bureau

Ordinateur portable

Smartphone

Tablette numérique

console

Autre, précisez :.....

Axe N°2 : Pratiques d'Internet et leurs retentissements et facteurs associés

13. Avez-vous un ordinateur connecté à Internet ou une connexion Internet via smartphone ou tablette dans votre chambre ?

Oui

non

14. Un contrôle parental efficace est-il installé sur votre l'ordinateur ?

Oui

non

15. Vos parents essaient-ils de surveiller vos activités sur Internet ?

Oui

non

16. Restez-vous sur le net plus longtemps que prévu

Oui

non

17. Diminuez-vous votre temps de sommeil pour rester connecté(e) plus longtemps à Internet ?

Oui

non

18. Dormez-vous moins de 7 heures par nuit ?

Oui

non

19. Sentez-vous préoccupé par internet (en pensent à votre dernière connexion et en anticipant la prochaine)

Oui non

20. Essayez-vous de réduire le temps que vous passez sur internet et que vous échouez ?

Oui non

Axe N°3 internet et influence scolaire

21. Pensez-vous être accroc ou dépendant à Internet ?

Oui non

22. Le temps que vous passez sur Internet a-t-il déjà nui à votre travail scolaire (devoir non rendu ou rendu en retard ou bâclé, leçons non apprises etc...) ?

Oui non

23. Pensez-vous que vous aurais de meilleurs résultats scolaires sans Internet ?

Oui non

24. Avez-vous déjà manqué un cours ou plusieurs pour vous connecter à Internet ?

Oui non

25. Connectez-vous en cours (depuis un smartphone par exemple) ?

Oui non

26. Avez-vous menti à votre famille, votre thérapeute ou d'autres personnes afin d'avoir plus de temps pour utiliser l'Internet ?

Oui non

27. Je n'ai pas d'énergie pour l'école, pour le travail :

Vrai faux

28. J'ai du mal à réfléchir :

Vrai faux

Annexe N°02 : Test de cyberdépendance Young, K.S. (1998)

Ce questionnaire est basé sur le test de dépendance à Internet de Kimberly Young (1998). Il est important de noter qu'il s'agit d'un test de « conscientisation ». Seul un professionnel peut établir un diagnostic.

Ce test est composé de 20 questions. En vous référant à l'échelle ci-dessous (0 à 5), indiquez, pour chaque phrase, la réponse qui correspond le mieux à votre situation. Si deux réponses peuvent convenir, choisissez celle qui correspond le plus à votre situation au cours du dernier mois. Assurez-vous d'avoir lu attentivement les questions avant de répondre. Ces questions font référence à des actions ou à des situations ayant eu lieu alors que vous n'étiez pas branché sur Internet, sauf sur avis contraire. Il faut aborder le questionnaire en pensant aux situations qui peuvent être problématiques et non aux usages normaux, quotidiens ou dans le cadre du travail.

0 PAS DU TOUT

1 RAREMENT

2 OCCASIONNELLEMENT

3 FRÉQUEMMENT

4 SOUVENT

5 TOUJOURS

QUESTIONS

Vous arrive-t-il de vous rendre compte que vous êtes resté branché sur Internet plus longtemps que prévu ? 0 1 2 3 4 5

Négligez-vous vos responsabilités pour passer plus de temps sur Internet ?
0 1 2 3 4 5

Préférez-vous le lien amical obtenu sur Internet à l'intimité vécue auprès de vos amis ? 0 1 2 3 4 5

Créez-vous de nouvelles amitiés avec des personnes rencontrées sur Internet ? 0 1 2 3 4 5

Les gens de votre entourage se plaignent-ils du temps que vous passez sur Internet ? 0 1 2 3 4 5

Votre travail ou vos résultats scolaires ont-ils été affectés par le nombre d'heures que vous passez sur Internet ? 0 1 2 3 4 5

Vérifiez-vous votre boîte de courriel avant de commencer quelque chose que vous devez faire ? 0 1 2 3 4 5

Votre efficacité au travail ou votre productivité a-t-elle diminué à cause d'Internet ? 0 1 2 3 4 5

Êtes-vous sur la défensive ou discret lorsqu'on vous demande ce que vous faites sur Internet ? 0 1 2 3 4 5

Remplacez-vous des pensées dérangeantes au sujet de votre vie par des pensées plaisantes relatives à Internet ? 0 1 2 3 4 5

Avez-vous hâte de retourner sur Internet ? 0 1 2 3 4 5

Craignez-vous que la vie sans Internet devienne ennuyeuse, vide et sans joie ? 0 1 2 3 4 5

Criez-vous, parlez-vous sèchement ou vous sentez-vous agacé quand quelqu'un vous dérange lorsque vous êtes sur Internet ? 0 1 2 3 4 5

Perdez-vous des heures de sommeil parce que vous êtes resté branché sur Internet jusque tard en soirée ? 0 1 2 3 4 5

.Vous sentez-vous préoccupé lorsque vous n'êtes pas connecté à Internet ou fantasmez-vous sur l'idée d'y être ? 0 1 2 3 4 5

Vous dites-vous « juste quelques minutes de plus » quand vous êtes sur Internet ? 0 1 2 3 4 5

Essayez-vous de diminuer le temps que vous passez sur Internet sans y parvenir ? 0 1 2 3 4 5

Essayez-vous de cacher le temps passé sur Internet ? 0 1 2 3 4 5

Choisissez-vous de passer du temps sur Internet plutôt que de sortir avec d'autres personnes ? 0 1 2 3 4 5

Vous sentez-vous déprimé, de mauvaise humeur ou encore nerveux si vous n'êtes pas sur Internet ? 0 1 2 3 4 5

TOTAL

RÉSULTATS

20 à 49 points :

Vous êtes dans la moyenne des utilisateurs en ligne. Vous pouvez « naviguer » sur le Web un peu trop longtemps à certains moments, mais vous avez le contrôle.

50 à 79 points :

Vous rencontrez des problèmes occasionnels ou fréquents à cause d'Internet. Vous devez tenir compte de leurs impacts dans votre vie.

80 à 100 points :

Votre utilisation d'Internet est à l'origine d'importants problèmes pour vous. Vous devez évaluer l'impact d'Internet dans votre vie et résoudre les problèmes directement causés par son utilisation.

Résumé

L'effet de l'addiction a l'internet sur les résultats scolaires chez les adolescents scolarisés. Etude réalisée au sein de trois Lycées de Bejaia ». La présente étude a pour objectif de mesurer l'effet de l'addiction à l'internet sur rendement scolaire, chez 60 élèves âgés entre 15 à 20ans. Afin de vérifier nos hypothèses, nous avons eu recours à une échelle (Echelle de l'addiction a l'internet de Yong) (1996) et un guide d'entretien... Les résultats mettent en évidence la confirmation de notre première hypothèse par l'existence d'une forte relation entre l'addiction à l'internet et leurs résultats pour les élèves qui ont une addiction à l'internet basse, et l'infirimation de la 2ème hypothèse.

Abstract

The effect of internet addiction on school results among adolescents in school. Study conducted in three high schools in Bejaia. The present study aims to measure the effect of Internet addiction on school performance, in 60 students aged between 15 and 20 years. In order to verify our hypotheses, we used a scale (Yong's Internet addiction scale) (1996) and an interview guide. The results show the confirmation of our first hypothesis by the existence of a strong relationship between the addiction to the Internet and their results for the students who have a low addiction to the Internet, and the invalidation of the second hypothesis.